LE FIGARO HISTOIRE

LE FIGARO HISTOIRE

NUMÉRO 9

AOÛT-SEPTEMBRE 2013 – BIMESTRIEL

En mer avec les Pirates et les Corsaires

LE ROMAN VRAI DES PIRATES DES CARAÏBES

JEAN BART LE MAGNIFIQUE

BARBE-NOIRE JOHN RACKAM ROBERT SURCOUF ET LES AUTRES

L'ÉPOPÉE DES CHOUANS DU MEXIQUE

SUR LES TRACES DES CHEVALIERS DE MALTE

LES BÂTISSEURS DE CHÂTEAU FORT

BEL: 7,60 € - CAN: 12,50 C$ - CH: 11 FS - DOM: 8 € - LUX: 7,60 € - MAR: 150 DH - NL: 8 € - PORTCONT: 8 €

M 05595 - 9 - F: 6,90 € - RD

RETROUVEZ TOUT L'ÉTÉ EVE RUGGIERI SUR RADIO CLASSIQUE

Photo : © Radio Classique / Laurent Rouvrais

9h00-9h30 :
Eve Ruggieri raconte...

radio classique

Paris 101.1 FM

Toutes les fréquences sur radioclassique.fr / Téléchargez l'application iPhone Radio Classique

© BLANDINE TOP.

ÉDITORIAL

Par Michel De Jaeghere

QUAND L'HISTOIRE PREND L'EAU

Ni *L'Odyssée* d'Homère ni la *Politique* d'Aristote ; ni *La Cité de Dieu* de saint Augustin ni la *Somme* de saint Thomas d'Aquin non plus que *La Divine Comédie* de Dante ou le *Don Quichotte* de Cervantès, les *Essais* de Montaigne ou les *Pensées* de Pascal : au jeune Emile, Jean-Jacques Rousseau recommandait de ne laisser lire qu'un seul livre, le *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe. Non pour le souffle épique qui en fait voler les pages au gré des pérégrinations de son héros, la poésie du vent de mer et le fracas des tempêtes, les beautés du grand large et l'aventure auprès des pirates barbaresques, mais pour l'aspect pratique des connaissances déployées par le naufragé sur son île déserte. Robinson avait pu tenter de faire fortune dans la traite négrière (les hommes des Lumières n'avaient guère d'objection au commerce du « bois d'ébène ») : il n'en restait pas moins, aux yeux de Rousseau, un modèle. Il avait survécu dans une solitude à peine troublée par la compagnie du docile Vendredi, échappé par miracle au chaudron des anthropophages et prestement converti au culte du vrai Dieu et au port du pantalon. Tour à tour chasseur de chèvres, jardinier, éleveur, terrassier, menuisier et maçon, Robinson avait fait face aux difficultés de l'existence sans autres atouts que son énergie et son adresse, autre témoin que sa propre conscience. Nul doute que la méditation de son exemple doterait le lecteur de ses aventures de la seule éducation qui compte : celle qui, le nantissant de toutes les techniques utiles à la simple survie, le laisserait, pour le reste, dans la parfaite ignorance du bon sauvage, étranger aux corruptions que charrient avec eux l'histoire et la littérature, les arts, la civilisation.

Les pédagogues qui président depuis quarante ans aux destinées de l'Education nationale ont-ils lu l'*Emile* ? S'agissant de l'enseignement de l'histoire, ils ne sont pas si loin d'avoir accompli son programme. La toute dernière évaluation du niveau des collégiens en fin de classe de troisième réalisée sous l'égide du ministère vient d'être rendue publique. Elaborée par des enseignants, elle a porté sur 5000 élèves provenant de 201 classes. Un questionnaire leur demandait de localiser, énumérer, replacer des faits dans leur contexte, classer, hiérarchiser, comparer des données, expliquer un événement, distinguer une information d'une opinion, en utilisant le matériel documentaire mis à leur disposition. 52,1 % ne sont parvenus à répondre qu'à moins de la moitié des questions. 17,5 % n'ont pu donner que des réponses *« très fragmentaires et restreintes »*, manifestant quelque peine à *« exploiter des textes même simples »*, tandis que 3,9 % se révélaient incapables d'*« interpréter des informations »* auxquelles ils n'avaient su *« donner sens »*.

En six ans, de 2006 à 2012, la proportion des collégiens situés dans le niveau le plus élevé, ceux qui maîtrisent la chronologie et appréhendent les liens de causalité, *« respectent les consignes »* et *« vont au bout du travail demandé »*, est passée de 10 à 6,3 %. Celle des plus faibles, de 15 à 21,4 %. L'étude indique en outre que près de 25 % des élèves de troisième accordent à l'histoire moins d'un quart d'heure de travail personnel par semaine. Seul un tiers des collégiens y consacre plus d'une demi-heure.

En octobre dernier, la parution du dossier du *Figaro Histoire* sur la faillite de l'enseignement de l'histoire avait arraché des cris d'indignation aux tenants de la pédagogie dominante. Il avait ému jusqu'à l'inspection de l'Education nationale. Non à cause des dérives qu'il mettait en lumière, mais de l'opprobre qu'il jetait, injustement disait-on, sur quarante ans de pratiques enseignantes. La publication des résultats de la nouvelle évaluation, dans *Le Monde* du 26 juin, n'a été accueillie que par un lourd silence. Sauf à répondre, comme un professeur d'un collège de Montreuil, que ces résultats devaient être relativisés par le fait que *« les évaluations de cette discipline sont très tributaires de la maîtrise du français par les élèves. Parfois, leur niveau réel est masqué par les problèmes en langue »*. On a connu des réponses plus rassurantes.

On souhaite aux néopédagogues de profiter de l'été pour savourer sans arrière-pensées le dossier que nous consacrons aujourd'hui à l'épopée des corsaires et des pirates à l'occasion de la publication du magnifique *Dictionnaire* que leur a dédié une équipe d'historiens sous la direction de Gilbert Buti et Philippe Hrodej. Ils y apprendront notamment ce que c'est que « couler bas d'eau » : *« se dit d'un navire qui, à la suite d'un événement quelconque, s'enfonce et s'abaisse sous l'eau »*. A moins qu'ils ne s'y initient à l'art du « radoub », qui consiste à colmater la coque d'un navire pour calfater les voies d'eau. Ils découvriront, surtout, qu'il faut se garder de la « baraterie » : *« le fait pour un capitaine de changer la destination de son navire (…) ou de simuler un naufrage, afin de tromper la confiance de ses armateurs »*. Il s'agit, nous disent les auteurs de ce dictionnaire, *« d'un acte de piraterie aggravé »*.

Robinson avait fondé, sur son île, une société sans histoire. Mais il avait profité du premier accostage d'un bâtiment occidental pour rejoindre la civilisation.

LE FIGARO HISTOIRE

CONSEIL SCIENTIFIQUE. **Président : Jean Tulard**, de l'Institut. **Membres : Jean-Pierre Babelon**, de l'Institut ; **Marie-Françoise Baslez**, professeur d'histoire ancienne à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Simone Bertière**, historienne, maître de conférences honoraire à l'université de Bordeaux-III et à l'ENS Sèvres ; **Jean-Paul Bled**, professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Jacques-Olivier Boudon**, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Maurizio De Luca**, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican ; **Jacques Heers** (†), professeur émérite (histoire médiévale) à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Nicolaï Alexandrovitch Kopanev**, directeur de la bibliothèque Voltaire à Saint-Pétersbourg ; **Eric Mension-Rigau**, professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Arnold Nesselrath**, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican ; **Dimitrios Pandermalis**, professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes ; **Jean-Christian Petitfils**, historien, docteur d'Etat en sciences politiques ; **Jean-Robert Pitte**, de l'Institut, ancien président de l'université de Paris-IV Sorbonne, délégué à l'information et à l'orientation auprès du Premier ministre ; **Giandomenico Romanelli**, professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges ; **Jean Sévillia**, journaliste et historien.

14-18 : PAROLES D'ÉCRIVAINS

© BLANDINE TOP

De 1914 à 1918, la littérature a payé plus que son écot à la grande illusion dans laquelle s'était engagée la nation. Elle l'a payé avec Péguy, Alain-Fournier, Louis Pergaud, tués à l'ennemi, Apollinaire terrassé par la grippe espagnole l'avant-veille de l'armistice. Elle a, surtout, prolongé jusqu'à nous l'écho de l'événement par les œuvres qu'a inspirées la guerre à des auteurs aussi divers que Genevoix, Cocteau, Céline ou Drieu la Rochelle, Kessel ou Jules Romains, Roger Martin du Gard ou Jean Giono.

Michel DE JAEGHERE
Directeur de la rédaction du Figaro hors-série

En partenariat avec
radio classique

En vente actuellement - 8,90 €
Chez votre marchand de journaux et sur www.figarostore.fr

Au Sommaire

Actualité de l'histoire

8. Les Cristeros interdits de séjour
Par Marie-Amélie Brocard
16. La république, l'histoire et la mémoire
Entretien avec Pierre Nora. Propos recueillis par Jean-Louis Thiériot
22. Mandela Day
Par Jean-Louis Thiériot
24. Côté livres
30. Souvenirs de la maison des morts
Par Jean Sévillia
32. Le tour de France des expositions
Par Albane Piot et Alix Favre
38. Un chantier rabelaisien
Par Sophie Humann
39. Le dolmen des dieux
Par Marie Zawisza
40. A la table de l'histoire
Par Jean-Robert Pitte, de l'Institut

En couverture

44. Les seigneurs de la mer *Par Gilbert Buti*
54. Jean Bart le Magnifique *Par Patrick Villiers*
58. Devenir corsaire en 9 leçons *Par Philippe Hrodej*
70. Le clan des Méditerranéens *Par Gilbert Buti*
74. Pavillon noir et jambe de bois *Par Thibaut Dary et Jérémy (illustrations)*
84. Hollywood à l'abordage *Par Geoffroy Caillet*
90. Pirates à bâbord!
92. Dr Johnson et Mr Defoe *Par Philippe Colombani*
96. En librairie
102. Mille sabords! *Par Philippe Colombani*

L'esprit des lieux

106. 100 % pur Malte *Par Marie Zawisza*
114. Rocamadour entre ciel et terre
Par Théophane Le Méné
118. Hérode, le roi maudit
Par Marie-Françoise Baslez
126. Au château des Visiteurs
Par Sophie Humann
130. Avant, Après
Par Vincent Tremolet de Villers

Société du Figaro Siège social 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris.
Président **Serge Dassault**. Directeur Général, Directeur de la publication **Marc Feuillée**. Directeur des rédactions **Alexis Brézet**.
Le Figaro Histoire. Directeur de la rédaction **Michel De Jaeghere**. Rédacteur en chef **Vincent Tremolet de Villers**.
Grand reporter **Isabelle Schmitz**. Enquêtes **Albane Piot**. Chef de studio **Françoise Grandclaude**.
Secrétariat de rédaction **Caroline Lécharny-Maratray**. Rédacteur photo **Carole Brochart**.
Editeur **Sofia Bengana**. Editeur adjoint **Robert Mergui**. Chef de produit **Emilie Bagault**. Directeur de la production **Sylvain Couderc**.
Chefs de fabrication **Philippe Jauneau** et **Patricia Mossé-Barbaux**. Responsable de la communication **Olivia Hesse**.
Le Figaro Histoire. Commission paritaire : 0614 K 91376. ISSN : 2259-2733. Edité par la Société du Figaro.
Rédaction 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire **Figaro Médias**.
Président-directeur général **Pierre Conte**. 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.
Photogravure **Key Graphic**. Imprimé par Roto France, rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes (France). Juillet 2013.
Imprimé en France/Printed in France. **Abonnement** un an (6 numéros) : 29 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures. *Le Figaro Histoire* est disponible sur iPhone et iPad.

Le Figaro Histoire est imprimé dans le respect de l'environnement.

Ce numéro a été réalisé également avec la collaboration de Jean Tulard, Philippe Maxence, Jean-Louis Voisin, Béatrice Auger, Roselyne Canivet, Marc Charuel, Christophe Dickès, Maxence Quillon, Hannah Murphy, chef de produit adjointe, Blandine Huk, secrétaire de rédaction, Valérie Fermandois, maquettiste, Maria Varnier, iconographe, Albane Pinoteau, stagiaire. EN COUVERTURE : © Jérémy/Le figaro histoire. © Image Source/Corbis. © dogcommunication. © Sylvain Sonnet/Corbis. © sophie Humann.

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

© DOGCOMMUNICATION.

8 Les cristeros interdits de séjour

Un film consacré à l'histoire des cristeros rappelle l'épopée tragique de ces révoltés mexicains morts pour leur foi. Malgré un beau succès outre-Atlantique, il ne devrait pas être distribué en France.

© FRANCOIS BOUCHON/LE FIGARO.

16 La république, l'histoire et la mémoire

Quand l'auteur des *Lieux de mémoire* se livre à une méditation puissante sur l'histoire. Entretien avec Pierre Nora.

32 Le tour de France des expositions

En traversant la France, vous pourrez croiser le comte de Chambord, Théodore de Neuhoff, les papes en leur palais d'Avignon et même une Citroën B2.

© Cité de l'automobile. © L. Gubb/The Image Works/Roger-Viollet.

Et aussi

Mandela Day
Côté livres
Souvenirs de la maison des morts
Un chantier rabelaisien
Le dolmen des dieux
À la table de l'histoire

Marie-Amélie Brocard

Les Cristeros interdits de séjour

Le film époustouflant que Dean Wright a consacré à l'insurrection des catholiques mexicains en 1926 peine étrangement à être diffusé en Europe.

Andy García, Peter O'Toole, Eva Longoria sont à l'affiche. Cela n'aura pas suffi à lui ouvrir la porte des salles de cinémas français. Pourtant, depuis son achèvement, il y a un peu plus d'un an, le film de Dean Wright *For Greater Glory : The True Story of Cristiada* (*L'Honneur et la Gloire*, pour la version francophone), qui retrace l'épopée de la résistance du peuple catholique du Mexique au début du XXe siècle, a soulevé l'enthousiasme des spectateurs partout où il a été projeté. Sa carrière internationale n'en est pas moins étrangement bridée.

Car la France n'est pas le seul pays à en être privé. Partout, Pablo José Barroso, le producteur de cette magnifique épopée, s'est semblablement heurté aux réticences des maisons de distribution. Lors de la première au Vatican, il déclarait : *« La difficulté que j'ai à trouver une maison de distribution qui veuille s'occuper de distribuer ce film reste pour moi un mystère. (…) Nous étions persuadés que la qualité technique du film, son histoire convaincante, la qualité de sa distribution de par la présence d'acteurs de renommée mondiale dans les rôles principaux nous seraient favorables et, malgré tout cela, nous n'avons rien obtenu pendant des mois hormis des obstacles. »* Le film a été refusé la plupart du temps sans même que le scénario ait été consulté. Distribué par la 20th Century Fox au Mexique, il y a pourtant reçu un accueil très favorable, engrangeant plus de 3,2 millions de dollars de recettes. Sorti discrètement aux Etats-Unis en juin 2012

CLANDESTINO Dans son film *For Greater Glory (à droite)*, Dean Wright retrace magnifiquement la résistance des fidèles catholiques mexicains obligés, à partir de 1926, de pratiquer leur foi dans la clandestinité *(en haut)*.

© DR/BRIDGEMAN. © DOGCOMMUNICATION.

(757 salles), il rencontre en Europe bien des difficultés, rares étant les distributeurs acceptant de le porter. Seules l'Espagne et la Pologne l'ont jusqu'à ce jour diffusé.

Cela tiendrait-il au sujet qu'il a eu, le premier, l'audace de mettre en scène ? Cette histoire oubliée a, de fait, des résonances contemporaines qui en démultiplient l'intérêt.

Nous sommes en 1926. Le président Plutarco Elías Calles impose au Mexique l'application de dispositions violemment anticléricales, inscrites dans la nouvelle Constitution mais restées jusque-là lettres mortes. Attaqués dans leur foi, les catholiques mexicains se cabrent. Confrontés à une loi injuste, face à un gouvernement qui les méprise, les opposants ont des avis divergents sur la position à prendre. Certains prônent la non-violence. D'autres estiment le conflit armé inévitable. D'autres encore acceptent la compromission. Mais la rébellion n'est bientôt plus une simple option. Quand manifestations, pétitions, boycott économique et autres recours pacifiques ont été balayés d'un revers de main, quand l'armée commence à s'en prendre aux prêtres, elle s'impose comme une nécessité. Les « Cristeros » sont nés.

> « Notre force est constituée par une petite armée, pauvre en équipement, mais riche en vertus militaires, qui lutte chaque jour avec plus de succès pour libérer le pays de la meute enragée qui le réduit en esclavage. Elle est la force d'un peuple entier décidé à reconquérir toutes ses libertés. »
>
> Lettre de Gorostieta au comité directeur de la Ligue, 16 mai 1929.

La Constitution incriminée remonte à 1917. Elle est issue d'une révolution plus bolchevique qu'américaine et a institué une forme de dictature d'Etat puisque tous les corps intermédiaires y ont été placés dans l'illégalité. Les syndicats catholiques sont de ceux-là; ils sont même plus particulièrement visés. La loi comporte en outre une série d'articles anticléricaux : sécularisation de l'enseignement, interdiction des ordres monastiques, interdiction de tout exercice du culte en dehors des églises, restriction du droit à la propriété des organisations religieuses, et atteinte aux droits civiques du clergé. Les prêtres ont l'interdiction de porter leur habit religieux, ils perdent le droit de vote et celui de faire le moindre commentaire sur les affaires publiques dans les organes de presse. Président de 1920 à 1924, et en dépit de son anticléricalisme, le général Obregón n'a pas pu mettre immédiatement ces dispositions en application. Il a craint en effet la puissance de l'Eglise mexicaine et ne l'a pas jugée mûre pour le « compromis historique ». Il a donc préféré reculer l'application stricte de ces lois, se contentant de créer un climat de tension entre l'Eglise et l'Etat.

Tout change en 1924 avec l'arrivée au pouvoir de son successeur Calles, qui confie à l'armée la mise en œuvre méthodique des lois antireligieuses. L'armée fédérale du Mexique reçoit dès lors pour mission de « défanatiser » le pays. Les mesures pour limiter le nombre de prêtres se multiplient. Les fidèles sont contraints jusque dans la pratique privée de leur religion. La loi du 14 juin 1926 donne le coup de grâce : expulsion des congrégations religieuses, en ciblant prioritairement les enseignantes, inventaires des biens de l'Eglise à fins de nationalisation, mise hors la loi de toutes organisations non gouvernementales, donc catholiques… Le point décisif sera l'enregistrement des prêtres : tout membre du clergé doit passer sous le contrôle direct du pouvoir civil, pointer au commissariat et y signer des engagements de non-prosélytisme religieux sous peine d'amendes qui laisseront bientôt place à l'arrestation, à la torture, et au peloton d'exécution.

La contestation se met alors en place. Elle est essentiellement le fait des laïcs. Dans leur immense majorité, les fidèles mexicains se lèvent en effet contre le pouvoir et tentent de mettre en œuvre toutes les solutions pacifiques à leur portée. Les étudiants de l'Association catholique de la jeunesse mexicaine, bras militant de la Ligue nationale de défense de la liberté religieuse, réunissent en quelques jours deux millions de signatures pour une pétition que la Chambre des députés prétendra n'avoir jamais reçue. Occupations d'églises et manifestations pénitentielles sous la protection du Saint-Sacrement sont réprimées par le mitraillage. Un boycott économique d'une ampleur considérable est mis en œuvre : les catholiques s'interdisent d'utiliser les transports, se privent de spectacles, se cantonnent à l'achat du strict nécessaire; une façon de mettre à mal le gouvernement tout en manifestant que leur foi leur sera toujours plus précieuse que le confort que leur apporte la société de consommation.

© DOGCOMMUNICATION. © PHOTO BY NY DAILY NEWS ARCHIVE VIA GETTY IMAGES.

LE STRATÈGE A gauche : Andy García interprète, dans *For Greater Glory,* Enrique Gorostieta, le jeune général à la retraite que le peuple catholique insurgé se choisit comme chef. Si lui-même n'est pas croyant, il accepte de prendre la tête de la révolte, entraînant et réorganisant les troupes, et permettant ainsi à la guérilla d'atteindre à une redoutable efficacité. Ci-dessus : des soldats d'infanterie combattant les Cristeros, en mars 1929.

Le 24 juillet 1926, en réponse à l'exigence d'enregistrement du clergé, l'épiscopat mexicain prononce la suspension du culte public. Il s'agit là d'un recours extrême, dans l'espoir de susciter une explication et un arrangement avec le gouvernement. De lui forcer la main. Mais la manœuvre n'obtient aucun résultat. Au lieu d'accompagner cette suspension en engageant le clergé à exercer clandestinement son ministère auprès des fidèles, la hiérarchie ordonne en outre aux curés de campagne de se replier dans les chapelles privées citadines, laissant la masse du peuple orpheline de sacrements. Celle-ci ne l'acceptera pas. C'est donc dans son immense majorité sans prêtres que, dès l'annonce de la suspension du culte, cette armée de paysans délaisse ses moissons pour entrer en croisade. En montant la garde devant leurs églises où ils ont reçu les derniers sacrements et qu'ils entendent défendre face à l'armée fédérale, puis, défaits lors des premiers affrontements, en prenant le maquis.

Pie XI avait, l'année précédente, proclamé le Christ « Roi des nations ». Ces humbles catholiques mexicains l'ont pris au mot. Ils en feront leur cri de ralliement : « Viva Cristo Rey ! » *« Il s'agit d'un mouvement exceptionnel par son intensité, son extension géographique et le nombre des combattants mobilisés*, remarque dans *La Christiade* (1975) l'historien Jean Meyer. *Sans doute parce qu'il englobe tous les groupes ruraux, à l'exception de la strate supérieure, et coupe à travers toutes les structures… En fait, en dehors des riches et des privilégiés, il n'y a pas eu de ruraux anti-Cristeros.* » Les femmes prennent part au combat à leur mesure au sein des Brigades féminines Sainte-Jeanne-d'Arc, les Brigadas Bonitas (Jolies Brigades). Elles soignent les blessés, affrontent tous les risques pour approvisionner les troupes en vivres, faire passer des renseignements. Elles récoltent des financements, fabriquent des munitions, se spécialisent dans le contre-espionnage. Mères, sœurs, filles, épouses, elles sont au cœur de l'insurrection mexicaine. Elles en sont l'âme. De jeunes garçons, tout juste adolescents, rejoignent également le combat. Enfants martyrs qui, malgré leur âge, ont su trouver en eux la maturité et la force nécessaires pour défendre leur foi jusqu'à la mort quand il le fallait.

LE PARADOXE MEXICAIN

En 1926, hormis au gouvernement et dans l'armée, le catholicisme fait partie pour l'immense majorité des 15 millions de Mexicains de l'identité nationale d'un pays profondément marqué par l'apparition de Notre-Dame de Guadalupe, dont le sanctuaire est encore aujourd'hui l'un des plus fréquenté au monde. Les églises sont un lieu de passage permanent. L'adoration nocturne est pratiquée par 3 à 4 millions de Mexicains. Ce pays chrétien est pourtant dirigé par des élites anticléricales. C'est que la révolution qui a donné naissance à la Constitution de 1917 (toujours en vigueur aujourd'hui) et porté par la suite Obregón puis Calles au pouvoir est le fait des hommes d'un Nord moins agricole que le reste du pays, d'une bourgeoisie blanche marquée par la proximité avec les Etats-Unis dont le protestantisme est vu comme la clé de leur succès économique et politique. Un monde totalement étranger au Vieux Mexique central et du Sud, métis, indien et catholique, pour lequel ils n'ont qu'un mélange de haine et de mépris. L'armée fédérale est en outre d'un athéisme viscéral, imposé par la terreur ; on raconte que le général Ortiz fit fusiller l'un de ses soldats surpris au bain portant une médaille de la Vierge de Guadalupe. Un fossé qui sera à l'origine de la formidable insurrection cristera.

« Désormais, nous ne voterons plus avec des morceaux de papiers frappés du mensonge municipal. Désormais, nous voterons avec nos vies. »

Anacleto González Flores, fondateur de l'Association catholique de la jeunesse mexicaine, exécuté le 1er avril 1927.

« Sans votre permission et sans votre ordre, nous nous sommes lancés dans cette lutte bénie pour la liberté religieuse. C'est donc sans votre permission et sans votre ordre que nous la poursuivrons, jusqu'à la victoire ou la mort. *Viva Cristo Rey ! Viva la Virgen de Guadalupe ! E viva México !* »

Réponse de la Brigada Quintanar au vicaire épiscopal qui demande qu'on se laisse égorger évangéliquement.

La résistance d'abord spontanée et éclatée tente de s'organiser. Il lui faut un chef. Un homme de guerre. Un stratège qui saura transformer toute cette énergie, cet élan d'un peuple, en une guerre victorieuse. Cet homme, ce sera Enrique Gorostieta – magistral Andy García dans le film de Dean Wright –, général à la retraite de 36 ans. Ironie de l'histoire, lui-même ne croit pas à grand-chose. On le soupçonne même d'être franc-maçon. Mais sa femme – une Eva Longoria tout en retenue – est une fervente catholique. Et si lui-même ne croit pas en Dieu, il est hostile à ce gouvernement et admire la vaillance de ces insurgés. Quand la Ligue vient solliciter son aide en juillet 1927, il accepte.

Comme le raconte dans *La Véritable Histoire des Cristeros* le journaliste et historien Hugues Kéraly, qui a sillonné le Mexique dans les années 1980 afin de collecter les souvenirs des derniers témoins, *« la guérilla prit une si redoutable efficacité sous son commandement que des régiments fédéraux entiers furent plusieurs fois anéantis. On reconnut à Gorostieta le titre de général en chef, avec pleins pouvoirs, d'un océan à l'autre, sur toute l'organisation militaire du mouvement. Les Cristeros, qui savaient si bien mourir, découvrirent rapidement sous ses ordres la joie de gagner »*. Un an plus tard, les forces d'insurrection, rebaptisées Garde nationale, contrôlent plus d'une douzaine d'Etats dans l'Ouest mexicain à l'exception de quelques grandes villes. Enrique Gorostieta mourra au combat le 2 juin 1929 dans une embuscade à quinze contre un.

En face, l'armée fédérale, qui progresse aux cris de « Viva el Demonio ! », réagit avec un luxe de violence. *« Le gouvernement fait la guerre, non seulement aux bandes cristeras, qui deviennent des unités organisées, mais à toute la population paysanne… »* note Jean Meyer dans *Apocalypse et révolution au Mexique*. Mise en échec par cette armée de volontaires, l'armée fédérale renonce à les affronter, mais fait régner une terreur généralisée dans les populations civiles. *« On ne fait pas de prisonniers, on décime les populations prises en otages. La torture est systématique, pour obtenir des renseignements mais aussi pour prolonger le supplice, pour obliger les catholiques à renier leur foi, puisque la mort ne suffit pas. »*

Entre les deux forces en présence, le déséquilibre est cependant patent, l'issue inévitable. Les gouvernementaux ne souffrent pas, en effet, de la pénurie de matériel qui handicape les troupes insurgées : le gouvernement de Mexico bénéficie du soutien militaire de Washington qui livre armes légères et lourdes en quantité, en échange des concessions de pétrole. Dans un même temps, le gouvernement américain met hors la loi sur son sol toute tentative de soutien à l'insurrection mexicaine, enraye les

À LIRE

Il n'y a pas qu'au cinéma que la Cristiada peine à se faire une place. Les ouvrages traitant du sujet sont rares. Il n'existe qu'un historien de langue française à s'être penché sur le sujet : Jean Meyer, installé au Mexique depuis quarante ans et actuellement directeur de la revue d'histoire internationale *Istor*. Parti, dans les années 1970, d'un point de vue *« personnellement hostile »*, celui-ci a changé considérablement de position en allant à la rencontre de son sujet (il en fait sa thèse de doctorat). *Apocalypse et révolution au Mexique, la guerre des Cristeros*, est l'ouvrage historique le plus complet qu'on possède sur la question en France. Du même auteur, *La Révolution mexicaine*, publiée chez Tallandier en 2010, consacre une partie à la guerre des Cristeros, replacée dans le contexte plus large de la révolution au Mexique de 1910 à 1940. Réédition complétée d'un premier ouvrage paru en 1986 chez Dominique Martin Morin, *La Véritable Histoire des Cristeros* du journaliste Hugues Kéraly est de son côté le seul livre grand public consacré à cette épopée. Faisant la part belle aux récits et aux témoignages, il se lit comme un incroyable roman d'aventures et défend un point de vue incarné sur cette croisade des temps modernes. Il présente en outre l'avantage d'en saisir, plus que Meyer, la dimension spirituelle.

De Jean Meyer : *Apocalypse et révolution au Mexique. La guerre des Cristeros*, Gallimard, « Archives », 1974 ; *La Christiade*, Payot, 1975 ; *La Révolution mexicaine. 1910-1940*, Tallandier, « Texto », 2010, 348 pages, 10,14 €.

D'Hugues Kéraly : *La Véritable Histoire des Cristeros*, Les Editions de l'homme nouveau, 224 pages, 20 €.

complots, confisque les armes, arrête les opposants, met sous embargo les fournitures militaires achetées aux marchands américains grâce aux sacrifices de familles déjà misérables qui se seront saignées en vain.

Du côté de la hiérarchie catholique, l'heure des choix douloureux a sonné. Après l'échec de la suspension du culte et le redoublement des persécutions sur le sol mexicain, les évêques sont contraints à la clandestinité ou à l'exil. *« Les plus fins stratèges du Comité épiscopal,* souligne Hugues Kéraly, *choisirent pour eux l'exil américain, qui laissait la porte ouverte au "dialogue" avec l'adversaire. »* Soumis à la pression du département d'Etat de Washington qui souhaite la fin du conflit, ils seront choisis comme interlocuteurs par le gouvernement mexicain quand il lui faudra trouver un accord pour y mettre un terme.

Accord très éloigné des revendications des Cristeros qui menaient la lutte, comme en témoigneront quelques semaines avant sa mort les protestations de Gorostieta. Les fameux « Arreglos » du 21 juin 1929, contractés entre le président Emilio Portes Gil, qui avait pris la suite de Calles, et Mgr Ruiz y Flores, délégué apostolique, se contenteront, en effet, d'autoriser l'Eglise à rétablir ses cultes au Mexique conformément aux lois établies. Un retour à la situation de juillet 1926, celle qui avait paru aux yeux de l'épiscopat justifier la mesure radicale de la suspension du culte. Trois années d'insurrection, de sacrifices, de martyres, avaient ainsi été consenties pour rien.

Mgr Ruiz y Flores était pressé d'aboutir. Le diplomate américain Dwight W. Morrow, initiateur et moteur de ces négociations, l'avait pressé d'accepter. Et le Saint-Siège avait donné l'autorisation de signer à condition d'obtenir *« une amnistie générale pour tous les insurgés qui voudraient se rendre; la restitution des biens immeubles paroissiaux et épiscopaux; un minimum de garanties sur la stabilité de ces restitutions ».* Il fallut se contenter de la parole du président en guise de garantie. Il réclama en outre officieusement la tête des trois seuls évêques qui avaient manifesté officiellement leur soutien aux insurgés, leur refusant le retour sur le sol mexicain.

CRISTIADA Ci-dessus : la vieille mission de Juárez en 1929. Désaffectées au culte depuis 1926, les églises viennent alors de lui être rendues à la suite des Arreglos contractés entre le président Emilio Portes Gil et le délégué apostolique Mgr Ruiz y Flores. Enrique Gorostieta *(ci-dessous Andy García avec Eva Longoria, sa femme dans le film)* sera tué le 2 juin 1929, dix-neuf jours avant leur signature. Les Arreglos entérinaient un retour à la situation de juillet 1926, balayant trois ans de sacrifices.

« Mon général, qu'est ce qu'on fait ?
– On se bat en guerriers et on meurt en hommes. »
Général Enrique Gorostieta, avant de mourir.

© KEYSTONE-FRANCE. © DOG COMMUNICATION.

« Sa Sainteté le Pape, par la voix de Son Excellence Monseigneur le délégué apostolique – et pour des raisons que nous ne connaissons pas mais auxquelles comme catholiques nous nous soumettons –, a ordonné de rétablir les cultes sans abrogation des lois antireligieuses (…). La Guardia Nacional disparaît, non vaincue par ses ennemis, mais bien abandonnée par ceux qui auraient dû recueillir en premier le fruit de ses précieux sacrifices. *Ave, Cristo,* ceux qui vont s'humilier, s'exiler, et peut-être mourir sans gloire, Te saluent. »

Général Jesús Degollado Guízar, à propos des Arreglos de 1929.

Les soldats cristeros, qui pensaient obéir au pape, vicaire de ce Christ pour lequel ils versaient leur sang depuis trois ans, déposèrent pour la plupart les armes, d'autant plus qu'ils voyaient enfin leurs églises se rouvrir au culte. Elevé dans le respect de l'Eglise et de la hiérarchie, le général Jesús Degollado Guízar qui avait, à sa mort, remplacé Gorostieta à la tête de la Garde nationale, bien que déchiré, refusa de désobéir. Les prisonniers furent libérés, les exilés autorisés à rentrer. Dans les paroisses, de nombreux membres du clergé firent pression sur ses fidèles pour qu'ils abandonnent la lutte et arrêtent de procurer leur aide aux récalcitrants.

Malgré les engagements pris, il ne fallut alors que quelques jours au gouvernement pour entreprendre une impitoyable épuration. Privée de droits civiques, l'Eglise mexicaine ne bénéficiait d'aucun recours pour protester contre la non-application des conditions des Arreglos. Aussi, écrit Jean Meyer, *« la boucherie sélective se poursuivit plusieurs années et tous les grands chefs tombèrent (…). De 1929 à 1935, la chasse à l'homme fit 5 000 victimes, dont 500 officiers, de lieutenant à général. Il ne restait aux Cristeros que la fuite au désert, aux Etats-Unis ou vers la grande ville ».* Jusqu'en 1941, on mourut sans procès dans les campagnes pour le crime de « Cristiada » dans la plus grande indifférence internationale.

Portes Gil fit dissoudre par les évêques les associations de laïcs qui avaient pris part à l'insurrection, Ligue nationale de défense de la liberté religieuse, Association catholique de la jeunesse mexicaine, l'Union des dames catholiques et les fameuses Brigades féminines Sainte-Jeanne-d'Arc, laissant la place à une Action catholique strictement dépendante des bureaux de l'épiscopat, qui de fait, en raison des lois en vigueur acceptées par les Arreglos, s'interdisait toute action sociale et politique. En 1934, Calles, qui restait chef suprême du parti, lança l'offensive contre l'enseignement. Quant à l'enregistrement des prêtres, il remplit son office à merveille : en 1935, il ne restait plus que 305 prêtres autorisés sur le territoire mexicain quand on en comptait 4 500 avant la rébellion.

MARTYRS On estime à 90 000 le nombre des victimes de cette guerre civile à laquelle ont aussi pris part les femmes et les adolescents *(page de droite, dans* For Greater Glory*)*. Ci-dessous : exécution des hommes accusés d'avoir fomenté l'attentat raté qui visa le général Obregón le 13 novembre 1927.

© BETTMANN/CORBIS. © KEYSTONE-FRANCE.

Nombre de ces combattants, de ces 90 000 Mexicains qui ont trouvé la mort dans et après cette guerre civile, ont été béatifiés ou canonisés depuis par Jean-Paul II et Benoît XVI, dont plusieurs des protagonistes du film que Dean Wright a réalisé en leur honneur. Ce n'est pas le moindre mérite de *For Greater Glory* de raconter au monde l'histoire méconnue de ces martyrs du XXe siècle.

Dean Wright le fait en outre magnifiquement, avec un film époustouflant, proche de la perfection du début à la fin, des acteurs brillants dans de splendides décors, une magnifique photographie. Le récit qui suit principalement le parcours du général Gorostieta tient le spectateur en haleine jusqu'au bout malgré sa relative longueur (près de 2 h 30) – on espère avec les Cristeros, on s'enthousiasme avec eux, on pleure leurs morts avec eux. L'émotion est présente à tout moment. Le film développe une panoplie de personnages terriblement attachants, tel ce vieux prêtre qui meurt fusillé dans ses ornements pour n'avoir pas fui quand il le pouvait, refusant d'abandonner son église, ou cet incroyable gamin, José – béatifié par Benoît XVI en 2005 –, qui sous la torture réclame à Dieu la force de continuer à proclamer son nom.

Site officiel du film : forgreaterglory.es

PHOTOS : © DOGCOMMUNICATION.

TÉLÉVISION

histoire

INSOLITE

Ça n'est pas une leçon d'histoire, non plus qu'une scène de théâtre, mais cela tient un peu des deux. Homme de télévision et de radio à la tête ronde et aux longues moustaches, auteur de *« Tu seras un clown mon fils… »*, *Le Curieux de Paris* et *Petites histoires de l'Histoire de France*, Jean-Paul Rouland effectue son retour à l'écran pour nous raconter les petites histoires qui composent la grande. Ces brèves d'histoire – nouveau format d'environ quatre minutes – seront autant de focus sur des anecdotes historiques (Saviez-vous que l'hymne britannique est d'origine française ? Connaissez-vous la vraie raison de la construction de la tour Eiffel ? Et la véritable histoire de la bataille de Valmy ?), parfois cocasses, en tout cas toujours présentées avec verve et humour par un passionné. Peut-être une façon de donner goût à l'histoire aux plus jeunes ?

© ERÉAL PROD.

Histoire, *Brèves d'histoire*, tous les jours à 20 h 30, à partir du 16 septembre 2013.

ENTRETIEN AVEC PIERRE NORA

Propos recueillis par Jean-Louis Thiériot

La république, l'Histoire et la mémoire

Le maître d'œuvre des *Lieux de mémoire* revient sur son itinéraire d'historien dans *Esquisse d'ego-histoire*. Il y explore une nouvelle fois les enjeux de la tension entre mémoire et histoire.

Pierre Nora, vous êtes l'un des historiens les plus connus de notre pays. Membre de l'Académie française, directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales, directeur de la revue *Le Débat* ainsi que de la « Bibliothèque des Histoires » chez Gallimard, on ne compte plus les livres dont vous êtes l'auteur. Votre maître ouvrage reste *Les Lieux de mémoire*, un projet unique qui a dressé le tableau des « mémoires françaises ». C'est un concept nouveau que vous avez développé. Quelle différence faites-vous entre l'histoire et la mémoire ?

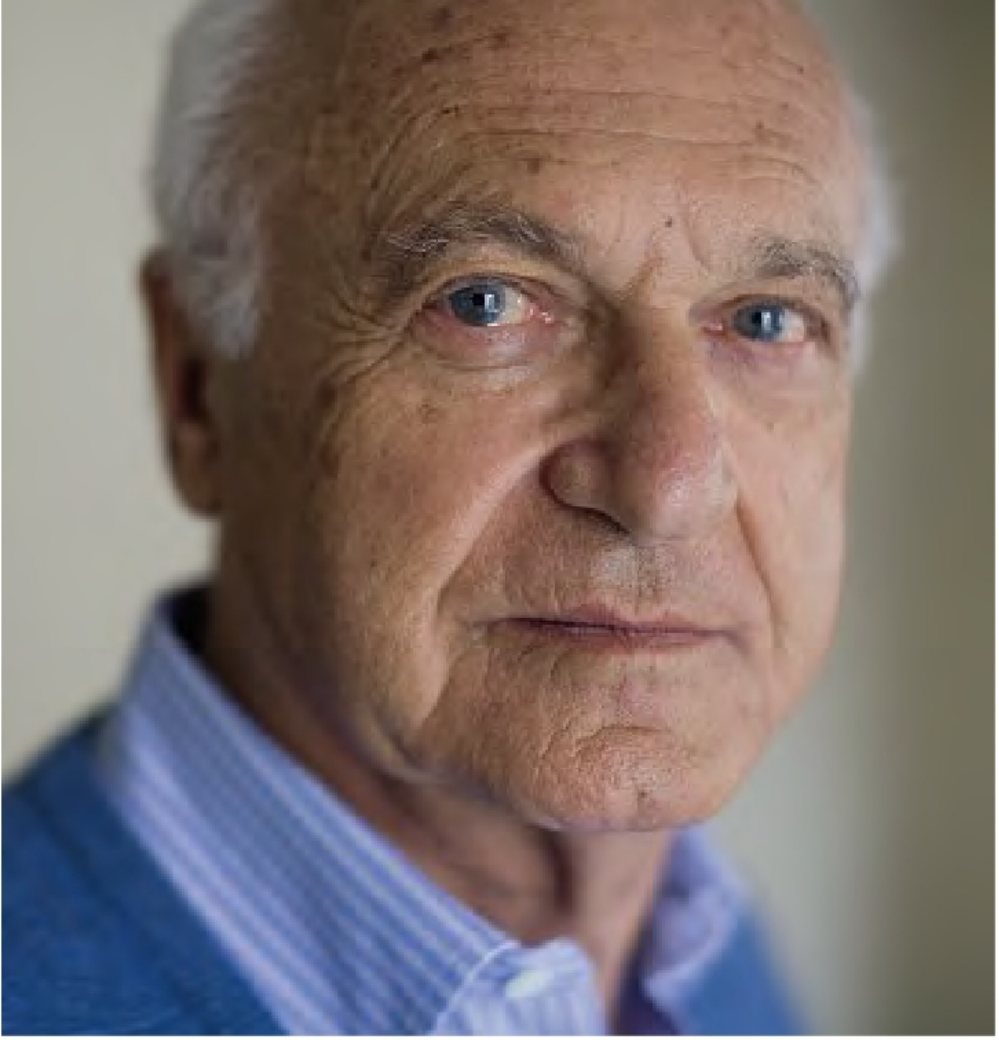
Ce sont deux instances qui se croisent mais qui sont d'inspiration différente. L'histoire est une opération intellectuelle de reconstitution de l'invisible, de reconstitution de quelque chose qui a eu lieu et dont on cherche à s'approcher au plus près avec les moyens du bord, tels que les documents, les témoignages ou les images. La mémoire est une réminiscence affective d'un phénomène qui a eu lieu ou qui n'a pas eu lieu et que l'on transforme. L'histoire cherche à être une approche du réel, la mémoire une approche d'une autre forme de réalité dont le critère de validité est d'abord la fidélité à un certain ressenti des choses.

Cette dualité a toujours existé. Pourquoi s'intéresser aujourd'hui plus particulièrement à la mémoire ?

Ce n'est pas tout à fait exact. Pendant très longtemps histoire et mémoire ont paru ne faire qu'un. L'histoire était la mémoire de l'humanité, d'autant que l'histoire était souvent transmise oralement. L'histoire était une mémoire transmise. Les choses ont changé entre 1830 et 1870, en particulier en France et en Allemagne, lorsque est apparue l'ambition de développer une histoire de type scientifique fondée sur l'analyse critique des documents. Ce mouvement s'est poursuivi tout au long du XXe siècle à travers notamment l'Ecole des Annales avec des historiens comme Lucien Febvre, Marc Bloch ou Fernand Braudel, qui se sont efforcés de dépasser une conception linéaire des choses pour en donner une explication des structures qui conditionnent l'ensemble des sociétés humaines. Mais il s'agissait encore de rendre compte d'un continuum.

Mais la seconde moitié du XXe siècle engendre une innovation radicale. Laquelle ?

A ce moment-là, histoire et mémoire se dissocient de plus en plus à cause de deux grands phénomènes qui donnent



© JEAN-CLAUDE COUTAUSSE/DIVERGENCE. © DIDIER GOUPY/SIGNATURES.

SYMBOLIQUE FRANÇAISE
Ci-contre : Pierre Nora, membre de l'Académie française, historien et éditeur, a consacré des années de travail à l'étude des symboles de la mémoire nationale française. Page de gauche : défilé du 14-Juillet sur les Champs-Elysées. En bas : le coq gaulois vainqueur de l'aigle allemand, illustration de Job, juin 1915.

à la mémoire son autonomie. Le premier est la naissance des médias avec le rôle des images. Elles existaient auparavant, naturellement. Pensons aux images d'Epinal, par exemple, qui ont contribué à forger une mémoire commune. Mais le cinéma et la télévision apportent les images en continu. Le second est le poids extraordinaire qu'a pris l'histoire toute contemporaine. Jusque-là, l'histoire dite scientifique s'était construite sur l'évacuation du présent car on croyait que l'histoire nécessitait de la distance pour atteindre à l'objectivité. Peu après la guerre de 1870, une commission d'historiens chargés de réfléchir à l'amélioration des études historiques avait jugé : *« Le domaine de l'histoire c'est le passé, le présent revient à la politique et l'avenir appartient à Dieu. »* Depuis la Seconde Guerre mondiale, le poids des tragédies et la transformation du monde ont posé au premier plan le problème de la mémoire à la hauteur des traumatismes subis.

Cela résulte aussi des évolutions rapides des sociétés et de leur environnement historique. Quelles sont les mutations qui ont contribué à rendre la mémoire si précieuse ?

On pourrait en citer beaucoup : la transformation d'une civilisation essentiellement rurale en civilisation urbaine, la fin du culte du collectif au profit de celui de l'individuel, la décolonisation qui conduit les pays colonisés à une réappropriation de la mémoire manipulée par les colonisateurs, la redécouverte de la culture de la Mitteleuropa dans les pays communistes défigurés par le totalitarisme, la montée en puissance de l'Etat dans nos sociétés démocratiques et industrielles ou les « Trente Glorieuses », si bien décrites par Fourastié, qui donnent naissance à une société d'abondance. Ces transformations sont bénéfiques pour le plus grand nombre mais en même temps elles créent un besoin de retrouver ses racines, son héritage, sa tradition. C'est ce que l'on constate aujourd'hui avec l'avènement du culte de la mémoire et de la commémoration.

Ce constat vous a amené à vous intéresser à ces « lieux de mémoire » qui sont aujourd'hui devenus l'un des thèmes centraux de la recherche historique. L'histoire est devenue une histoire de la mémoire. C'est, dans l'historiographie, ce qu'on pourrait appeler « le temps Nora ». Pour vous, c'est aussi le fruit d'expériences personnelles que vous évoquez dans votre dernier livre *Esquisse d'ego-histoire*. Qu'est-ce qui vous a conduit à ce cheminement ?

Comme beaucoup d'autres, René Rémond par exemple, je me suis toujours préoccupé d'histoire contemporaine. Dans les années 1950, c'était encore mal vu. On n'admettait pas de thèses de doctorat qui dépassaient la guerre de 1914. On estimait que l'histoire du présent était du journalisme, de la géographie, des sciences politiques, mais en tout cas pas de l'histoire sérieuse. D'une manière plus personnelle, après l'agrégation, j'avais été nommé à Oran. J'ai écrit alors un article

© COLLECTION DIXMIER/KHARBINE-TAPABOR.

sur le petit manuel de Lavisse. Je voyais, d'un côté, la violence de la guerre et, de l'autre, le récit de Lavisse : la conquête coloniale, nos ancêtres les Gaulois, nos explorateurs, nos missionnaires, nos militaires… J'ai été frappé du contraste entre ce roman colonial et la réalité.

Vous avez aussi été frappé par l'évolution de la perception de l'histoire. Dans quelle mesure ?

L'histoire traditionnelle allait de l'acteur à l'histoire en passant par toute une série de médiations. Il y avait ceux qui la faisaient, les journalistes qui rapportaient et ceux qui lisaient les comptes rendus. Prenons l'exemple de la guerre de 1914. Il y avait ceux du front que j'appelle « les mobilisés de l'histoire ». Et puis il y avait ceux de l'arrière, les civils qui prenaient connaissance des événements à travers ceux qui les racontaient. Aujourd'hui, l'histoire percute le monde entier par l'intermédiaire de la télévision. Il n'y a plus, ou guère, de mobilisés de l'histoire. Lors de la conquête de la Lune en 1969, le monde entier était avec Armstrong et assistait en direct à l'événement, sans médiation, sans recul, mais avec l'intensité du vécu. Pour rendre compte de ce vécu, alors que je souhaitais étudier l'histoire du sentiment national, plutôt que d'étudier les idées, les pétitions de principe, les déclarations patriotiques, il m'a semblé plus intéressant de prendre des objets, des lieux, des moments, où s'était condensé quelque chose de ce sentiment national que j'ai appelé mémoire. Il s'agissait de façon empirique de rendre compte des lieux de cristallisation d'une symbolique française.

Dans la somme que constituent *Les Lieux de mémoire*, vous avez retenu 130 thèmes, de l'Ecole normale supérieure à l'Académie française, du monument aux morts à l'hôtel de ville, de Charlemagne à Jeanne d'Arc. Selon vous, quel est le plus important ?

Tout dépend du point de vue. Mais à mes yeux, c'est mon travail sur Lavisse. Ce fut une expérience forte de toucher du doigt la différence entre le roman national et la réalité. C'est le même homme qui a pu écrire l'histoire de France pour les petits et pour les grands, de la même manière et avec le même ton. C'est un très grand raconteur. Lavisse est un homme de transition entre une mémoire transmise et une mémoire acquise. Il hérite d'une tradition d'histoire non scientifique et la transmute en une histoire qui se veut scientifique et qui contrôle la mémoire elle-même. C'est le moment d'effort le plus réussi pour unifier l'histoire nationale. Entre 1902 et 1920, le moment Lavisse crée un roman national qui correspond à l'enracinement de la république qui exige la réconciliation du passé et du présent, c'est-à-dire celle de la France d'Ancien Régime et celle de la Révolution. La république se croit et se présente comme le

© LA COLLECTION/JEAN-PAUL DUMONTIER. © GUSMAN/LEEMAGE. © JEAN BERNARD/LEEMAGE.

LE TEMPS DES IMAGES Expédition d'Egypte, en 1798. La charge de Desaix à la bataille des Pyramides, « Les Gloires nationales », image d'Epinal, XIXe siècle. Si les images d'Epinal ont contribué en leur temps à forger une mémoire nationale commune, le rôle des images a changé avec la naissance du cinéma puis de la télévision, qui ont démultiplié l'importance de l'histoire contemporaine, du présent, de l'actualité.

ROMAN NATIONAL

Ci-dessus : Ernest Lavisse, à la fin du XIXe siècle, et son manuel pour le cours élémentaire (1935). En couverture, la profession de foi de Lavisse : *« L'enseignement de l'histoire aux tout-petits doit être une suite d'histoires comme en racontent les grands-pères à leurs petits-enfants. »*

régime définitif de la France. L'histoire de Lavisse traduit cette synthèse sur le plan intellectuel pour faire de la république le régime auquel devait aboutir la France. Le succès de nos armes, en 1918, en constitue en quelque sorte le « happy end ». Les éléments fondateurs de cette histoire qui devient mémoire s'incarnent autour de ces instances qui se différencient alors sous nos yeux, la nation, la république, les Frances. Ce sont les grands thèmes des *Lieux de mémoire*.

Est-ce à dire que l'expérience des lieux de mémoire est spécifiquement française ?

Certainement pas. Le mouvement qui a été lancé ici a été suivi dans l'Europe entière. De nombreux pays ont fait l'objet du même traitement historiographique, des Pays-Bas à l'Espagne, de l'Italie au Luxembourg, de la Russie à l'Allemagne. Il n'y a que la Grande-Bretagne qui n'a pas fait l'objet d'un pareil travail. Sans doute, les Britanniques sont-ils trop insulaires. Ils ont une lecture trop traditionnelle de l'histoire. Et puis, nous avons la mémoire, mais eux ont la tradition…

Vous avez mis en évidence combien le roman national est un roman, c'est-à-dire une construction et un mythe bâti par la république. Cette conscience nouvelle crée une crise du vivre ensemble, une crise de la notion même d'identité. Dans votre conclusion des *Lieux de mémoire*, vous annoncez la naissance d'une *« autre manière de l'être ensemble qui se sera mise en place, quand aura fini de se fixer la figure de ce que l'on n'appellera même plus l'identité, le besoin aura disparu d'exhumer les repères et d'explorer les lieux »*. Pensez-vous qu'on en soit arrivé là ?

J'ai sûrement été un peu optimiste en disant que l'identité et la mémoire avaient vocation à être dépassées. Ce n'est pas un ensemble qui est en train de mourir. C'est un ensemble qui est en train de muter. Depuis la fin de la guerre d'Algérie, la France connaît une « dépossession du monde ». Elle doit faire retour à l'intérieur de l'Hexagone. Pays qui s'est toujours estimé à l'aune de la grandeur et de l'exploit, la France a du mal à s'insérer dans les frontières de l'Europe et de la mondialisation. Le cadre idéologique et politique a totalement changé avec la fin concomitante du gaullisme et du communisme. Ces deux idéologies ont été les derniers avatars d'un destin inspiré par l'idéal national et la Révolution. Le gaullisme et le communisme se sont bâtis dans une hostilité à la république telle qu'elle était au profit de la république telle qu'elle devrait être. C'est le mythe des communistes en 1936. C'est le mythe de De Gaulle expliquant qu'il est *« depuis vingt ans »* l'incarnation de la république et que dès lors il n'a pas eu à la rétablir. Ces deux rêves ont fait vivre la France au-dessus de ses moyens. Ce

© AKG-IMAGES.

sont les deux dernières mythologies nationales. Depuis, les nouveaux modèles idéologiques ou politiques n'ont fait que souligner l'affaiblissement de ce modèle traditionnel et ne s'y sont pas substitués. Le souverainisme, le libéralisme, l'Europe, l'écologie, le peuple de gauche ne sont que des fragments épars.

Voulez-vous dire par là qu'il n'y a plus que des mythologies éclatées ?

C'est une excellente expression. Ce sont des mythologies qui ne sont pas unificatrices. Il n'y a plus de mythologie française. Je ne crois pas qu'on y reviendra. Je pense que notre problème est d'articuler les nouvelles formes d'être ensemble avec quelque chose de cet héritage. Si l'on y regarde de plus près dans le passé, toutes les identités successives que la France a connues ont emprunté quelque chose de la précédente. Il serait ridicule de croire que la Révolution a rejeté tout ce qui la précédait. Elle a procédé à la transsubstantiation de l'unité monarchique dans l'unité nationale, elle a repris la centralisation héritée de Louis XIV, elle a transféré la sacralité qui s'exerçait sur la personne du monarque en une sacralité qui s'exerçait sur la nation. Tocqueville avait déjà vu cela parfaitement dans *L'Ancien Régime et la Révolution*. Il me semble que, depuis les années 1980, cette identité nationale républicaine est progressivement remplacée par ce que j'appelle *« l'identité démocratique »*. Elle vient au monde dans la douleur. La Révolution avait fait, elle aussi, couler beaucoup de sang. D'une certaine manière, c'est le sang des tranchées de 1914 qui a achevé d'enraciner la république. Finalement, *« l'identité démocratique »* semble promise à faire beaucoup moins de dégâts. Mais elle en fera, et on ne sait quel visage elle aura.

Dans quelle mesure, les temps nouveaux appellent-ils une nouvelle forme d'identité qui dépasse l'identité républicaine ?

Ce qui fondait l'identité républicaine traditionnelle a été bouleversé. La paix a changé la donne. La république était fondée sur la désignation de l'ennemi, ou du moins de l'autre. Ce n'est plus le cas. Elle s'appuyait aussi sur la laïcité. Or la laïcité traditionnelle est remise en cause par l'immigration, ou du moins par l'arrivée de formes d'expression publique de la religion qui n'existaient pas auparavant. Pour ne pas parler seulement des musulmans, prenons le cas des juifs. Dans la république traditionnelle, les juifs étaient juifs, en synagogue ou en famille, à titre personnel et privé et pas à titre public. Le fait qu'il y ait une communauté juive – ce qu'on admet généralement aujourd'hui – implique la présence de groupes communautaires à l'intérieur de la cité,

MÉMOIRE EUROPÉENNE

Ci-contre : le mémorial aux Juifs assassinés d'Europe, à Berlin. A l'exception de quelques cas, il est très difficile d'identifier des lieux de mémoire européens et plus encore de les traiter sans les réduire à des dénominateurs communs.

© THIERRY TRONNEL/CORBIS. © FRANCOIS BOUCHON /LE FIGARO. © AKG-IMAGES/ALAIN LE TOQUIN.

groupes dont on n'aurait même pas eu l'idée naguère. L'individualisme puissant de nos sociétés démocratiques introduit aussi un régime de la subjectivité qui rend inaudible les appels de la république au sacrifice. Ne reste guère, dès lors, que des fragments de mémoires éparses et divergentes, la question étant de savoir comment elles pourront fonder à l'avenir un vivre ensemble. Et cela, d'autant plus que l'emboîtement dans une conscience européenne et dans une conscience mondiale traduite notamment par le culte des droits de l'homme a privé de son trône la majesté de l'identité républicaine.

Est-ce à dire que l'ultime horizon des mémoires nationales est celui d'une mémoire européenne partagée ? Le temps est-il venu des lieux de mémoire européens ?

C'est une grande question devant laquelle j'oscille. Oui, il y a des lieux de mémoire européens. Auschwitz, d'évidence absolue, en est un. Dans un beau dossier de *La Documentation française*, le professeur Etienne François a tenté l'expérience. Il est lui-même le talentueux maître d'œuvre avec Hagen Schulze des *Mémoires allemandes* que nous avons partiellement publiées chez Gallimard. Dans *Présent, nation, mémoire*, j'avais proposé une esquisse de plan. Mais il y a de très grandes difficultés à identifier les lieux de mémoire européens et à les traiter. Ce ne sont pas les mêmes pour chacun des Européens et on risque d'appauvrir beaucoup la mémoire européenne en la réduisant à un dénominateur commun comme on le ferait si on réduisait l'ensemble de nos héritages à la Grèce et à Rome. Au-delà même de l'identification des lieux de mémoire, leur traitement est très difficile. Si vous prenez un thème européen quel qu'il soit, les Habsbourg par exemple, il sera traité totalement différemment par un Allemand, un Autrichien, un Tchèque ou un Hongrois ; par un catholique ou un protestant. A qui confier la rédaction des entrées choisies ? A tous ? C'est immense et impossible. A un seul ? Ce sera nécessairement réducteur ! On est inévitablement dans le prisme et dans le prisme fragmentaire. Le dernier numéro du *Débat* est consacré à l'enseignement de l'histoire, pas de l'histoire scientifique mais de l'histoire qu'on enseigne aux enfants. Nous avons demandé à un Hollandais, à un Allemand, à un Italien et à un Polonais de présenter leur pédagogie de l'histoire. On plonge dans des mondes et des approches radicalement différents. Et il faut faire des Européens avec tout cela… Alors, parler de mémoire européenne, c'est toucher du doigt l'extraordinaire difficulté de créer un melting-pot mémoriel à partir de cellules souches complètement différentes les unes des autres. Les lieux de mémoire européens excitent l'imagination. Mais en dehors de quelques cas particuliers, il faut probablement sortir de la notion de lieux symboliques ou de réalités incarnées au profit de « thèmes de mémoire » qui dépassent les particularismes et pourrait avoir davantage de résonance universelle.

IDENTITÉ RÉPUBLICAINE

Ci-contre : les Archives nationales de l'hôtel de Soubise, à Paris. Page de gauche : *La Liberté guidant le peuple*, par Eugène Delacroix, 1830 (Paris, musée du Louvre). La république a été privée de sa majesté par le culte des droits de l'homme.

À LIRE

Esquisse d'ego-histoire, de Pierre Nora, Desclée de Brouwer, 98 pages, 10 €.

Les Lieux de mémoire, sous la direction de Pierre Nora, Gallimard, « Quarto », 3 volumes, 1 652, 1 372 et 1 736 pages, 34,50 €, 32,50 € et 34,50 €.

Par Jean-Louis Thiériot

© SANDRINE ROUDEIX.

MANDELA DAY

La vie de Nelson Mandela est plus riche et plus diverse que celle d'un Dalaï-Lama du cap de Bonne-Espérance ou d'un Gandhi du Transvaal.

Lorsque Mandela naît en 1918 au village de Mvezo dans la province du Cap-Oriental, l'Union sud-africaine a huit ans. Composé des quatre provinces du Cap, du Transvaal, de l'Etat d'Orange et du Natal, le dominion, qui n'est plus une colonie, n'a guère de réalité politique. Dominée par les blancs Afrikaners, l'Afrique du Sud songe surtout à panser les plaies de la guerre des Boers. Le jeune Mandela vit alors une vie de notable noir. Fils d'une famille royale, les Thembu, de l'ethnie Xhosa, il bénéficie de l'enseignement de pasteurs méthodistes qui lui inculquent non seulement une solide foi chrétienne, mais aussi un savoir tel qu'il peut s'inscrire en droit à l'université de Fort Hare. Il y fait d'excellentes études qui lui permettront de devenir le premier avocat noir de Johannesburg en 1951. A la différence de la plupart des futurs leaders de la décolonisation, de Lumumba à Sékou Touré, il garde ses distances avec le marxisme. C'est Gandhi et sa théorie de la non-violence qui ont ses préférences. Mais pour l'heure, ses combats sont essentiellement d'ordre privé. Sa famille veut le marier de force avec une cousine de bon lignage. Il s'enfuit à Johannesburg où il exerce toutes sortes de petits métiers, notamment dans les mines. Il lutte contre les vieilles traditions claniques et tribales qui portent atteinte aux libertés individuelles dont il a découvert la richesse à l'école des pasteurs. Durant la Seconde Guerre mondiale, il ne succombe pas à la tentation de certains anticolonialistes qui, à l'instar de Chandra Bose, en Inde, préfèrent l'alliance avec l'Allemagne nazie au soutien de la métropole britannique. Il fait applaudir Jan Smuts qui appelle à l'alliance inconditionnelle avec Londres.

C'est en 1944 que Nelson Mandela entre véritablement en politique. Il rejoint l'ANC dirigée par Alfred Xuma et la ligue de jeunesse de l'ANC de son ami d'université Olivier Tambo. Leur mot d'ordre est le suffrage universel indépendamment de toute appartenance raciale, suivant le principe *one man, one vote*. Cette exigence prend d'autant plus de poids qu'elle apparaît au moment où, avec la victoire du Parti national afrikaner en 1948, l'Afrique du Sud instaure l'apartheid. Le principe du « développement séparé » triomphe. Les Noirs sont rattachés à des territoires réservés. Certains sont expropriés. Ils s'entassent dans les townships aux abords des cités industrielles où ils forment une abondante main-d'œuvre, dotés de salaires de misère. Les mariages mixtes sont prohibés. C'est le temps des plages ouvertes aux seuls Blancs, interdites *« aux Noirs et aux chiens »*… En 1952, Mandela est élu président de l'ANC du Transvaal et vice-président national. Jusqu'en 1960, il met en place une campagne de désobéissance civile, la *defiance campaign* qui multiplie grèves et manifestations, sans grand succès. Les arrestations succèdent aux arrestations. Le principal gain de ces années de lutte pacifique est l'élaboration de la « charte de la liberté » qui pose les principes de la lutte anti-apartheid. En vertu du principe selon lequel les ennemis de mes ennemis sont mes amis, il se rapproche du parti communiste. Dans le grand jeu de la guerre froide, l'ANC devient alors un des atouts majeurs de Moscou pour tenter de couper la route du Cap et s'approprier les richesses minières du pays.

Les émeutes de la township de Sharpeville, le 21 mars 1960, marquent une rupture. Ce jour-là, à l'occasion d'une manifestation du Congrès panafricain contre l'extension du passeport intérieur aux femmes, la police, réfugiée dans une caserne, ouvre le feu, appuyée par des chars. La riposte est manifestement disproportionnée. On relève 69 morts, dont 8 femmes et 10 enfants, sans compter plusieurs centaines de blessés, la plupart touchés dans le dos, sans arme. Nelson Mandela en tire la conclusion que la non-violence a fait son temps. En 1961, il crée clandestinement la branche armée de l'ANC, l'Umkhonto we Sizwe, le MK, qui multiplie attentats et sabotages. Dans un document interne, Mandela se fait le théoricien de la lutte armée. Il prône une montée en puissance graduelle, passant des attaques ciblées au terrorisme et à la guérilla afin que le cycle infernal violence-répression conduise à un soulèvement généralisé. Ses modèles sont alors Mao, Castro et Che Guevara dont il dira plus tard : *« La vie du Che est une inspiration pour tous les êtres humains qui aiment la liberté. Nous honorerons toujours sa mémoire. »* L'ANC rejoint la liste des organisations terroristes qu'elle ne quittera plus avant le début des années 1990, nouant, au fil des années, des liens étroits avec des personnages aussi sulfureux que Kadhafi ou Hafez el-Hassad. De 1961 à 1963, ce sont plus de 190 attentats qui ensanglantent Johannesburg, Durban et Le Cap. En 1962, Nelson Mandela est arrêté. La lutte armée est décapitée. Condamné à perpétuité au procès de Rivonia en 1964, il devient un symbole universel. La

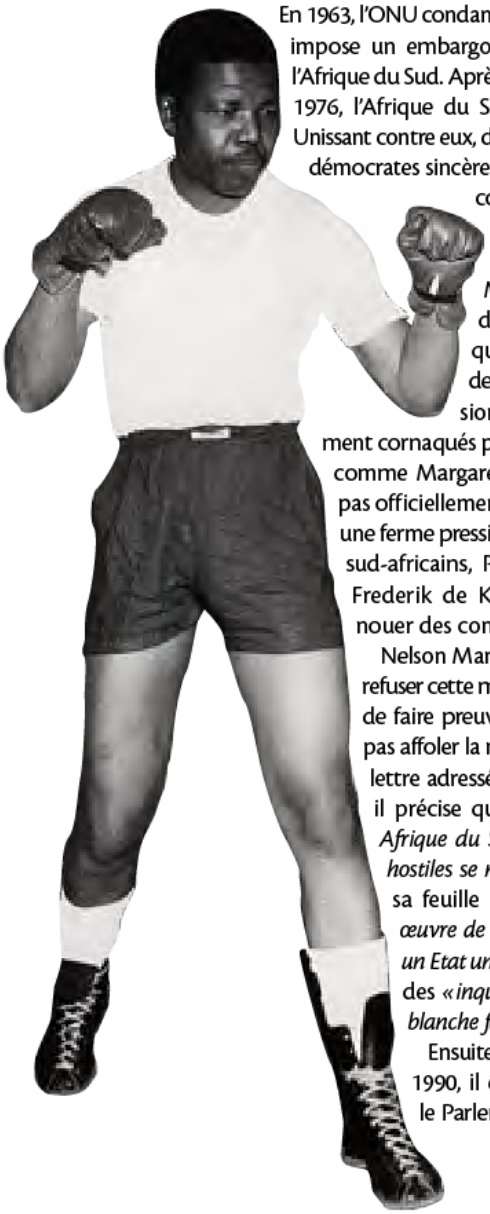
© AKG-IMAGES/ULLSTEIN BILD.

© 2004 EMPICS/TOPFOTO/ROGER VIOLLET.

UNE VIE DE LUTTE Ci-contre : Nelson Mandela arbore le maillot vert des Springboks durant la Coupe du monde de rugby en 1995. En bas : Nelson Mandela à l'entraînement de boxe en 1950.

profession de foi qu'il fait devant ses juges impressionne par sa tenue et sa modération : *« Toute ma vie, je me suis consacré à la lutte pour le peuple africain. J'ai combattu contre la domination blanche et j'ai combattu contre la domination noire. J'ai chéri l'idéal d'une société libre et démocratique dans laquelle toutes les personnes vivraient ensemble en harmonie et avec les mêmes opportunités. »* C'est le début d'un long chemin de croix qui ne s'achèvera qu'à sa libération, le 11 février 1990, après des années de travaux forcés dans les mines de chaux de la prison de Robben Island, puis de réclusion dans celle de Pollsmoor.

Mais l'histoire s'écrit sans lui jusqu'au milieu des années 1980. Il n'est qu'une icône, mais une icône qui pèse son poids de symbole. En 1963, l'ONU condamne l'apartheid, en 1977, elle impose un embargo sur les ventes d'armes à l'Afrique du Sud. Après les émeutes de Soweto en 1976, l'Afrique du Sud devient un Etat paria. Unissant contre eux, dans une même réprobation, démocrates sincères et agents de la subversion communiste comme lors du concert de Wembley en 1988 pour les 70 ans de Mandela, les leaders blancs de Pretoria comprennent qu'ils n'ont d'autre choix que de traiter. Acculés par les pressions internationales, discrètement cornaqués par des leaders occidentaux comme Margaret Thatcher qui ne rompt pas officiellement avec eux mais maintient une ferme pression, les dirigeants politiques sud-africains, Pieter Botha d'abord, puis Frederik de Klerk en 1989 tentent de nouer des contacts.



Nelson Mandela a la sagesse de ne pas refuser cette main tendue. Il a surtout celle de faire preuve de modération pour ne pas affoler la minorité blanche. Dans une lettre adressée, en 1989, à Pieter Botha, il précise que, *« face au spectre d'une Afrique du Sud coupée en deux camps hostiles se massacrant mutuellement »*, sa feuille de route est *« la mise en œuvre de la règle de la majorité dans un Etat unitaire »*, mais aussi le respect des *« inquiétudes de l'Afrique du Sud blanche face à cette demande »*.

Ensuite tout s'accélère. Le 11 février 1990, il est libéré. Le 30 juin 1991, le Parlement de Pretoria abolit les dernières lois d'apartheid relatives à la classification raciale et à l'habitat séparé. Elu président de l'ANC en juillet 1991, il négocie avec le régime une nouvelle Constitution. Il désamorce aussi les tentations séparatistes du mouvement zoulou Inkhata ou de l'Afrikaner Volksfront. De son côté, Frederik de Klerk s'engage de toutes ses forces pour une transition pacifique. Désavoué lors des élections partielles de Potchefstroom en 1992, il prend le risque de consulter la population blanche par référendum. C'est un succès. Le 17 mars 1992, le oui l'emporte par 68,7 % des voix. En 1993, Frederik de Klerk et Nelson Mandela reçoivent ensemble le prix Nobel de la paix. Le 27 avril 1994, Mandela est élu président de tous les Sud-Africains avec 62,6 % des voix. Ses vice-présidents sont Thabo Mbeki pour l'ANC et Frederik de Klerk pour le parti national. Lors de son discours d'investiture, il lance sa proclamation fameuse appelant à la paix civile dans *« une nation arc-en-ciel en paix avec elle-même »*.

Il est difficile de dresser un bilan économique et politique de ses années à la présidence d'autant qu'il laisse très vite l'essentiel du pouvoir à Thabo Mbeki avant de se retirer définitivement en 1999. Les succès économiques du pays qui rejoint le groupe des BRICS ne peuvent pas cacher la pauvreté qui demeure, la montée de la violence urbaine qui transforme les villes en foyers d'insécurité permanente, la corruption endémique qui gangrène l'ANC.

Mais son dernier chantier est d'une autre nature. C'est celui de la réconciliation. Il est d'éviter que le passage de témoin entre communautés, les Noirs succédant aux Blancs aux commandes, ne se solde par une guerre civile, un bain de sang. Il met en place aussitôt élu la commission « Vérité et réconciliation », présidée par l'archevêque et prix Nobel de la paix Desmond Tutu. Elle fera la lumière sur les fautes et les crimes des uns et des autres sans déboucher sur l'ouverture de procès d'épuration. *« Sans pardon, il n'y a pas d'avenir,* dit-il, *mais sans confession, il ne peut y avoir de pardon. »* Pour montrer l'exemple, Nelson Mandela n'hésite pas à rendre compte des violations des droits de l'homme commises par l'ANC, en Angola notamment. Il multiplie les gestes symboliques. A Pretoria, il organise une rencontre entre les épouses des anciens Premiers ministres blancs et celles des anciens prisonniers de Robben Island. Surtout, lors de la Coupe du monde de rugby de 1995, il soutient officiellement l'équipe des Springboks, longtemps symbole honni de l'apartheid. Lors de la remise du trophée, il porte même le maillot du capitaine de l'équipe, François Pienaar, un Afrikaner pur souche dont la famille avait milité pour la suprématie blanche. L'épisode inspirera à Clint Eastwood le film *Invictus*.

Telle est la grande leçon que Nelson Mandela laisse au monde. Ce ne sont pas les rancœurs accumulées qui font le salut des nations. Ce sont les offenses librement pardonnées.

Par Jean-Louis Voisin, Jean Tulard, Philippe Maxence, Théophane Le Méné, Roselyne Canivet, Béatrice Auger, Maxence Quillon, Christophe Dickès, Albane Pinoteau et Marc Charuel.

La Mélancolie de l'historien

Par Frédéric Valloire

Christophe Prochasson publie une biographie intellectuelle de François Furet.

© LOUIS MONIER/GAMMA.

« *Nous nous amusions un peu en l'écrivant de provoquer un petit scandale, en supputant à l'avance les réactions hostiles de l'historiographie canonique* », confiait l'historien François Furet en évoquant les deux étés pendant lesquels il écrivit, avec Denis Richet, son ami et beau-frère, *La Révolution française* (1962). De fait, ce fut un scandale : le monde bien-pensant des historiens des années 1960, que dominait une pensée marxiste mâtinée de jacobinisme, s'insurgea contre ces deux jeunes insolents qui sans l'huile sainte de la thèse braconnaient avec allégresse dans la chasse gardée des spécialistes. En outre, malgré ses deux volumes, ce beau livre, abondamment illustré, se vendait bien et connaissait un succès mondain.

Que disaient donc ces trouble-fête ? Que la Révolution française de 1789 n'était pas une, qu'il y en avait eu au moins trois (celle des députés du Tiers, celle des Parisiens, celle des campagnes) qui avaient bouleversé le calendrier des réformes programmées par la noblesse libérale ; que ce télescopage avait conduit à un « *dérapage* » qui avait débouché sur la Terreur avant de revenir aux objectifs initiaux avec les thermidoriens. Pas de quoi fouetter un chat, même si le « *dérapage* » dressait les cœurs marxisants et si le social s'effaçait légèrement devant le politique. La réplique marxisto-universitaire fut vive, d'autant plus que Furet était un ancien communiste qui avait quitté le parti en 1958. Claude Mazauric, spécialiste de Babeuf, membre du PCF (il siégera au comité central de 1979 à 1987), y flairait une « *entreprise anticommuniste* » et même « *un parti pris antinational* » !

Trente ans plus tard, rappelle Christophe Prochasson dans *Les Chemins de la mélancolie*, la biographie intellectuelle qu'il consacre aujourd'hui à l'historien, Furet lui-même déplorerait l'imprégnation très marxiste de son livre et affirmerait qu'il reniait, en particulier, la notion de « *dérapage* », idée superficielle puisqu'il essayait désormais « *de cerner s'il n'y avait pas déjà des potentialités tyranniques dans la Révolution avant la Terreur* ». D'article en article, d'ouvrage en ouvrage (*Penser la Révolution française*, 1978 ; *Dictionnaire critique de la Révolution française*, 1992, avec Mona Ozouf), Furet approfondit dès lors ces notions pour se rapprocher, avec des nuances, des analyses de Tocqueville et d'Augustin Cochin, qu'il contribua à faire redécouvrir.

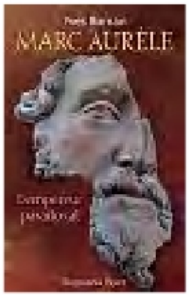
Tout n'est pas nouveau dans l'essai de Prochasson, directeur d'études à l'EHESS, mais les entretiens qu'il a menés avec des proches ou des adversaires de Furet et le dépouillement de ses archives apportent des éclairages nouveaux sur celui qui fut l'un des grands esprits de la seconde moitié du XXe siècle.

Quant au titre, surprenant, il est justifié tant le mot mélancolie revient dans l'œuvre de l'historien. Un désenchantement qui provenait de cette contradiction : « *Il convient de changer le monde, mais de ce changement ne naîtront guère que d'autres épreuves.* » Attitude « *aux antipodes de l'homme contemporain, juché sur le vaniteux piédestal du présent, sans passé et sans futur, jubilant, de surcroît, de cette apparente liberté recouvrée* ».

À LIRE

François Furet. Les chemins de la mélancolie, par Christophe Prochasson, Stock, 562 pages, 24 €.

Inventaires du communisme, par François Furet, édition établie et présentée par Christophe Prochasson, EHESS, 96 pages, 8 €.



Marc Aurèle. **Yves Roman**

Hériter et agir : c'est autour de ces deux thèmes que l'auteur, professeur émérite d'histoire romaine à l'université de Lyon, a choisi d'explorer la personnalité de cet empereur *« paradoxal »*. L'héritage est complexe. Avec clarté, Roman démêle les liens familiaux du futur maître du monde, présente les ressorts du pouvoir et analyse les deux aspects géostratégiques contradictoires de ses prédécesseurs, partagés entre l'offensive et la défensive. Comment un empereur dont toute la vie, toutes les actions, toutes les pensées ont été sous-tendues par la philosophie stoïcienne est-il parvenu à assumer cet héritage et à faire face aux problèmes de son temps ? Tel est l'enjeu de ce livre riche et souvent novateur. S'il ne fut pas un créateur, Marc Aurèle fit tout évoluer, administration, droit, armée. Conscient de sa mission et de ses devoirs, il maintint le monde *« droit et non pas redressé »*. ***J-LV***

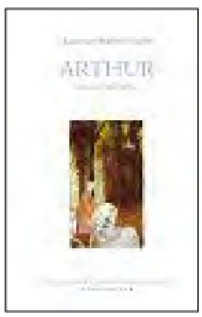
Payot, 496 pages, 27,50 €.

Mercato. Le commerce dans les mondes grec et romain

Pedro Paulo Funari et Airton Pollini

On sait le principe de « la petite rouge », le surnom de la collection « Signet » : présenter des textes antiques autour d'un thème. Ici, celui du commerce, de tous les commerces, hommes, fruits, légumes, marbres, grands crus. Avec ses escrocs, ses centres commerciaux, ses marchés de proximité, ses réglementations, ses marchands, ses routes maritimes, ses publicités, ses guerres. Dans cette galerie marchande placée sous la protection du dieu Hermès cohabitent produits exotiques venus des Indes, ventes aux enchères, contrats d'achat-vente et marchands de détail… En contrepoint se dessine la façon dont les Anciens voyaient leur économie, concevaient les transactions commerciales et percevaient la place sociale des négociants. Un entretien avec Jean Andreau, le meilleur spécialiste de l'histoire économique du monde romain, souligne l'importance des différences avec les pratiques commerciales actuelles. ***J-LV***

Les Belles Lettres, « Signet », 316 pages, 14,50 €.



Arthur. Roi de Bretagne

Laurence Mathey-Maille

Est-il nécessaire de répondre à la question initiale de l'historicité d'Arthur ? interroge Laurence Mathey-Maille, en conclusion de son livre. Assurément non. Car, qu'il ait existé ou pas, le roi Arthur reste avant tout *« une création de la littérature, un mythe littéraire »* qui a traversé les siècles et l'Europe ; une légende qui n'en est peut-être qu'à ses débuts. C'est au XIIe siècle, sous l'impulsion de Geoffroy de Monmouth et du clerc normand Wace que l'histoire de ce roi hors du commun se façonna selon les codes de la biographie héroïque : une naissance extraordinaire, une enfance obscure, un retour triomphal et l'accession à la royauté, une mort prématurée. Une impressionnante bibliographie viendra par la suite alimenter le mythe, laissant à l'histoire et à la littérature une image polymorphe d'Arthur. Avec un soin bénédictin, Laurence Mathey-Maille décortique les textes fondateurs, les études, les romans qui ont forgé la matière arthurienne. Erudit et passionnant. ***TLM***

Klincksieck, 160 pages, 23 €.

Azincourt

Philippe Contamine

Le 25 octobre 1415, la chevalerie française, venue à la rencontre de l'armée d'Henri V d'Angleterre, est décimée par les tirs défensifs des archers gallois. En ouvrant le livre de Philippe Contamine, on croit partir pour Azincourt sur les chevaux français. On se retrouve devant une description du recul démographique de la France et de la destruction de la campagne à l'époque de la guerre de Cent Ans. La première surprise passée, on plonge, à travers les textes de l'époque réunis par thème (l'état de la France, l'éthique de la chevalerie…), dans une vision panoramique du pays au moment de la célèbre bataille. Ainsi, c'est une guerre qui est décrite, une société qui est expliquée, un monde qui se révèle. ***PM***

Gallimard, « Folio histoire », 256 pages, 8,70 €.

Les Hospitaliers. De Jérusalem à Rhodes, 1050-1317

Alain Demurger

Historien des ordres religieux militaires du Moyen Age, l'auteur a quitté les Templiers pour étudier leurs frères, partenaires et rivaux, les Hospitaliers. Demurger clarifie d'abord la question des origines de l'ordre, un hôpital à Jérusalem, antérieur à la première croisade, fondé vers l'année 1070 par des marchands amalfitains. Avec l'action de Gérard, le premier maître, mort en 1120, se constitue sous la tutelle du pape un ordre religieux qui se militarise lentement à partir de 1130 (ils gardent le krak des Chevaliers et le château de Belvoir) tout en conservant toujours sa mission au service de *« nos seigneurs les malades »*. Cette synthèse magistrale s'arrête en 1310 avec la conquête de l'île grecque de Rhodes qui devint un Etat indépendant original et qui leur donna une indépendance territoriale. Mais les pages les plus neuves concernent la place des Hospitaliers, ordre international, dans la société de leur temps. ***FV***

Tallandier, 574 pages, 25,90 €.

Le Pouvoir absolu. Naissance de l'imaginaire politique de la royauté

Arlette Jouanna

Le titre est ambitieux. Le texte est captivant. L'auteur, qui se place dans la lignée de Roland Mousnier, s'interroge sur le sens de l'expression « pouvoir absolu », l'un des deux modèles (l'autre étant la république) d'identification politique que la France ait produit au cours de son histoire. Que signifie-t-il pour les Français à l'aube des temps modernes ? Pourquoi une majorité d'entre eux a-t-elle accepté que la monarchie devienne « absolue » ? Deux questions sur lesquelles s'articule cette étude. Car cette expression n'est pas immuablement fixée. Léguée par les juristes médiévaux, elle rappelle au début du XVIe siècle que le pouvoir peut rompre avec ses formes ordinaires pour affronter une situation d'urgence. La déchirure religieuse, l'épreuve des guerres civiles, la lassitude des désordres modifient profondément cette conception. La distance entre le vouloir et le pouvoir du roi s'amenuise. Prévaut peu à peu l'idée que seul Dieu peut juger le roi. Et finalement se dégage un consensus autour du « pouvoir absolu » devenu dogme politique, un aboutissement qu'illustre la monarchie de Louis XIV, mais qui marque aussi l'épuisement d'un imaginaire politique. *FV*

Gallimard, « L'Esprit de la cité », 448 pages, 27,50 €.

L'Olympe du Roi-Soleil. **Jean-Pierre Néraudau**

Jean-Pierre Néraudau était de ces rares historiens capables d'allier l'élégance de l'écrivain à l'érudition de l'universitaire. Il déploie ici l'une et l'autre au fil d'un essai qui montre comment les images mythologiques ont été récupérées et utilisées par Louis XIV et la monarchie. Le livre, riche de mille références et anecdotes, aborde la littérature du Grand Siècle, mais aussi la peinture, la musique, la sculpture, l'opéra et les jardins qui, en déclinant chacun les motifs mythologiques, offraient à la royauté les prestiges d'un art séculaire *« et ancraient le pouvoir royal dans l'éternité »*. Mais Jean-Pierre Néraudau montre aussi comment, à partir des années 1670, la personne royale finit par s'imposer d'elle-même, sans plus avoir besoin des héros mythologiques pour la faire valoir : c'est alors le passage de la fable à l'histoire et du baroque au classicisme. *MQ*

Les Belles Lettres, « Realia », 340 pages, 25 €.

Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI. **Anne Bernet**

« Non, Sire, je lui dis adieu ! » avait répondu avec réalisme Madame Elisabeth à Louis XVI qui lui demandait, en passant devant sa propriété, le 6 octobre 1789, alors qu'ils étaient contraints par les émeutiers de gagner Paris, si elle disait *« au revoir à Montreuil »*. La sœur du roi avait d'emblée jugé sans illusion la gravité de la situation et l'ampleur de la Révolution en cours. Elle allait la conduire jusqu'à l'échafaud. Avec cette nouvelle biographie, particulièrement fouillée, Anne Bernet fait revivre avec brio une princesse qui avait une très haute idée de la France et de la fonction royale, et qui *« jamais ne déserta la place où la naissance l'avait mise et où le devoir la retint »*. *BA*

Tallandier, 480 pages, 23,90 €.

Madame Campan

Inès de Kertanguy

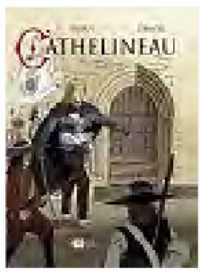
Emportée par la Révolution aux côtés de la reine après avoir connu les arcanes de la vie de cour, la femme de chambre de Marie-Antoinette fut aussi le témoin privilégié de la période napoléonienne durant laquelle elle se consacra à l'éducation des jeunes filles en créant la première Maison d'éducation de la Légion d'honneur, qui lui valut de prestigieuses élèves comme les sœurs de Napoléon ou les enfants de Joséphine. Elle fut en outre de ces femmes brillantes qui mirent leur plume au service de l'histoire en écrivant leurs *Mémoires*. Les siens regorgent d'anecdotes qu'Inès de Kertanguy retrace ici dans un récit plaisant et foisonnant. *BA*

Tallandier, 368 pages, 21,90 €.

Cathelineau

Coline Dupuy (scénario) et Régis Parenteau-Denoël (dessin)

En 1793, la Vendée se soulève. Simple fermier, assoiffé de liberté, Jacques Cathelineau joua un rôle phare dans cette insurrection. Très jeune, il fut élevé au rang de chef de l'armée catholique et royale. Epaulé par de fidèles compagnons d'armes comme le célèbre Henri de La Rochejaquelein, il réussira à faire reculer les « bleus ». En guise de mise en abyme, l'un de ses amis curé retrace ici son histoire, dans une bande dessinée qui s'adresse plus particulièrement aux jeunes adolescents, mais intéressera également les plus grands. *AP*



Artège, 56 pages, 14,50 €.

© DIDIER GOUPY / SIGNATURES.

LE CHOIX DU CONSEIL

par Jean Tulard
de l'Institut

Mémoires. Espagne et Portugal. **Maréchal Soult**

Les Anglais l'appelaient « Duke of Damnation » et ses soldats « Bras-de-fer ». Les présents *Mémoires* du maréchal Jean de Dieu Soult, duc de Dalmatie, nous plongent dans l'histoire des victoires et des revers des armées impériales en Espagne et au Portugal, entre 1808 et 1813. Dès son arrivée sur la péninsule en novembre 1808, le maréchal Soult défait les armées espagnoles et force les Anglais à rembarquer à La Corogne. Puis, nommé major général des armées en Espagne, il s'empare de l'Andalousie sur laquelle il va régner en proconsul. Ce document historique, illustré de plusieurs cartes en noir et blanc, dévoile le génie militaire et administratif d'un homme ambitieux mais fidèle à Napoléon. Il rend témoignage à un maréchal dont les vues s'accordaient peu avec celles du roi Joseph, mais que l'empereur avait sacré, à l'issue d'Austerlitz, *« meilleur manœuvrier d'Europe »*. ***MQ***

Les Belles Lettres, « Mémoires de guerre », 360 pages, 23 €.

Napoléon et sa famille

Eric Le Nabour

Les enfants Bonaparte étaient orphelins de père, nombreux et impécunieux. Leur chance fut leur frère Napoléon. A sa suite, ils s'enrichirent, par des voies que l'honnêteté réprouve, puis ils furent anoblis et enfin portés sur les trônes des Etats vassaux de la France. En contrepartie, ils furent soumis à la main de fer d'un frère qui décidait pour eux de tout : qui ils devaient épouser, ce qu'ils devaient faire et quel serait le sort de leurs enfants. Pas de faiblesses envers ceux qui s'opposent à la volonté de l'empereur. Eric Le Nabour fait revivre pour nous cette saga familiale et souligne la pierre d'achoppement du clan : Napoléon avait placé les membres de sa famille à des postes clés comme autant de courroies de transmission. Eux ont cru que leurs mérites personnels leur avaient valu des couronnes. Total malentendu. La chute de l'empereur scellera leur perte. *RC*

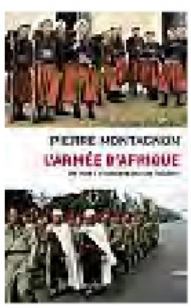
Perrin, 288 pages, 21 €.

L'Armée d'Afrique

Pierre Montagnon

Elle a quasiment disparu des mémoires, enterrée avec les dernières fumées de l'Algérie française. L'armée d'Afrique était née de la conquête de 1830 et s'était étendue peu à peu en Tunisie et au Maroc où elle fut l'instrument privilégié de Lyautey. Malgré les réticences initiales devant l'emploi des natifs des pays colonisés, elle s'ouvrit aux autochtones, formant ainsi des unités de zouaves, de spahis, de tirailleurs ou de chasseurs d'Afrique. Elle fut de tous les combats, en Afrique du Nord, en Asie, mais aussi en France pendant les deux guerres mondiales. Réorganisée par Weygand, elle forma le fer de lance des troupes françaises qui libérèrent le sol national en 1944. Précis, documenté, Pierre Montagnon raconte cette épopée avec son talent habituel. ***PM***

Pygmalion, 464 pages, 23,90 €.



Le Congrès de Vienne

Thierry Lentz

Entre la formation du deuxième triumvirat en 43, lorsque Antoine et Octave se partagèrent l'Empire romain (Lépide ne comptant guère), et la conférence de Yalta où Roosevelt et Staline (Churchill ne pesant plus beaucoup sur les événements) amorcèrent un partage du monde sur les ruines de l'Allemagne, le congrès de Vienne offre lui aussi, en 1815, le spectacle de vainqueurs s'attribuant les dépouilles du vaincu. Ce vaincu, c'est Napoléon, dont le Grand Empire s'est écroulé en 1813. Une nouvelle Europe sort du congrès qui se tint dans la capitale autrichienne de septembre 1814 à juin 1815. Cet événement considérable a suscité de nombreux livres restés classiques, de l'Anglais Nicolson à Charles-Otto Zieseniss, sans oublier le contestable *Chemin de la paix* de Kissinger. En conclusion de sa remarquable *Nouvelle Histoire du Premier Empire*, Thierry Lentz nous offre une étude très neuve du fameux congrès en le détachant de ses caricatures (« le congrès s'amuse ») et de ses visions « gallo-centrées » (le rôle de Talleyrand souvent grossi). On retiendra tout particulièrement un excellent parallèle avec le congrès de Versailles de 1919. Les diplomates ne savent pas qu'ils bâtissent le plus souvent sur du sable. Les accords, signés à la hâte le 9 juin 1815 en raison du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, furent ébranlés par les révolutions de 1830 et rendus caducs par celle de 1848. L'Europe était à refaire.

Perrin, 386 pages, 24 €.

L'Affaire de la Sapinière

Emile Poulat

L'histoire rejoint parfois le roman d'espionnage. C'est doublement le cas ici avec l'étude magistrale d'Emile Poulat sur la Sapinière. Ce nom poétique a recouvert entre 1909 et 1921 un réseau d'information à l'intérieur de l'Eglise catholique, destiné à lutter contre le modernisme. Secrète dans ses méthodes d'investigation, la Sapinière – de son vrai nom Sodalitium Pianum – resta longtemps inconnue malgré la traque de ses archives. L'historien Emile Poulat parvint non seulement à les retrouver, mais en offrit une description qui permet de mieux comprendre la réaction antirévolutionnaire au sein du catholicisme. Dans ce livre devenu introuvable et enfin réédité, il raconte la recherche épique des documents, les publie, les analyse et apporte ainsi une contribution majeure à l'histoire du catholicisme intégral. *PM*

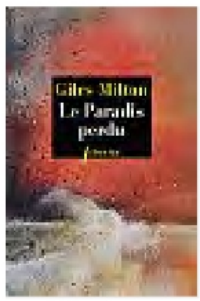
Editions de l'Œil du Sphinx, 628 pages, 36 €.

Von Manstein. Le stratège du IIIe Reich. **Pierre Servent**

Il fut certainement le plus talentueux des généraux allemands de la Seconde Guerre mondiale. Spécialiste de l'histoire militaire, Pierre Servent le démontre aisément dans cet album biographique très illustré. Né en 1887 au sein de l'aristocratie prussienne, le futur maréchal von Manstein a mené à grands pas sa carrière d'officier au point d'arriver aux portes des postes suprêmes. Malgré son génie de tacticien et ses réussites, Hitler se méfiait de lui. A tort! Manstein refusa toujours de prendre parti contre le Führer alors même que les conjurés lui proposaient le commandement en chef des armées. *PM*

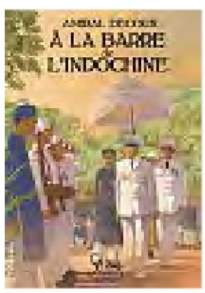
Perrin, « Maîtres de guerre », 262 pages, 21 €.

Le Paradis perdu. **Giles Milton**



Smyrne était une survivance. Une ville grecque et cosmopolite au sein de l'Empire ottoman. La colonie levantine formée par ces négociants européens installés dans les Echelles du Levant depuis le XVIIIe siècle y était riche et nombreuse. La ville se croyait à l'abri des tensions qui opposaient Turcs et Grecs dans le reste de l'empire. C'était compter sans les ambitions grecques en Asie Mineure, l'effondrement de l'Empire ottoman et la montée des nationalismes. Quand Mustapha Kemal entre victorieux dans Smyrne, les Alliés embarquent leurs ressortissants mais laissent Grecs et Arméniens s'entasser sur les quais. C'est alors que les troupes de Kemal mettent le feu à la ville. L'incendie fera plus de 100 000 morts. Giles Milton, historien anglais, a eu accès à des sources inédites. Il a rencontré les derniers survivants, dépouillé de la correspondance et des journaux intimes. A l'examen de ces documents, on constate que les habitants de Smyrne n'ont pas vu venir la catastrophe. A la Turquie naissante, Mustapha Kemal entendait donner l'unité ethnique. L'incendie de Smyrne ne fut que le prélude de la « grande catastrophe », le grand bouleversement de population qui chassa d'Asie Mineure les derniers descendants des colonies grecques qui y étaient installées depuis deux mille cinq cents ans. *RC*

Phébus, « Libretto », 492 pages, 12,80 €.



A la barre de l'Indochine

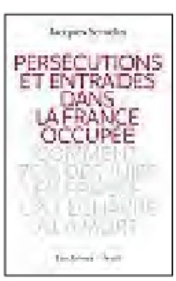
Amiral Jean Decoux

Entre 1940 et 1945, l'amiral Jean Decoux présida aux destinées de l'Indochine française et fut, selon les mots de Jean-Baptiste Duroselle, *« sous le regard des Japonais et face à 24 millions d'Indochinois, le chef d'une petite France lointaine »*. Représentant du gouvernement de Vichy, il dut composer avec les Japonais, s'opposa à tout esprit de dissidence et œuvra malgré un contexte défavorable au développement de la région. A son retour en France, Decoux fut arrêté avant de bénéficier d'un non-lieu. Paru en 1949 et devenu introuvable, son livre est assurément un plaidoyer pro domo, mais il permet de saisir les motivations d'une action qui échappe à tout simplisme. *PM*

Soukha Editions, 416 pages, 25 €.

Persécutions et entraides dans la France occupée. **Jacques Semelin**

Un gros livre, riche de cartes, d'index, de témoignages, de sources primaires : ce travail a demandé plusieurs années à ce directeur de recherche au CNRS, professeur à Sciences-Po. Il répond à une question que chacun se pose : comment 75 % des Juifs qui vivaient en France ont-ils pu échapper à l'extermination durant la Seconde Guerre mondiale, une proportion qui monte à 90 % pour les Juifs français ? Par comparaison, la Belgique n'a compté que 55 % de survivants, les Pays-Bas 20 %. Parmi les pays militairement occupés, la France est, par là, un cas singulier. Pour l'expliquer, Semelin multiplie les points de vue. C'est un ensemble de facteurs d'une extraordinaire variété qui fait la particularité française. Une explication très éloignée, conclut l'auteur, *« de l'explication mémorielle qui voudrait que les trois quarts des Juifs de France aient été sauvés par les Justes ainsi que l'ont affirmé les présidents de la République, de Jacques Chirac à François Hollande ». FV*



Les Arènes/Seuil, 902 pages, 29 €.

Le Livre des chuchotements. **Varujan Vosganian**

A l'époque des grandes caravanes, les Arméniens ont essaimé du Proche-Orient à l'Europe, construisant à chaque étape églises et maisons, en particulier en Roumanie. Le génocide de 1905 provoqua leur exil de la mère patrie. Sur fond de guerres mondiales, de massacres, d'exodes et de combats, la souffrance des Arméniens paraît sans fin. Les Ottomans les persécutaient, les Jeunes-Turcs cherchent à les éliminer ; Staline ne les fera revenir en Arménie que pour les envoyer dans des camps. *« De toutes les vies que je porte en moi telle une poignée de serpents noués par la queue, la plus vraie reste la vie imaginée. »* Ainsi commence *Le Livre des chuchotements*, l'ouvrage que Varujan Vosganian, actuel ministre roumain de l'Economie, consacre à ses ancêtres arméniens. Il s'y fait l'écho des récits des anciens de son peuple. *« Tous les personnages sont réels, les événements qu'ils ont vécus sont réels,* dit-il. *Je n'aurais pas osé écrire là-dessus si je n'avais pas eu l'argument de leurs implacables réalités. »* De ces réalités, Vosganian tire une fresque colorée, odorante, douce et cruelle comme la vie de ceux dont il évoque le souvenir. Les communistes ont disparu, mais entre Arméniens et Turcs, *Le Livre des chuchotements* n'est pas refermé. *RC*

Editions des Syrtes, 368 pages, 23 €.

Les Guerres d'Afrique

Bernard Lugan

C'est une sorte d'ode au temps long qu'offre ici l'africaniste Bernard Lugan. Partant des traces picturales antiques, il expose les grandes lignes de l'histoire de l'Afrique en guerre à travers quatre grandes périodes, de l'époque précoloniale aux guerres contemporaines en passant par la conquête européenne et les conflits de l'ère coloniale. Très didactique, l'auteur offre une vision panoramique qui permet de saisir les mutations du continent africain et les complexités d'une histoire qui ne se réduit pas aux bouleversements dus à la colonisation européenne. Bien avant elle, la guerre était présente, notamment à travers les conflits raciaux ou les djihads. Après la parenthèse coloniale, le continent est redevenu explosif. Il lui reste à trouver une forme politique qui prenne en compte la spécificité africaine : la prééminence du groupe sur l'individu. *PM*

Editions du Rocher, 404 pages, 32 €.

Le Complexe de l'autruche. **Pierre Servent**

« Rarement un esprit ose être ce qu'il est. » L'aphorisme de Boileau illustre parfaitement le livre de Pierre Servent. Cette autruche n'est autre que la France et son peuple, victime d'un mal étrange : celui d'avoir *« souvent raison, mais pas au bon moment »*. Pour illustrer sa thèse, l'auteur en revient à l'histoire, maîtresse de vie et de vérité, et analyse dans le détail les défaites de 1870, 1914 et 1940. Une sorte de règle de trois, appliquée *« aux structures de pouvoir, au mental et à la psychologie du peuple français »*. L'exercice est réussi et Servent éclaire la crise contemporaine par une étude détaillée de nos fragilités et de nos peurs, de notre indolence et de nos préjugés. Un appel à la responsabilité et à la prise de risque, entre histoire, présent et avenir. *CD*

Perrin, « Tempus », 480 pages, 10 €.

D'ombre et de poussière

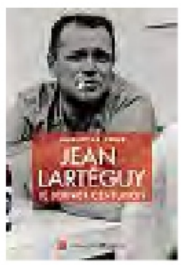
Thomas Goisque et Sylvain Tesson

Voilà un livre exceptionnel dédié aux 88 soldats français tombés dans le conflit afghan où 50 000 de leurs camarades ont servi depuis 2001. Au terme d'une vingtaine de séjours aux côtés des marsouins, des paras ou des légionnaires, les deux auteurs auront rapporté de ce bourbier un témoignage unique sur le quotidien de la guerre que les Français ont menée. Dans l'ennui des camps retranchés, ou dans le fracas des combats. Avec le recul et la sobriété nécessaires, les images d'une beauté saisissante de Thomas Goisque et la plume toujours éblouissante de Sylvain Tesson composent un ouvrage qui sera un jour à « l'Afgha » ce que furent *Guerre morte*, de Jean-Pierre Dannaud, à « l'Indo », comme *Piste sans fin*, de Marc Flament et du général Bigeard, à l'Algérie. *MC*

Albin Michel, 192 pages, 30 €.

Jean Lartéguy. Le dernier centurion. **Hubert Le Roux**

Lartéguy, un nom et une série de livres à succès, aux titres guerriers, reflets d'une époque et des bouleversements d'un monde. Depuis les années 1950, *Les Centurions*, *Les Mercenaires*, *Les Prétoriens*, parmi bien d'autres titres, ont raconté la guerre et la fin d'un empire tout en faisant rêver des jeunes gens en mal de grandeur. L'auteur de ces évocations était pudique, blessé par un père distant et atteint du mal jaune qu'il a si bien décrit. Des champs de bataille, il avait connu lui-même le souffle et l'odeur, aussi bien en France qu'en Corée. Sans cacher la sympathie qu'il éprouve envers son héros, Hubert Le Roux dresse ici le beau portrait d'un spectateur engagé dans le chaos du XXe siècle. *PM*



Tallandier, 348 pages, 23,50 €.

Par Jean Sévillia

© JOHN FOLEY/OPALE.

SOUVENIRS DE LA MAISON DES MORTS

Le dernier volume de l'édition définitive de *L'Archipel du Goulag* est enfin traduit en français. En dépit des contestations et des critiques, l'œuvre de Soljenitsyne a fini par ouvrir les yeux à l'intelligentsia sur les crimes du communisme.

Le KGB traquant un manuscrit, un écrivain célèbre expulsé d'URSS, la gauche française hypnotisée par le parti communiste : c'était il y a quarante ans, autant dire un siècle. C'est en 1973, en effet, qu'a paru le premier volume de *L'Archipel du Goulag*. Depuis cette date, les enjeux internationaux, politiques et idéologiques se sont tellement modifiés que se replonger dans l'histoire de ce livre donne le sentiment de feuilleter un vieil album photo. Aujourd'hui, le système concentrationnaire soviétique est un sujet historique. A l'époque, il détenait encore 6 ou 7 millions de prisonniers…

A la fin des années 1970, Alexandre Soljenitsyne, exilé aux Etats-Unis, avait revu et augmenté le texte de son *« essai d'investigation littéraire »* (c'est le sous-titre de l'ouvrage). Le dernier volume de cette nouvelle édition vient enfin d'être traduit en français, nous fournissant l'occasion de remonter le temps.

Né en 1918, Soljenitsyne vient d'achever ses études de physique et de mathématiques, en 1941, quand l'Allemagne attaque l'URSS. Enrôlé, promu officier, le jeune homme est arrêté sur le front de Prusse, en 1945, pour avoir critiqué Staline dans une lettre à un ami. A 26 ans, il est condamné à huit ans de bagne. Libéré en 1953, relégué trois ans encore en Asie centrale, il est réhabilité en 1956, quand Khrouchtchev desserre l'étreinte du régime en faisant porter tout le poids des crimes du communisme russe sur la personne de Staline, disparu trois ans plus tôt.

C'est donc avec l'accord des autorités que Soljenitsyne se voue désormais à l'écriture. *Une journée d'Ivan Denissovitch*, roman qui décrit la vie d'un « zek », un condamné aux travaux forcés, paraît librement en 1962, et vaut à son auteur la célébrité hors des frontières de l'URSS. En 1964, toutefois, Brejnev succède à Khrouchtchev, et la situation intérieure se tend de nouveau en Union soviétique. En 1968, c'est donc à l'étranger que Soljenitsyne fait paraître deux autres romans, *Le Pavillon des cancéreux* et *Le Premier Cercle*. L'année suivante, faisant de plus en plus figure de contestataire, il est exclu de l'Union des écrivains soviétiques. En 1970, le prix Nobel de littérature lui est décerné, mais il renonce à recevoir sa récompense à Stockholm, craignant que le régime l'empêche de revenir en Russie.

Communiste sincère dans sa jeunesse, l'écrivain a découvert, pendant sa captivité, ce qui est désormais le moteur de sa vie et de son œuvre : la foi chrétienne et le patriotisme russe. Cette orientation le tient un peu à l'écart de ceux qu'on appelle alors les dissidents, comme le physicien Sakharov, qui se sont engagés contre le communisme dans l'espoir que la Russie se convertisse à la démocratie libérale et à la philosophie des droits de l'homme. Avec eux, cependant, il partage le sort des persécutés par le KGB, voués à écrire en cachette et à manœuvrer pour que leurs manuscrits échappent aux perquisitions et passent à l'Ouest afin d'y être publiés.

C'est dans ces conditions périlleuses que Soljenitsyne a écrit, entre 1958 et 1968, *L'Archipel du Goulag* : l'archipel, c'est ce chapelet de camps qui forment autant d'îlots sur la carte de l'Union soviétique, le mot *Goulag* étant l'acronyme russe de « direction principale des camps de travail ». Par peur de représailles contre les centaines d'anciens détenus qui lui ont confié leurs témoignages, l'écrivain retarde la publication de son livre, dont le KGB connaît l'existence. Mais en septembre 1973, Soljenitsyne apprend qu'une de ses dactylographes, interrogée trois jours et trois nuits durant par la police, a avoué le lieu où elle avait caché un exemplaire du manuscrit et que, rentrée chez elle, elle s'est pendue (à moins que les policiers l'aient tuée et pendue). Aussitôt l'écrivain ordonne que l'ouvrage, dont un exemplaire attendait à l'Ouest, soit publié.

Le premier volume de *L'Archipel du Goulag* paraît donc à Paris, en décembre 1973, aux éditions YMCA-Press, fondées avant-guerre par des Russes en exil. La traduction française est publiée six mois plus tard, concomitamment aux traductions en anglais, en allemand et en suédois. Mais au cours des premiers mois de 1974, alors même que l'ouvrage n'est disponible qu'en russe, et n'a donc été lu que par des critiques lisant cette langue, il déclenche un furieux débat. Ce débat est attisé, évidemment, par l'exil forcé de l'auteur : en février 1974, expulsé d'URSS et déchu de sa nationalité soviétique, Soljenitsyne se réfugie à Zurich.

L'Archipel du Goulag n'est pas le premier ouvrage sur l'univers concentrationnaire russe. En 1946, Victor Kravchenko, un exilé soviétique, a publié aux Etats-Unis un gros livre dénonçant le système

LE ZEK Arrêté en 1945 pour avoir critiqué Staline, Alexandre Soljenitsyne passera huit ans au goulag *(ci-contre)*. La publication de *L'Archipel du Goulag*, et la polémique qui s'ensuivit, valut au Prix Nobel de littérature d'être déchu de sa nationalité et expulsé d'URSS en février 1974. Deux ans plus tard, il s'installera aux Etats-Unis *(à droite, en 1978)*.

© GAMMA/RAPHO. © UPI/AFP.

répressif de l'URSS, livre traduit en France sous le titre de *J'ai choisi la liberté* et qui a donné lieu à Paris à un célèbre procès, l'hebdomadaire communiste *Les Lettres françaises* ayant accusé l'auteur de mentir. Mais au début des années 1970, la guerre froide est loin. «Détente» oblige, l'Occident fait des affaires avec l'URSS, et la France pompidolienne n'échappe pas à cette logique. Si les dissidents soviétiques sont respectés, ils gênent quelque peu. A gauche, les communistes sacralisent toujours l'Union soviétique. Et en 1972, François Mitterrand et Georges Marchais ont signé un programme commun de gouvernement : aux yeux des socialistes, l'anticommunisme reste une maladie honteuse, et l'antisoviétisme, un réflexe réactionnaire.

Or Soljenitsyne décrit l'univers concentrationnaire soviétique non comme une perversion stalinienne, mais comme le fruit même du communisme. C'est pourquoi *L'Archipel du Goulag* provoque un choc, mettant en lumière une réalité que l'époque voulait oublier.

Le 17 janvier 1974, *L'Humanité* accuse cette publication d'entrer dans le cadre d'une *«campagne antisoviétique contre la détente»*. Le 28 janvier, *Le Nouvel Observateur* publie au contraire un article de son collaborateur K. S. Karol, qui a vécu en URSS pendant la guerre et qui a passé treize mois dans un camp de travail : *«Soljenitsyne n'a rien inventé»*, assure-t-il. Le lendemain, le quotidien communiste accuse l'hebdomadaire *«d'enrayer le progrès irrésistible de l'union de la gauche»*. Le 18 février, c'est Jean Daniel qui rend hommage à l'écrivain russe, le directeur du *Nouvel Observateur* se défendant toutefois avec force d'être anticommuniste.

Au mois de juin 1974, le premier volume de *L'Archipel* est enfin disponible en français : en quelques semaines, il s'en vend 700 000 exemplaires, et un succès voisin attend le deuxième volume, qui paraît à la fin de l'année.

Le 11 avril 1975, à l'occasion de la parution du *Chêne et le Veau*, évocation par Soljenitsyne de ses combats contre le pouvoir soviétique, Bernard Pivot organise une émission spéciale d'«Apostrophes» autour de l'écrivain. Invité, Jean Daniel proteste contre l'absence d'un représentant du parti communiste sur le plateau. Au même moment, en Indochine, l'offensive communiste est près de triompher au Cambodge et au Vietnam. Au cours du débat, Soljenitsyne avertit que ces deux pays vont devenir un goulag, affirmation qui suscite des hauts cris. Six jours plus tard, les Khmers rouges entrent dans Phnom Penh, et entreprennent aussitôt de vider la ville, dont la population est conduite aux travaux forcés…

Le troisième tome de *L'Archipel* paraît l'année suivante. Dans *Le Monde* du 13 avril 1976, Bernard Féron, le chroniqueur du quotidien pour les pays de l'Est, estime que Soljenitsyne est *«un terrible simplificateur»* : *«si l'on n'y prend garde, il passera de l'intransigeance qui sauve à l'intolérance qui aveugle»*.

En octobre 1976, Soljenitsyne quitte la Suisse pour les Etats-Unis. Installé dans une maison isolée, au milieu d'une forêt du Vermont, il rédige *La Roue rouge*, une immense épopée historique sur la révolution russe. En 1994, après la chute du communisme à laquelle il a contribué en profondeur, il retourne dans son pays natal. A ce moment-là, pour un certain milieu intellectuel français, le grand écrivain, qui a fait scandale, en 1993, en Vendée, en comparant les crimes de la Révolution française et les crimes du communisme, est définitivement devenu un infréquentable.

En Russie, *L'Archipel du Goulag* est inscrit au programme des lycées depuis 2009. En France, on ne sait pas combien de professeurs l'ont lu.

L'ARCHIPEL DU GOULAG
Alexandre Soljenitsyne

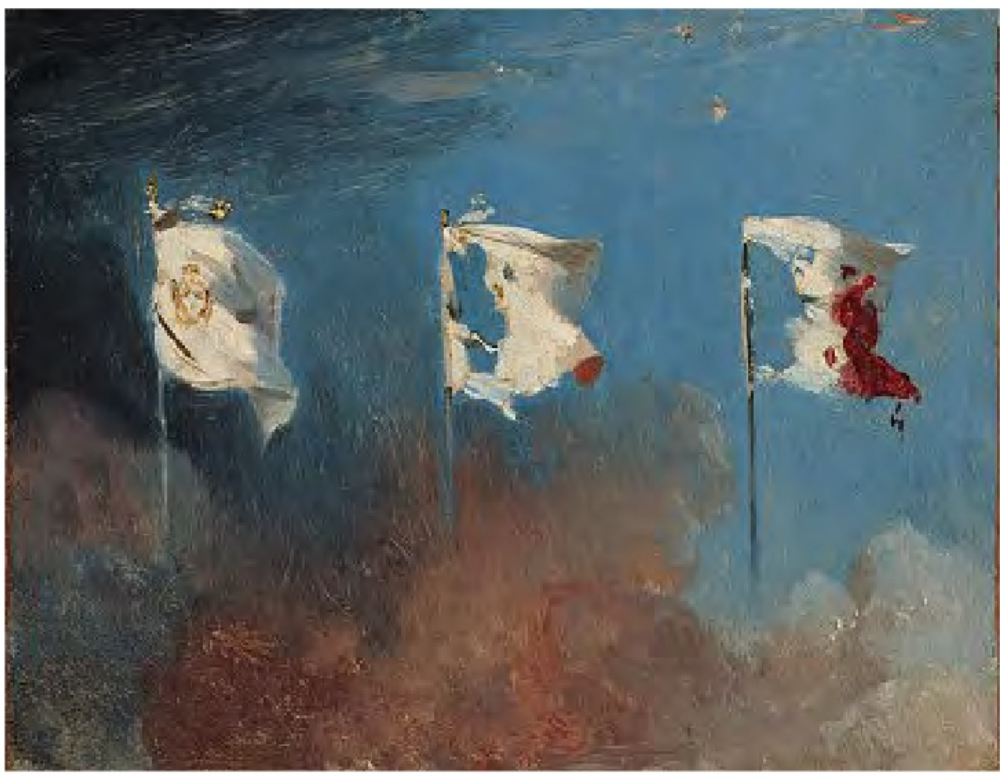
Edition nouvelle revue et augmentée par l'auteur.
Vol. I (tome 4 des œuvres complètes), Fayard, 1991, 562 pages, 45,70 €.
Vol. II (tome 5 des œuvres complètes), Fayard, 2011, 638 pages, 39,60 €.
Vol. III (tome 6 des œuvres complètes), Fayard, 2013, 546 pages, 45 €.
Traduction révisée par Geneviève Johannet.

Par Albane Piot et Alix Favre

CHAMBORD
Les lys et la République

Chambord ressuscite la mémoire de celui qui, en 1871, aurait pu restaurer la monarchie.

© DOMAINE NATIONAL DE CHAMBORD/LÉONARD DE SERRES. © MUSÉE DES BEAUX-ARTS D'ORLÉANS/PHOTO FRANÇOIS LAUGINIE.



Au château qui lui fut légué par souscription nationale en « cadeau de naissance » et dont il choisit de porter le nom, le dernier des Bourbons de la branche aînée, le comte de Chambord *(en haut, par Francesco Podesti, vers 1840)*, se voit consacrer une exposition qui va faire date. De manière inédite, en effet, elle remet sur le devant de la scène un quasi oublié de l'histoire de France. De son vivant déjà, il était en coulisse, condamné à l'exil après l'abdication de son grand-père Charles X et l'avènement de Louis-Philippe, « roi des Français », et de la monarchie de Juillet *(ci-contre,* Les Drapeaux, *par Léon Cogniet, 1830, évoquent le remplacement du drapeau blanc honni par les couleurs nationales au lendemain des Trois Glorieuses)*. Cette exposition d'historien lui rend justice en accordant la primauté au document plus qu'à l'esthétique, avec une collection de témoignages variés – documents d'archives, tableaux, gravures, le poignard dont Louvel s'est servi pour assassiner son père, le duc de Berry, la calèche d'enfant de celui qui était alors le duc de Bordeaux, sa main sculptée en marbre blanc par Félicie de Fauveau – évoquant sa vie et le contexte politique du temps. L'introduction focalise d'emblée l'attention sur le drame de celui qui aurait pu régner sous le nom d'Henri V, en brossant le tableau politique des années 1870-1875 qui virent la France, sous la présidence d'Adolphe Thiers, puis de Patrice de Mac-Mahon, osciller entre le régime républicain et la restauration monarchique. Une restauration empêchée par la publication du Manifeste du 5 juillet 1871 par lequel le comte de Chambord proclamait son attachement irréversible au drapeau blanc, réaffirmé dans une lettre publiée le 30 octobre dans le journal *L'Union* : le dernier des Bourbons refusait, par là, de devenir un roi « légitime de la Révolution ». Le parcours est ensuite chronologique. Il montre avec éloquence la popularité dont jouit ce prince vénéré, auquel les légitimistes vouaient une sorte de culte, et dont l'image était déclinée sur toutes sortes de supports, du plus académique au plus kitsch. En parallèle, un espace est consacré au domaine de Chambord à l'époque du prince : archives de la souscription nationale de 1820 par laquelle le domaine fut offert au duc de Bordeaux ; visite de sa mère, la duchesse de Berry, en 1828 ; évocation de

LÉGITIMISTE Aiguière de baptême du duc de Bordeaux, par Fauconnier, 1821 (Paris, musée du Louvre). Petit-fils de Charles X, fils posthume du duc de Berry, Henri, comte de Chambord, fut le dernier Bourbon de la branche aînée.

la gestion du domaine par le bureau parisien du comte de Chambord qui, exilé en Ecosse, puis à Prague, Göritz (Autriche), ou Frohsdorf (Autriche), ne découvrit son domaine qu'en 1871.

« Les Lys et la République. Henri, comte de Chambord (1820-1883) », jusqu'au 22 septembre 2013. Château de Chambord, tous les jours de 9 heures à 18 heures. Plein tarif : 11 € ; réduit : 9 € (groupes de 20 personnes et plus) ; gratuit jusqu'à 25 ans. Rens. : 02 54 50 40 00 ; www.chambord.org Une version numérique de l'exposition est accessible en ligne sur la plate-forme de l'Institut culturel de Google, qui permet une belle visite virtuelle de l'exposition, au plus près des œuvres.

CATALOGUE DE L'EXPOSITION

Somogy
112 pages
25 €

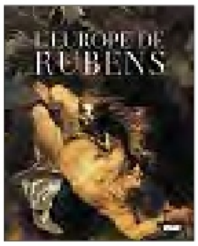
LENS Rubens, miroir de son époque

Pierre-Paul Rubens n'était pas seulement un peintre flamand de génie : il fut aussi diplomate pour le duc de Mantoue, Vincent de Gonzague, et surtout pour l'infante Isabelle d'Espagne (l'épouse de l'archiduc et gouverneur des Flandres Albert de Habsbourg), envoyé auprès de Philippe IV d'Espagne, de Charles Ier d'Angleterre, de Marie de Médicis, négociateur, conseiller artistique, chef d'entreprise. Son atelier d'Anvers, exempté de taxes par privilège, comptait nombre d'élèves, parfois spécialistes de paysages ou d'animaux, travaillant à plusieurs sur un même tableau esquissé par le maître, si bien que nombre des œuvres dont Rubens inonda l'Europe sont en réalité des œuvres de collaboration. Il fut aussi homme d'esprit et de lettres, tenant une correspondance nourrie, intéressé par tout : antiques, architecture, anatomie… Défenseur, en sus, du catholicisme dans le contexte flamboyant de la Contre-Réforme. Ce peintre, appartenant comme tel à une catégorie sociale qui n'était pas alors des plus importantes aux yeux du monde, sut s'imposer comme une personnalité de premier plan dont l'étude, passionnante, dessine en arrière-plan le tableau de ce que fut l'Europe contemporaine. C'est ce que veut montrer l'exposition du Louvre-Lens, qui présente successivement les figures politiques du temps, la Contre-Réforme, l'engagement du peintre dans les recherches artistiques, plastiques *(ci-dessus, Etude d'homme nu renversé, par Rubens, vers 1610-1611, Paris, Louvre)* et scientifiques menées alors, en soulignant à quel point il prit part à l'émulation intellectuelle de l'époque, tout en évoquant ses relations avec les artistes contemporains, faites d'influences réciproques et de concurrence : Van Dyck, Pourbus, le Bernin, que Blaise Ducos, commissaire de l'exposition, campe comme l'alter ego italien de Rubens. Ce tableau est brossé à grands traits et sans grande précision, mais à l'aide d'un nombre impressionnant d'œuvres de Rubens (*Le Christ sur la croix* du Koninklijk Museum d'Anvers ; *La Chute de Phaeton* de la National Gallery of Art de Washington ; *Prométhée enchaîné* du Museum of Art de Philadelphie) et d'autres peintres (*Portrait de Charles Ier*, par Van Dyck, *La Méduse*, par le Bernin, le Grand Camée de France, des écorchés de Paul Pontius, des bronzes d'Adrien de Vries…), d'une telle beauté qu'il serait dommage de passer sans les voir.

« L'Europe de Rubens », jusqu'au 23 septembre 2013. Musée du Louvre-Lens. Tous les jours sauf le mardi, de 10 heures à 18 heures. Tarif : 9 € ; gratuit pour les moins de 18 ans, les groupes scolaires, les demandeurs d'emplois. Rens. : 03 21 18 62 62 ; www.louvrelens.fr

© RMN-HERVE LEWANDOWSKI. © RMN-GRANDPALAIS-CHRISTOPHE CHAVAN.

CATALOGUE DE L'EXPOSITION



Sous la direction de Blaise Ducos
Hazan
360 pages
39 €

MULHOUSE

En piste !

Vélo draisienne (l'ancêtre de l'automobile mais aussi du vélo !), Vis-à-vis De Dion Bouton, Ford T, Citroën B2 *(ci-dessous)*, Jeep, 2 CV, Coccinelle, DS, Rolls Royce, Concept Car (la voiture du futur)… Le spectacle produit par la Cité de l'automobile cet été fait défiler 17 voitures, racontant leur histoire et la vie de leurs concepteurs, suivant un scénario du comédien et scénariste Jean-Marie Meshaka. Un beau spectacle et une façon amusante de découvrir l'évolution de l'automobile et les voitures qui ont marqué l'histoire de 1817 à nos jours.

« En piste ! », jusqu'au 29 septembre 2013. Cité de l'automobile, 15 rue de l'Epée, 68100 Mulhouse. Tous les week-ends et jours fériés, à 11 heures et 15 heures. Durée : 45 min. Tarif : 5 €. Rens. : 03 89 33 23 23 ; www.citedelautomobile.com

© CITÉ DE L'AUTOMOBILE.

© FRANÇOIS BERTHIER/CENTRE D'HISTOIRE DE LA RÉSISTANCE ET DE LA DÉPORTATION.

LYON Objectif photo

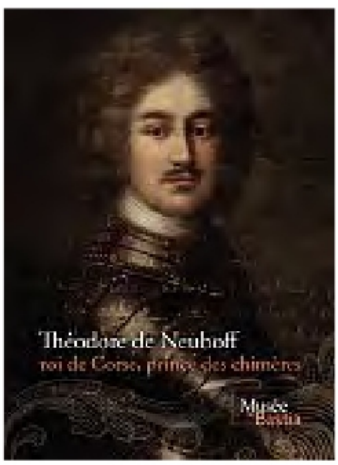
François Berthier fut envoyé à l'âge de 20 ans aux chantiers de jeunesse de Châtel-Guyon, en 1943. Il vécut la guerre en photographe : aux chantiers de jeunesse comme au maquis qu'il rejoignit dès le printemps 1944, ou au bataillon du Charolais dans lequel il s'engagea en août, rattaché à la 1re division blindée de l'armée française, et avec lequel il franchit le Rhin et traversa la Forêt-Noire *(ci-dessus, Grenades fumigènes aux abords de Wittelsheim, début février 1945)*. En 1945, il rencontre le service photo des armées et se trouve missionné comme photographe personnel du général de Lattre de Tassigny, qu'il suit dans tous ses déplacements jusqu'à sa révocation en juillet 1945 quand l'armée Rhin et Danube fut dissoute. A l'automne suivant, François Berthier est appelé auprès du général Kœnig, qu'il suivra jusqu'en 1946. Les quelque 40 clichés exposés, totalement inédits, racontent la guerre telle qu'il l'a vécue, avec ses amitiés, le quotidien de soldats anonymes, et notamment de jeunes gens engagés comme lui, les événements historiques passés à la postérité auxquels il assista, le tout avec sensibilité, émotion, humour parfois. Une belle découverte.

« French War Photographer, carnets de route de François Berthier », jusqu'au 15 septembre 2013. Centre d'histoire de la Résistance et de la déportation, 14 avenue Berthelot, 69007 Lyon. Du mercredi au dimanche, de 10 heures à 18 heures. Plein tarif : 5 € ; réduit : 3 € ; gratuit pour les moins de 18 ans. Rens. : 04 78 72 23 11 ; www.chrd.lyon.fr

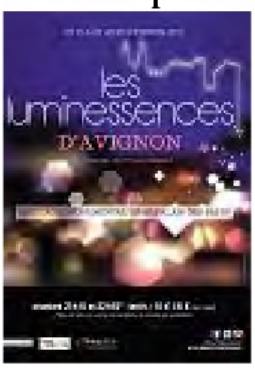
BASTIA Théodore, le roi éphémère

Lorsqu'il débarque en Corse, en mars 1736, ce jeune officier westphalien élevé à Versailles, manipulateur manipulé et aventurier éternellement ruiné, se présente tout à la fois comme grand d'Espagne, lord anglais, pair de France et baron du Saint-Empire. Il joue si bien les importants que les Corses révoltés contre Gênes le font roi. Son règne sera fait d'errance et d'expéditions destinées à chercher du secours contre les assauts et vexations de Gênes auprès des puissances européennes. Sans succès. En 1747, la France intervient et redonne le contrôle de l'île à Gênes. Théodore s'exile pour l'Angleterre sous le nom de baron de Stein. Apprécié dans les salons, il doit toutefois faire plusieurs séjours à King's Bench, la prison des endettés. Il meurt misérable et malade dans le quartier de Soho, à Londres, en 1756. Une petite exposition présente pour la première fois ce personnage de roman, unique monarque d'une Corse indépendante, le souvenir qu'il a laissé et les légendes qu'il a inspirées, par le biais de tableaux, gravures et objets d'art variés. Sympathique !

« Théodore de Neuhoff, roi de Corse, prince des chimères », jusqu'au 15 septembre 2013. Musée d'Art et d'Histoire de Bastia, place du Donjon, La Citadelle, 20200 Bastia. Jusqu'au 30 août, du lundi au dimanche, de 10 heures à 19 heures ; en septembre et en octobre, du mardi au dimanche, de 10 heures à 18 heures. Tarif : 5 € ; moins de 18 ans et étudiants : 2,5 € ; gratuit pour les moins de 10 ans. Rens. : 04 95 31 09 12 ; www.musee-bastia.fr



AVIGNON
Les papes en leur palais



La nouvelle création de Bruno Seillier pour la société Amaclio, «Les Luminessences d'Avignon», au palais des Papes, est un spectacle monumental qui allie la projection d'images 3D sur les murs du monument à une bande-son mêlant des extraits musicaux et un texte dit par Francis Huster, Claude Giraud et Céline Duhamel. C'est l'esprit même des lieux que souhaite transmettre le réalisateur, de ces lieux magnifiques qui surplombent le Rhône et la cité provençale, et qui furent le siège de la papauté au XIVe siècle. Dissipant la légende noire teintée d'inquisition et de mœurs douteuses qui a fait des papes d'Avignon des Borgia avant la lettre, il donne au spectateur les indices qui demeurent inscrits dans la pierre comme autant de clés de connaissance du monument. Le spectacle évoque des années d'histoire en 35 minutes – de 1309 et l'arrivée de Clément V et de la papauté à Avignon jusqu'au Grand Schisme de 1378, en passant par la guerre de Cent Ans ou la peste noire –, en une grande fresque onirique qui allie de manière efficace l'émotion, l'esthétique et la pédagogie. Un spectacle qui parle à l'âme.

«Les Luminessences d'Avignon», jusqu'au 28 septembre 2013. Palais des Papes. Du 15 au 31 août et les vendredis et samedis de septembre, à 21 h 15 et 22 h 15 ; du 1er au 28 septembre, du dimanche au jeudi, à 21 h 15. Tarif : 10 € ; réduit : 8 € ; gratuit pour les moins de 8 ans. Rens. : www.lesluminessences-avignon.com

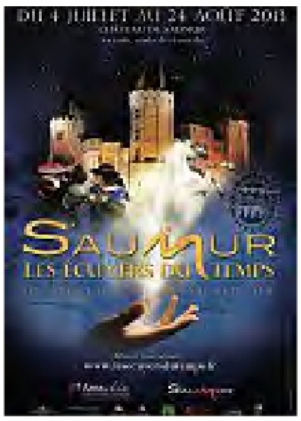
© POINT-CARRÉ.

AUBUSSON Splendeurs des Lumières

On pense souvent qu'Aubusson, au XVIIIe siècle, ne produisait que des tapisseries à décor de verdure ou des copies de tableaux au tissage grossier pour une clientèle moyenne et un marché essentiellement régional. Pour démontrer le contraire, Pascal-François Bertrand, meilleur spécialiste de la période, a aidé le conservateur et commissaire Bruno Ythier à établir une sélection d'une cinquantaine d'œuvres peu connues, de qualité fine, exposées en une scénographie minimaliste sur des murs tendus de dais couleur lavande ou chocolat. On y découvre l'organisation des manufactures royales au XVIIIe siècle et comment Aubusson, qui fédérait plusieurs ateliers privés, recevait ses modèles et cartons de peintres du roi affectés à cette charge, et dont l'exigence principale était de répondre aux modes du temps : depuis cinq siècles, à Aubusson, on tisse ainsi de l'art contemporain. Parfois, cependant, les manufacturiers recherchaient eux-mêmes d'autres modèles. L'atelier Picon se spécialisa aussi dans les chinoiseries, inspirées notamment des œuvres de François Boucher, retravaillées à sa demande par le peintre du roi Jean-Joseph Dumons, et qui restèrent à la mode jusqu'au milieu du XIXe siècle et contribuèrent grandement à populariser l'art de Boucher. L'exposition donne à voir une pièce magnifique d'après Boucher : *Le Thé ou la mouture du riz (ci-dessus)*. Et puis, les ouvrages réalisés d'après les cartons du successeur de Dumons – Julliard, spécialiste, lui, de la verdure – ou le fruit de commandes expresses du roi, telle une tapisserie splendide tissée d'après un tableau de Louis Lagrenée, attribuée autrefois à la manufacture de Beauvais et restée inédite jusqu'à aujourd'hui : *Vénus aux forges de Lemnos*. Enfin, l'exposition présente la production d'un autre manufacturier d'Aubusson, Roby : des pastorales de Boucher, des cartons d'Etienne Jeaurat. Elle se conclut sur une allégorie de la Justice prêtée par le musée du Petit Palais, à Paris, qui reprend le thème de grandes tapisseries bleu roi de chancellerie semées de fleur de lys mais mises à la mode : les emblèmes royaux sont à l'envers… Le livret de visite, inclus dans le billet d'entrée, raconte cette époque et ces œuvres dont le raffinement est un plaisir pour les yeux.

«Aubusson, tapisseries des Lumières. Splendeurs de la Manufacture royale fournisseur de l'Europe au XVIIIe siècle», jusqu'au 31 octobre 2013. Cité internationale de la tapisserie et de l'art tissé - musée de la Tapisserie, 23200 Aubusson. En août, tous les jours sauf le mardi matin, de 10 heures à 18 heures ; en septembre et en octobre, tous les jours sauf le mardi, de 9 h 30 à 12 heures et de 14 heures à 18 heures. Plein tarif : 5 € ; réduit (étudiants, plus de 65 ans) : 4 € ; gratuit pour les moins de 18 ans. Rens. : 05 55 83 08 30 ; www.cite-tapisserie.fr

SAUMUR Les grandes heures de Saumur



Cette fois Bruno Seillier, le réalisateur du spectacle « La Nuit aux Invalides », créé à Paris en mai 2012, allie à la projection d'images 3D le jeu d'une troupe de bénévoles saumurois, et d'une compagnie équestre. A travers les souvenirs d'une confrérie fictive de passeurs de mémoire, cette production brosse un millénaire d'histoire, de l'an mille à nos jours, donnant au spectateur, derrière ses habits de lumières et le lyrisme du récit, les repères chronologiques et historiques qui lui permettront de comprendre et d'assimiler l'histoire des lieux, notre histoire et notre patrimoine. Elle évoque avec poésie la Loire, par une danseuse évoluant sur un décor de flots changeants, et jouant avec maraîchers et bateliers, au rythme des vers magnifiques de Charles Péguy. Elle raconte, entre autres, la chevalerie, l'art équestre, dont Saumur porte haut les couleurs, Saint Louis et la fête qu'il donna à Saumur, si magnifique qu'elle est restée dans les mémoires sous le nom de la « Non Pareille », les bénédictins de l'abbaye Saint-Florent, la duchesse de Berry, Buffalo Bill, la Grande Guerre, la défense de la Loire par les cadets de Saumur en 1940. Un grand spectacle, qui vous happe et ne vous lâche plus, vous transporte comme en rêve dans les méandres du passé, qu'il éclaire avec justesse.

« Les Ecuyers du temps », jusqu'au 24 août 2013. Château de Saumur. Les jeudis, vendredis et samedis, à partir de 22 h 30. Tarif adulte : 18 € ; enfant : 14 € ; gratuit pour les moins de 4 ans. Rens. : 02 41 83 31 31 ; www.chateau-saumur.com ; www.lesecuyersdutemps.fr

© RMS TITANIC, INC.

© PARIS, MUSÉE DE L'ARMÉE, DIST. RMN GRAND PALAIS.

BLOIS Militaire

De l'épée médiévale à la bombe nucléaire, c'est toute l'histoire des armes mais aussi de l'art de la guerre que le musée de Blois expose et raconte, en partenariat avec le musée de l'Armée et la Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives du ministère de la Défense. Une histoire étroitement liée au contexte social dans lequel ces armes ont été forgées. On y voit des objets parfois prestigieux comme la précieuse épée de François Ier dite de Pavie *(ci-dessus)*, d'autres plus modestes, des pièces archéologiques comme une cuirasse datant de l'âge du bronze, d'autres contemporaines comme une kalachnikov. L'exposition aborde d'abord le combat rapproché de l'âge du bronze à nos jours, puis le combat à distance, enfin la portée symbolique des armes. Elle accompagne les objets d'une iconographie riche, de textes et de schémas didactiques. Une leçon d'histoire originale et fascinante.

« Histoires d'armes, de l'âge du bronze à l'ère atomique », jusqu'au 3 novembre 2013. Château royal de Blois. Tous les jours jusqu'au 31 août, de 9 heures à 19 heures ; en septembre, jusqu'à 18 h 30 ; d'octobre à novembre, jusqu'à 18 heures. Tarif : 9,50 € ; réduit : 7 € ; moins de 18 ans : 4 €. Rens. : 02 54 90 33 33 ; www.chateaudeblois.fr

PARIS Un iceberg arrêta le progrès

Southampton, Angleterre, le 10 avril 1912. Paré pour le départ ? Plongez-vous dans l'atmosphère voluptueuse de la Belle Epoque, après avoir retiré votre carte d'embarquement et emprunté l'identité de l'un des 1 300 passagers du *Titanic*. L'exposition restitue magnifiquement cette ambiance électrique et envoûtante, avec ses fonds sonores, ses reconstitutions des intérieurs du navire : cabines meublées, café, grand escalier… On peut observer tout au long de la visite, outre la reproduction de photos d'époque, un bon nombre d'objets retrouvés sur le site de l'épave : flacons de parfum, billets de banque, lavabos, coffres-forts… mais aussi lire ou entendre (grâce à l'audio-guide) les témoignages des rescapés. La dernière partie de l'exposition met en valeur les travaux archéologiques sous-marins effectués sur le lieu du naufrage, et montre une vidéo de l'épave telle que les archéologues peuvent la voir aujourd'hui. Un poignant voyage dans le temps, qui permet au visiteur de revivre les émotions de 1912. Un détail cependant : on ne sait pas toujours si les chiffres donnés comprennent les passagers et l'équipage ou seulement les passagers.

« Exposition Titanic », jusqu'au 15 septembre 2013. Parc des expositions, Porte de Versailles, Paris. Tous les jours, de 10 heures à 19 heures. Plein tarif : 15,90 € ; enfants (5 à 14 ans) : 12,90 €. Rens. : 01 40 68 22 22 ; www.titanic-expo.com/A lire : *Titanic,* par David Brunat, Les Belles Lettres, 154 pages, 19 €.

VERSAILLES Promenade

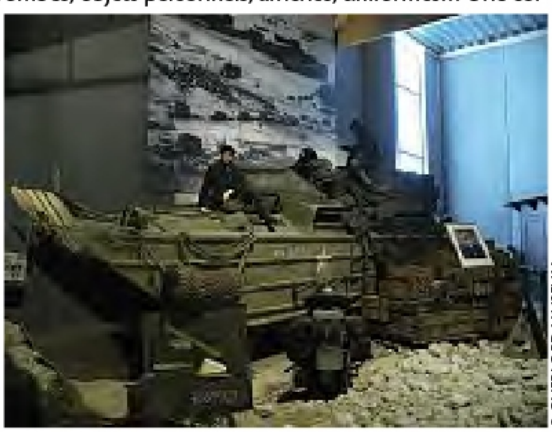
L'anniversaire de monsieur Le Nôtre que l'on célèbre cette année va entraîner de nombreux événements à Versailles. Dont, d'ores et déjà, une jolie promenade à faire au Grand Trianon, qui accueille, au rez-de-chaussée, une exposition dédiée aux fleurs du roi, où l'on découvre le raffinement du jardin et de l'art floral au temps du Roi-Soleil, de Louis XV et de Louis XVI. Dans la galerie des Cotelle, sont exposés des portraits de dames portant bouquets, puis dans un second espace reconstituant un atelier de botaniste, quelques-uns des précieux vélins du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, représentations des fleurs les plus remarquables des plantations royales peintes aux XVIIe et XVIIIe siècles par les peintres du roi pour la miniature *(ci-contre, planche de* Viola mariana, Campanula medium*)*. Les jardins eux-mêmes, au Grand Trianon, ont été replantés à la manière du XVIIe siècle, de lys blancs, giroflées et tubéreuses de Provence…

© PARIS, MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE/DROITS RESERVES.

« Fleurs du roi. Peintures, vélins et parterres au Grand Trianon », jusqu'au 29 septembre 2013. Château de Versailles. Tous les jours sauf le lundi, de 12 heures à 18 h 30. Rens. : 01 30 83 75 21 ; www.chateauversailles.fr

COLLEVILLE-SUR-MER Omaha Beach

Aux abords de la plage emblématique du débarquement de 1944, près du cimetière américain de Colleville-sur-Mer, un musée a ouvert ses portes le 5 juin : l'Overlord Museum. Y sont exposées les collections d'un Normand, Michel Leloup, constituées d'objets recueillis tout au long de sa vie sur les champs de bataille de sa région : blindés, avions de reconnaissance, bombes, objets personnels, affiches, uniformes… Une collection d'une richesse inégalée présentée dans un espace à la fois didactique et immersif. Impressionnant.



© OVERLORD MUSEUM.

Overlord Museum-Omaha Beach. Rond-point d'accès du cimetière américain, lotissement Omaha Center, 14710 Colleville-sur-Mer. Du 1er juin au 31 août, de 9 h 30 à 19 heures ; du 1er au 30 septembre, de 9 h 30 à 18 heures. Plein tarif : 6,90 € ; réduit : 4,90 €. Rens. : 02 31 22 00 55 ; www.overlordmuseum.com

ABONNEZ-VOUS

LE FIGARO HISTOIRE

OFFRE SPÉCIALE

29€

SEULEMENT

1 an d'abonnement (6 nos) soit près de 30% de réduction

TOUT RESTE À DÉCOUVRIR

Commandez en appelant au

01 70 37 31 70

avec le code RAP13004

1 an d'abonnement au Figaro Histoire (6 nos) pour 29 € au lieu de ~~41,40 €~~

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 31/12/2013. Informatique et Libertés : en application des articles 38, 39 et 40 de la loi Informatique et Libertés, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et de radiation des informations vous concernant en vous adressant à notre siège.

Photos non contractuelles. Société du Figaro, 14 boulevard Haussmann 75009 Paris. SAS au capital de 16 000 000 €. 542 077 755 RCS Paris.

Par Sophie Humann

Un chantier rabelaisien…

Restauration privée majeure de ces dernières années, le château du Coudray Montpensier s'ouvre peu à peu au public.

Enfant, de la fenêtre de sa maison de La Devinière, près de Chinon, François Rabelais voyait se découper sur la colline voisine la silhouette d'un château. Là-haut, sur son reste de motte féodale, ses hauts murs de tuffeau blanc et ses toits pointus recouverts de jeunes ardoises brillaient au moindre rayon de soleil. Dans *Gargantua*, à la fin des guerres picrocholines, Grangousier offre d'ailleurs ce château du Coudray à son fidèle Gymnaste *« qui tant et si bien avait pour lui guerroyé »*.

L'histoire du Coudray Montpensier est tumultueuse. A l'époque de Rabelais, le château, construit depuis peu dans sa forme actuelle, est la propriété de François Ier, après avoir été celle de quelques seigneurs, puis de Louis XII. Le roi l'a confié à Guillaume Poyet, principal instigateur de l'ordonnance de Villers-Cotterêts. Compromis dans une intrigue, Guillaume Poyet se voit retirer sa charge et son domaine, que François Ier donne à la famille des Escoubleau. Ceux-ci le vendront en 1724 aux Lamotte-Baracé. A partir de 1915, le château passe entre plusieurs mains avant d'être acheté en 1926 par le beau-père de Maurice Maeterlinck puis, en 1930, par Pierre-Georges Latécoère. A la mort de l'avionneur, en 1943, il devient la propriété de l'entreprise familiale. Il est cédé, en 1963, au département de la Seine qui cherche des lieux pour accueillir des enfants en difficulté.

Au début des années 2000, le château, presque à l'abandon malgré son classement aux Monuments historiques, est encore à vendre. Le Dr Christian Feray, un chirurgien à la retraite, qui a déjà fait revivre le domaine de Moncontour à Vouvray, à 70 kilomètres de là, décide de le sauver. Il l'achète en 2005. Le lierre et les ronces ont alors pris possession des lieux. L'eau s'est infiltrée dans les murs et certaines pierres ont éclaté. Des fragments du pont-levis jonchent le sol. Le jardin à la française dessiné pour Latécoère par l'architecte Albert Laprade n'est plus qu'un souvenir. Des sculptures ont perdu leur tête. Le bois de certaines portes est pourri. L'institut médico-éducatif, que la Ville de Paris a fini par installer dans les lieux, a déserté le château, vétuste, et s'est replié au fond du parc dans des habitations provisoires. Les enfants handicapés caillassent les vitres de temps à autre. *« L'endroit était lugubre »*, reconnaît Christian Feray.

Huit ans plus tard, le domaine a retrouvé sa splendeur. Un restaurant gastronomique a ouvert en octobre. Le mobilier d'un style très épuré a été conçu sur mesure par le menuisier, installé dans une des dépendances du château. Christian Feray et l'architecte en chef des Monuments historiques ont commencé par recréer les 2,5 hectares de parterres à la française, là où avait poussé un véritable bois. Les jardiniers ont arraché 3 000 souches d'arbres, sauvé quelques buis, replanté 250 000 pieds, ainsi que quelques cyprès et ont fait ressurgir les dessins géométriques qu'ils ont retrouvés sur d'anciens documents. A la belle saison, les visiteurs peuvent à nouveau admirer depuis les élégantes terrasses la vue paisible sur la campagne natale de Rabelais.

Une fois les abords restitués, il a fallu s'attaquer au château. Avec méthode, architectes et artisans ont tourné autour du lieu, montant et démontant de tours en façades des échafaudages hauts de plusieurs dizaines de mètres. Le sculpteur Gabriel Réau a réparé et recréé au besoin le bestiaire du château. Les menuisiers de l'entreprise Jacquin ont fabriqué près de 150 portes et fenêtres et plus de 250 volets. De l'intérieur, plus de 2 500 tonnes de gravats ont été évacuées.

Aujourd'hui, le château est lumineux et magnifié par la simplicité de ses matériaux, presque prêt à accueillir les chambres qui ouvriront l'an prochain. Le pont-levis a été reconstruit avec des chênes des environs. La boulangerie, les communs du XVIIe siècle qui abritent le restaurant, les écuries du XVIIIe, ont retrouvé leur état d'origine. L'allée qui conduisait aux pavillons d'entrée du domaine, eux aussi restaurés, a été recréée. *« Je n'avais pas imaginé à l'avance combien de nuits d'insomnie ce chantier gigantesque me ferait passer,* confesse le propriétaire. *Pourtant, si c'était à refaire, je recommencerais… »*

PLAISIR GOURMAND Après les jardins à la française entièrement recréés, c'est au tour du château de retrouver sa splendeur d'antan. Il accueille désormais un restaurant gastronomique.

© COUDRAY MONTPENSIER. © STUDIO PIERRE.

Par Marie Zawisza

Le dolmen des dieux

L'un des plus beaux monuments mégalithique du monde se cache sur l'île de Gavrinis, dans le golfe du Morbihan.

Le bateau quitte le port de Larmor-Baden pour rejoindre l'île de Gavrinis, dans le golfe du Morbihan. Au loin, on voit se dessiner un cairn, un amas de pierres recouvrant un dolmen. Difficile de deviner que ce tumulus où poussent les herbes folles dissimule l'un des plus beaux édifices de l'architecture mégalithique qui nous soient parvenus. *« Ce qui distingue le mieux le monument de Gavrinis de tous les dolmens que j'ai vus, c'est que presque toutes les pierres composant ses parois sont sculptées et couvertes de dessins bizarres. Ce sont des courbes, des lignes droites, brisées, tracées et combinées de cent manières différentes… »* écrivit, en 1836, Prosper Mérimée, inspecteur général des Monuments historiques, à propos de ce tombeau néolithique qu'il a aussitôt classé. Construit au IVe millénaire avant notre ère, le site est aujourd'hui l'objet d'un important programme de recherches dirigé par Serge Cassen, archéologue au CNRS. Son but : identifier des motifs invisibles à l'œil nu grâce à la numérisation et constituer un catalogue des signes tracés, afin de comprendre leur grammaire et proposer des pistes d'interprétation. De plus, afin de mieux appréhender les techniques des bâtisseurs de ce tombeau, une équipe s'essaie actuellement, tous les mercredis, à graver des pièces de granit, sous les yeux des visiteurs. Une façon de combiner recherche et diffusion immédiate des avancées scientifiques auprès du public.

Nous voici face à l'entrée du cairn. Au bout d'un corridor long de 14 mètres, une petite pièce carrée, de 2,50 mètres de côté. *« On pouvait sans doute déposer là entre huit et dix corps »*, explique Serge Cassen. De sa lampe torche, il éclaire les parois. D'un coup, nous voici encerclés des spirales et des figures étranges gravées dans la pierre, évoquées par Mérimée, dont certaines sont à présent identifiées comme des serpents et des haches. *« Et ici, la numérisation a permis de distinguer des bateaux, là où nous ne voyions auparavant qu'un enchevêtrement de lignes »*, souligne Serge Cassen en pointant un dessin au milieu d'un tourbillon de courbes qui pourraient évoquer les courants marins.

Les technologies numériques ont révélé, sur la dalle de recouvrement du tombeau, un personnage humain représenté sous un bovidé. Elles ont aussi permis de reconnaître un cachalot à la place de ce qu'on interprétait auparavant comme une charrue. Ce cachalot, surgissant de la mer, les survole mystérieusement. Un symbole des dangers de l'océan tout proche ? Peut-être.

Hélas, cette dalle, d'autant plus mystérieuse que son dessin tronqué révèle qu'elle fut transportée à partir du site de Locmariaquer, à 4 kilomètres de là, est invisible aux visiteurs. Elle pourra cependant être observée avec précision grâce à une modélisation 3D, dans un centre d'interprétation qui devrait voir le jour d'ici à quelques années. Il permettra une visite virtuelle de ce site qui risque, un jour, d'être rendu inaccessible au public, comme la grotte de Lascaux.

www.gavrinis.info

TOMBEAU Ci-contre : édifié au IVe millénaire av. J.-C., le tumulus de Gavrinis abrite un tombeau néolithique dont les parois *(en haut)* sont ornées de mystérieuses gravures.

© PHILIPPE PLISSON/SERVICE DE PRESSE GAVRINIS. © DIDIER TRUFFAUT/SERVICE DE PRESSE GAVRINIS.

Par Jean-Robert Pitte, de l'Institut

© CANAL ACADEMIE.

PÂTÉ IMPÉRIAL

Cuit dans une pâte fermée, ce mets subtil aux multiples variantes remonte au moins au XIIe siècle.

Aujourd'hui, on nomme pâté tout hachis de viandes cuites ensemble en terrine, servi le plus souvent froid. On utilise le pléonasme de «pâté en croûte» pour les préparations cuites en pâte brisée ou feuilletée. Or, depuis le Moyen Age, seules ces dernières bénéficiaient du nom de pâté, monopole de la corporation des pâtissiers. Dès le XIIe siècle, Chrétien de Troyes évoque une *«pâtisserie qui renferme des viandes et du poisson»*. Les ouvrages de cuisine des siècles suivants en mentionnent de nombreuses variantes mêlant toujours diverses viandes provenant de gibiers (perdreau, cailles, alouettes, sanglier, lièvre, cervidé, etc.) ou d'animaux d'élevage (porc dont le gras est indispensable à la liaison, bœuf, mouton, pigeons, poulets, en particulier leurs foies, etc.), souvent préalablement marinées au vin et additionnées d'herbes et d'épices. Leur cuisson dans une pâte fermée, à l'exception d'une petite cheminée, permet aux parfums et saveurs de fusionner et d'obtenir ainsi un mets complexe et harmonieux. En refroidissant, les jus forment une gelée succulente, mais il faut aussi en couler un complément par la cheminée. Il en existe de belles recettes dans *Le Ménagier de Paris*, écrit en 1394, et dans le *De honesta voluptate* de Platine publié pour la première fois vers 1473.

Toutes les régions de France possèdent leurs recettes traditionnelles : le pâté lorrain, attesté semble-t-il dès le XVe siècle, le pâté de Chartres aux petits oiseaux et le pâté d'alouettes de Pithiviers, les pâtés d'Amiens et de Rouen au canard, réputés à Paris au XVIIIe siècle, les petits pâtés au mouton et au sucre de Pézenas, attestés au XVIIe siècle, mais dont la recette aurait été modifiée par le cuisinier indien de lord Clive qui séjourna à Pézenas en 1766. Trois pâtés de foie gras se disputent la vedette à Paris à la fin du XVIIIe siècle, en même temps que se développe l'engraissement des oies et des canards grâce au maïs : le pâté de Périgueux dont le pâtissier Courtois était le plus célèbre fabricant et celui de Nérac, œuvre de Taverne, mêlaient perdrix, foie d'oie ou de canard et truffes en abondance, celui de Strasbourg au foie gras d'oie est attribué à Jean-Pierre Clause, cuisinier du maréchal de Contades, et magnifie une tradition venue de la communauté juive. Enfin, l'un des plus délicats est celui du Bugey, servi *«grand comme une église»* à l'abbaye de Saint-Sulpice selon Brillat-Savarin qui en offrait à ses hôtes sous le nom d'«oreiller de la belle Aurore», en souvenir de sa mère.

LES SECRETS DE L'OREILLER
Chaque année, entre Noël et le jour de l'an, Georges *(à d.)* et Laurent Reynon, célèbres traiteurs lyonnais, confectionnent une quinzaine d'oreillers de la belle Aurore.

© MEIER/STOCKFOOD/STUDIOX. © 2007, NEWEDEU/STOCKFOOD/STUDIOX. © WWW.REYNONLYON.COM.

RECETTE

L'OREILLER DE LA BELLE AURORE
(adaptée de Lucien Tendret)

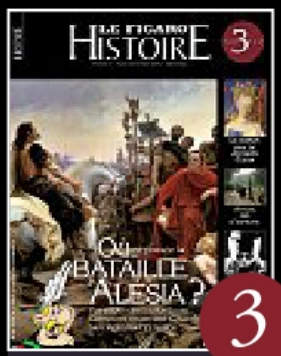
Chemisez une tourtière de pâte feuilletée. Alternez de fines lanières de veau, de perdreau, de lièvre, de poulet, de canard, de porc et de ris de veau marinées au vin blanc, vinaigre blanc et marc du Bugey, avec une farce de porc, veau, jambon, foies blonds de poularde, sel, poivre, pistaches et autant de truffes que possible, à défaut de morilles. Couvrir d'une abaisse de pâte étroitement soudée aux parois. Prévoir une ou plusieurs cheminées, dorer à l'œuf et enfourner entre une et deux heures selon le volume. Couler un bon aspic parfumé par la cheminée. Déguster froid le lendemain avec un montagnieu ou un seyssel.

LE FIGARO HISTOIRE

Il vous manque un ou plusieurs numéros ?

Les derniers secrets de la campagne de Russie

La folle histoire des Windsor



Où est passée la bataille d'Alésia ?

La vérité sur l'Histoire à l'école

Louis XIV Roi Soleil ou Roi des ombres

Romanov, les Tsars maudits 1613-2013

Quand l'Afrique était française

313 - Comment le Monde est devenu Chrétien

6,90 € LE NUMÉRO - ÉGALEMENT DISPONIBLES SUR WWW.FIGAROSTORE.FR

BON DE COMMANDE

Appelez le 01 70 37 31 70 ou renvoyez ce bulletin à :
Le Figaro Histoire - Abonnements - libre réponse 20419 - 78927 Yvelines Cedex 9
sans affranchissement et accompagné de votre règlement par chèque.
Vous pouvez aussi commander sur notre boutique en ligne : www.figarostore.fr

Nom : (en majuscules) .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
Code postal |__|__|__|__|__| Ville : .....
Email : |__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|
@ |__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|
Téléphone : |__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|

Votre mode de paiement [ ] Par chèque (à l'ordre du Figaro)
[ ] Par carte bancaire N°

|__|__|__|__| |__|__|__|__| |__|__|__|__| |__|__|__|__|

Clé (3 derniers chiffres au dos de la carte) |__|__|__|

Date de validité |__|__|__|__|

Date et signature obligatoires

Votre commande

FMH250713

Chaque numéro est vendu au prix de 6,90 €. Les frais de port vous sont offerts pour toute commande allant jusqu'à 3 magazines. Au-delà, ils vous seront facturés forfaitairement à 3 €.

Référence	**N°1**	**N°2**	**N°3**	**N°4**
Quantité				
Référence	**N°5**	**N°6**	**N°7**	**N°8**
Quantité				
Nombre de magazines ____ x 6,90 €				**€**
FRAIS DE PORT		*jusqu'à 3 magazines*		OFFERTS
		4 magazines et +		3 €
MONTANT TOTAL				**€**

Offre réservée à la France métropolitaine valable jusqu'au 30/11/2013. Informatique et Libertés : en application des articles 38, 39 et 40 de la loi Informatique et Libertés, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et de radiation des informations vous concernant en vous adressant à notre siège. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐ Société du Figaro SA, 14 boulevard Haussmann 75009 Paris. 542 077 755 RCS Paris.

EN COUVERTURE

© IDE.

44 LES SEIGNEURS DE LA MER

ENTRÉS DANS LA LÉGENDE, LES PIRATES ET LES CORSAIRES N'EN SONT PAS MOINS DES FIGURES HISTORIQUES. EN LEUR CONSACRANT UN DICTIONNAIRE, GILBERT BUTI ET PHILIPPE HRODEJ FONT LA PART DU MYTHE ET DE LA RÉALITÉ.

© COSTA/LEEMAGE.

58 DEVENIR CORSAIRE EN 9 LEÇONS

C'EST UN MÉTIER QUI N'EST PAS DE TOUT REPOS. ON Y RISQUE SA VIE, ON Y DORT SUR DES PAILLASSES, ON NE SAIT JAMAIS OÙ L'ON SERA LE JOUR SUIVANT. MAIS LES PIRATES ET LES CORSAIRES CONNAISSENT LES PLAISIRS DU GRAND LARGE, DE LA DÉCOUVERTE, L'ARDEUR DES COMBATS ET PARFOIS MÊME LA FORTUNE.

84

Hollywood à l'abordage

C'est un continent que le cinéma a accosté dès le début du XXe siècle. Celui de la flibuste, de la course, des forbans, de la vie à bord et des batailles navales.

© CAROLCO/THE KOBAL COLLECTION.

En mer avec les Pirates et les Corsaires

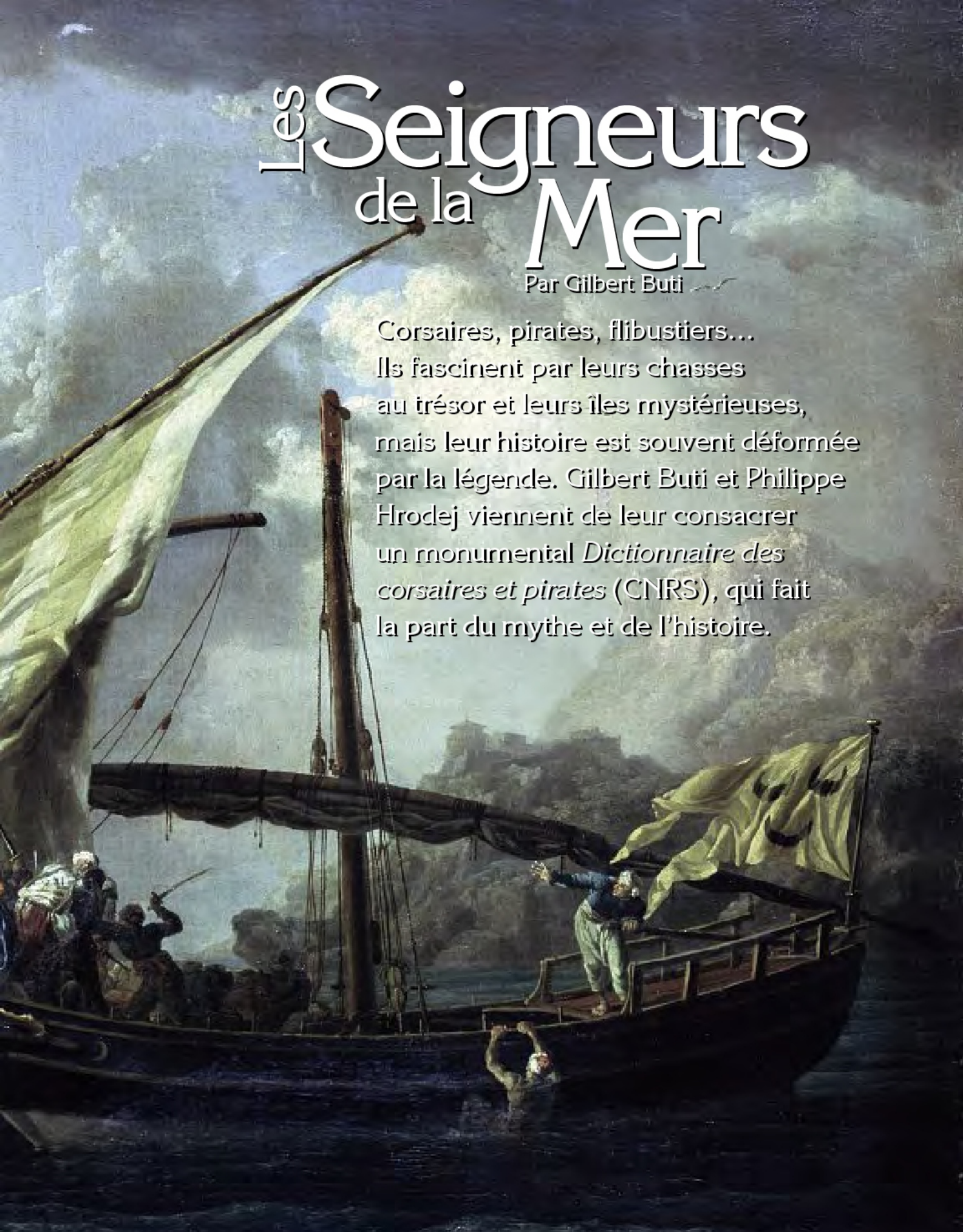
© JÉRÉMY/LE FIGARO HISTOIRE

Et aussi

Jean Bart le Magnifique
Le clan des Méditerranéens
Pavillon noir et jambe de bois
Pirates à bâbord !
Dr Johnson et Mr Defoe
Du vent dans les voiles
La possibilité d'une île
Mille sabords !

DANS LA MÊLÉE *L'Abordage*, par Pierre-Jacques Volaire, école française du XVIIIe siècle, 1765 (Saint-Pétersbourg, musée de l'Ermitage).

© FINEARTIMAGES/LEEMAGE.



Les Seigneurs de la Mer

Par Gilbert Buti

Corsaires, pirates, flibustiers… Ils fascinent par leurs chasses au trésor et leurs îles mystérieuses, mais leur histoire est souvent déformée par la légende. Gilbert Buti et Philippe Hrodej viennent de leur consacrer un monumental *Dictionnaire des corsaires et pirates* (CNRS), qui fait la part du mythe et de l'histoire.

© MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES

COUP DE GRÂCE *Combat naval entre le navire du pirate Bartholomew Roberts, dit «le Baronet noir», et le* Swallow *de la marine royale anglaise,* par Charles Dixon, 1722.

La course et la piraterie restent pour nos contemporains un sujet de rêve, d'évasion sinon de fantasme. La littérature, romanesque et scientifique, le cinéma et la bande dessinée contribuent à entretenir ce phénomène et à alimenter un certain légendaire, du capitaine Teach, dit Barbe-Noire, au pirate des Caraïbes Jack Sparrow en passant par Rackam ou Barberousse. La situation n'est en rien nouvelle. Le prouverait la floraison de textes, mémoires et romans «extraordinaires», consacrés dès le XVIIe siècle finissant à ces aventures maritimes où l'on confond souvent course et piraterie, comme ce fut d'ailleurs longtemps le cas dans les faits sinon dans le droit.

Course ou piraterie ?

«Course et piraterie, pensera (…) le lecteur, c'est souvent la même chose, écrivait Fernand Braudel. *Des cruautés analogues, des contraintes qui s'imposent, monotones, pour la conduite des opérations, la vente des esclaves ou des marchandises dérobées.»* A la question *«Qu'est-ce qu'un corsaire?»* la réponse qui revient dans de nombreux textes jusqu'au XVIIIe siècle est souvent identique : *«C'est toujours un pendu!»* La confusion est de mise lorsqu'on cherche à définir le pirate comme dans ce *Dictionnaire de droit et de pratique* publié en 1740 selon lequel : *«Les pirates sont des corsaires, écumeurs des mers…»*

Pourtant, course et piraterie, voire flibuste, ne sont pas interchangeables et méritent quelques mises au point.

Le corsaire est un navire armé et financé par un particulier ou quelques associés pour *«courir sus sur la mer aux ennemis du roi»*. Les Etats de l'Europe occidentale ont cherché, à partir de la fin du Moyen Age, à utiliser ces corsaires contre les puissances ennemies. La course est alors une activité occasionnelle pratiquée en temps de guerre sous couvert d'un pavillon de nationalité. Le corsaire, auxiliaire de l'Etat, agit légalement après avoir reçu d'un représentant de celui-ci une autorisation sous la forme d'une lettre de marque ou commission en guerre qu'il doit présenter à l'ennemi en cas de prise. En l'absence de ce document, il est, comme son équipage, considéré comme pirate et risque la pendaison. Le corsaire doit diriger ses opérations contre les seuls ennemis déclarés et respecter les pavillons neutres et alliés. Un navire marchand peut, si l'occasion se présente au cours d'une expédition commerciale, participer à la course et prendre un navire ennemi à condition d'être muni d'une commission dite «en guerre et marchandise» délivrée par l'amiral de France au nom du roi.

L'Etat peut également louer ou prêter ses navires à des particuliers ou demander à ses navires, dans une stratégie corsaire, de s'emparer et non de détruire des navires ennemis pour les revendre et affaiblir l'adversaire. La législation diffère selon les Etats ; en Angleterre, l'armateur doit acheter une lettre de marque pour le corsaire (d'où son nom de *privateer*) en précisant la nation visée et il doit effectuer autant d'achats que de nationalités à combattre. La course, dite aussi caprerie en Manche et mer du Nord, est ainsi avant tout affaire commerciale et nationale.

En contrepoint, le pirate ou forban, qui utilise aussi la violence et qui cherche comme le corsaire à s'approprier une proie dans une logique de profit, opère pour son propre compte, *«fait la guerre à toutes les nations»*, en période de conflit comme en temps de paix, et ne respecte pas le droit des neutres. Pris, il est pendu haut et court avec ses

complices. La situation est cependant plus complexe en Méditerranée où la piraterie, très ancienne, est difficile à séparer de la course qui présente néanmoins un certain nombre de spécificités *(lire p. 70)*.

La distinction entre piraterie et course ne s'est faite que lentement sur le plan du droit international et la législation, qui se met progressivement en place du XIVe au XVIe siècle, n'a pas toujours été respectée. Qui plus est, sans affirmer que dans tout corsaire il y a un pirate qui sommeille, force est de reconnaître que l'intérêt privé n'a pas toujours coïncidé avec celui de l'Etat. Ne signale-t-on pas à Saint-Malo la présence, au XVIe siècle, d'une association composée d'équipages de navires corsaires ayant pour objectif de maintenir dans le secret les détournements de prises réalisés au détriment de l'Etat ? Néanmoins, non seulement la course n'est pas fille de la piraterie, mais elle est née d'une réaction contre le brigandage maritime et l'appropriation des biens d'autrui.

Au Moyen Age, où course et piraterie restent mal connues, les autorités supérieures – roi de France ou d'Aragon comme comte de Provence – délivrent à des particuliers des autorisations d'armer en guerre contre les ressortissants d'un Etat ennemi. Il s'agit pour un suzerain incapable d'entreprendre la guerre sur mer faute de navires, d'hommes ou de capitaux, de déléguer ce droit. Dans certaines villes de la mer du Nord et de la Baltique, des marchands s'attachent à réprimer la piraterie et tendent alors à définir juridiquement le corsaire à partir du droit de représailles qui, en temps de paix, donne à un particulier le moyen d'obtenir réparation d'un tort subi par lui ; il peut ainsi se retourner contre n'importe quel marchand ou armateur de la localité de celui qui a porté atteinte à ses biens.

©ILLUST. PIZZI / KHARBINE-TAPABOR. CARTE : © IDÉ.

Ce recours à la force, qui s'exerce avec accord tacite ou explicite des Etats en cause, a nourri depuis le Ve siècle une importante législation, souvent obscure à débrouiller. Dans le contexte de guerre permanente de l'Europe des XIVe et XVe siècles, cette vengeance maritime légale se codifie peu à peu : des cours de justice se mettent en place pour accorder aux victimes de forfaits des lettres leur permettant de franchir la « marche » ou « marque », c'est-à-dire la frontière. C'est également à l'occasion de la guerre de Cent Ans qu'apparaissent des commissions chargées, la paix revenue, de régler les contentieux liés aux captures ; l'ordonnance du roi de France Charles V, qui pose en 1373 les éléments relatifs au mode de liquidation des prises, peut être considérée comme à la base de la jurisprudence européenne en la matière.

CAPRERIE Ci-contre : en mer du Nord et dans la Manche, la course, que l'on appelle aussi caprerie, est avant tout une affaire commerciale et nationale, pratiquée en temps de guerre. Le corsaire, qui agit au nom d'un Etat, doit, en cas de prise, présenter une lettre de marque ou une commission en guerre. En haut : *Pirate avec son perroquet sur l'épaule*, par Didier Pizzi, 2007.

Néanmoins, de la fin du Moyen Age au milieu du XVIIe siècle, s'étend une longue période où se superposent, sans toujours vraiment se distinguer, course et piraterie. Après la bataille de Lépante (1571), où se sont opposées les forces ottomanes, vénitiennes et espagnoles, la guerre des armadas est pratiquement terminée, ce qui ne signifie pas pour autant la paix assurée. Pour un temps, la course apparaît, selon la formule de Fernand Braudel, comme *« la forme supplétive de la grande guerre »* tandis qu'elle connaît dans les Antilles un développement original avec la flibuste.

Les frères de la côte

Les flibustiers, ou « frères de la côte », et les boucaniers constituent un cas particulier, ne serait-ce que par l'espace qui est le leur, à savoir la mer des Caraïbes, où les Espagnols et les Portugais prétendent, depuis la fin du XVe siècle en vertu du traité de Tordesillas (1494), à un monopole du commerce colonial. Aussi, pour se glisser dans les affaires américaines, des marchands et aventuriers recourent-ils à la contrebande, ou « commerce au bout de la pique », avec l'accord tacite de leurs Etats. Les autorités espagnoles les considèrent comme des pirates passibles de la pendaison, ce qui ne manque pas d'envenimer les relations entre les puissances européennes qui tendent toutefois, dans leurs négociations, à ne pas prendre en compte les litiges outre-mer (tout au moins à l'ouest de la ligne de partage définie par le traité de Tordesillas).

C'est dans ce contexte que se développe la flibuste. Les premiers flibustiers sont probablement des Français accoutumés, depuis le début du XVIe siècle, à fréquenter l'océan Atlantique, attaquant un galion près des Açores ou s'emparant, dans les Antilles, d'un bourg défendu par de modestes palissades de bois. Les Anglais, pour des motifs plus économiques que politiques, se lancent à leur tour dans l'aventure dans les années 1560 ; ces *« Sea Dogs »*, « chiens de mer », qui bénéficient de l'expérience française, sont suivis au début du XVIIe siècle par les « gueux de la mer » hollandais. Le nom de flibuste proviendrait de l'anglais *flibutor* ou *freebooter* ou *flibuster* emprunté au néerlandais *vrijbooter* ou *vrijbuiter* qui signifie « faire librement du butin ». Les boucaniers, soldats en rupture de ban qui ne trouvent plus à chasser les taureaux sauvages à Saint-Domingue, dont ils fumaient sur des claies de la viande dite boucan en langue caraïbe, rejoignent alors les flibustiers ; ils apportent notamment leur expérience dans le maniement des armes à feu, et particulièrement de leur fusil « boucanier » au canon long de 1,45 mètre. Ce canon les accompagne généralement dans les représentations qui ont été laissées de ces personnages installés, à partir de 1640, au nord de l'île de Saint-Domingue (ancienne Hispaniola, actuelle Haïti) sur l'île de la Tortue, longue de 35 kilomètres et large de 5 kilomètres. Ces hommes ont été rejoints par des aventuriers de toutes nationalités et de toutes origines sociales, du noble éloigné pour affaires d'honneur au marin déserteur en passant par des esclaves en fuite, dits « nègres marrons », qui représentent jusqu'à 25 % des effectifs de la flibuste au début du XVIIIe siècle.

Ignorée du droit international, la flibuste ne relève pas vraiment de la piraterie car les flibustiers n'agissent pas contre les lois de leur prince, épargnent leurs compatriotes

CARTES : © IDÉ. © ALESSANDRO LONATI/LEEMAGE. © COSTA/LEEMAGE

NOUVEAU MONDE Ci-dessus, à gauche : *Pirate des Caraïbes regardant l'horizon,* par Alessandro Lonati, XXe siècle (collection particulière). A droite : carte d'Alberto Cantino, 1502 (Modena, Biblioteca Estense). Elle représente la ligne de démarcation imposée par le traité de Tordesillas (1494) entre l'Amérique portugaise et l'Amérique espagnole. En vertu de ce traité, Espagnols et Portugais se sont arrogé un monopole du commerce colonial dans les Caraïbes. Page de gauche : pirates et corsaires du Nouveau Monde.

et servent les intérêts économiques de leur pays. En cela, en suivant Michel Fontenay, nous pouvons dire que la flibuste est la *« cousine de la course (…), un brigandage incessant où l'esprit de lucre se pare d'un drapeau idéologique, ici le combat contre l'Espagne, pour couvrir des rapines peu glorieuses »*. La flibuste présente également une dimension religieuse originale dans la mesure où ses adeptes viennent souvent du monde protestant : c'était certes le cas des « chiens de mer » anglais et des « gueux de la mer » hollandais mais aussi de nombre de Français de Normandie (Dieppe, Le Havre, Honfleur), Saintonge (La Rochelle) ou Gascogne ; que l'on songe à Levasseur et à sa république huguenote à l'île de la Tortue, à Monbars ou à Jean-David Nau. Beaucoup de ces frères de la côte se glorifiaient des prises faites sur les « papistes » espagnols pour lesquels d'ailleurs *corsarios* et *luteranos* étaient devenus synonymes !

Plus encore que les écrits d'Exquemelin, ce sont les pages de Daniel Defoe, père du fameux Robinson Crusoé, publiées à Londres de 1724 à 1728, sous le pseudonyme de Charles Johnson avec pour titre *Histoire générale des plus fameux pyrates*, qui ont façonné une partie de la saga de la flibuste et du mythe de Libertalia, cette société utopique qui avait pour cadre Madagascar et le capitaine Misson pour héros. Là se trouvent tracés les portraits hauts en couleur de quelques figures à commencer par celles de Mary Read et Ann Bonny, engagées dans l'équipage de John Rackam, dit « Calico Jack », mais encore de Monbars « l'exterminateur », de Henry Morgan ou de Jean-David Nau, dit « François l'Olonnais », capable d'arracher le cœur d'un captif vivant et de le manger cru pour dissuader ses ennemis de poursuivre la lutte ! Tué et mis en pièces, il aurait été rôti et dévoré par les Indiens bravos dans le golfe de Carthagène après avoir fait naufrage…

A partir du milieu du XVIIe siècle, la petite flibuste, qui multiplie les coups de main, et la grande flibuste, qui mène des expéditions en temps de guerre, troublent l'économie de plantation avec main-d'œuvre esclave qui se met en place dans l'espace caraïbe. La situation diplomatique a changé en Europe, la turbulence des flibustiers devient gênante. Elle nuit aux trafics maritimes et au marché du sucre. Alors que la flibuste britannique basée à Port Royal domine la mer des Antilles, les Anglais accordent, à compter des années 1670, leur préférence au commerce licite avec l'Espagne et condamnent désormais les flibustiers considérés comme des pirates ; les Français les imitent quelques années plus tard, estimant les expéditions des flibustiers peu rentables, n'enrichissant pas les colonies et portant préjudice au commerce des Indes occidentales. Ce revirement d'attitude et la répression espagnole entraînent la dispersion des flibustiers : certains partent pour la mer du Sud après s'être défaits de leurs bâtiments, d'autres sont intégrés dans des

© ADAGP, PARIS 2013 / © MNM-PHOTO PATRICK DANTEC CARTE : © IDÉ.

COUSINS DES CORSAIRES *Flibustiers*, par Gustave Alaux, XXe siècle (Paris, Musée national de la Marine). Appelés également « frères de la côte », ces aventuriers, le plus souvent d'origine anglaise, opéraient en mer des Caraïbes.

armements mixtes, quelques-uns deviennent de respectables propriétaires qui fréquentent les conseils souverains.

L'âge d'or des corsaires et pirates

L'apogée de la course et de la piraterie se situe dans la seconde moitié du XVIIe siècle, notamment durant les guerres du long règne de Louis XIV qui voient s'affronter, dans les espaces atlantique et méditerranéen, les grandes puissances maritimes de l'Europe de l'Ouest, essentiellement l'Angleterre, les Provinces-Unies, la France et l'Espagne. Le navire corsaire est souvent un bâtiment de commerce reconverti, comme les fameuses frégates de Saint-Malo. Toutefois, pour mener à bien une opération de course lointaine des armateurs financent également, lorsque les probabilités de guerre se précisent, des constructions. Si le gréement et les formes de la coque changent au fil des siècles, les armateurs restent attentifs aux deux éléments majeurs pour assurer la réussite des expéditions : la vitesse et la manœuvrabilité. En revanche, la taille et la portée du bâtiment ne sont pas des critères déterminants dans la mesure où la course, comme la piraterie, présente essentiellement deux visages.

Pour la petite course littorale menée en Manche, mer du Nord comme en Méditerranée ou dans les Antilles, des bâtiments de moins de 60 tonneaux, pontés ou non, conviennent : chaloupes et lougres flamandes ou tartanes provençales suffisent pour s'emparer de bateaux de pêche ou petits caboteurs surpris au détour d'une île ou au débouché d'une crique. Quelques pierriers, fusils et sabres permettent de surprendre la proie qui souvent renonce à tout combat, préférant la fuite ou la négociation.

Pour la grande course sont nécessaires des bâtiments de plus forts tonnages, sans excès tout de même : des frégates, brigantins ou chebeks de 150 à 350 tonneaux sont parfaitement adaptés à ces opérations où la vitesse, la surprise et l'audace sont des atouts majeurs ; la puissance de feu (dix à vingt canons en moyenne) fait également la différence. Exceptionnellement, comme à la fin du règne du Roi-Soleil, l'Etat a prêté pour la course des vaisseaux de guerre dans le cadre d'armements mixtes cofinancés par des armateurs privés. Après la bataille de La Hougue (1692) perdue contre l'Angleterre, et bien que sa flotte ait été largement reconstituée, la France n'est plus en mesure de soutenir à la fois l'effort financier exigé par la guerre d'escadre, face à l'Angleterre et à la Hollande alliées, et celui demandé par l'armée de terre. Dans un *Mémoire sur la caprerie* (1695), Vauban place ses espoirs dans cette guerre dominée par les préoccupations économiques. De tels navires loués par l'Etat et confiés à des capitaines réputés ont participé à la prise de Carthagène (1697) sous la direction de Pointis et Ducasse et à celle de Rio de Janeiro par Duguay-Trouin (1711).

DANS LES MERS DU SUD Si l'île de la Providence fut le principal refuge des pirates dans les Caraïbes, son équivalent dans l'océan Indien était l'île Sainte-Marie. Certains y cherchent encore le trésor d'Olivier Levasseur, dit « La Buse ».

Qu'il soit armé pour la petite ou la grande course, le bâtiment corsaire se caractérise par un équipage pléthorique permettant à la fois de mener les combats, notamment en cas d'abordage, et de conduire les prises dans le port d'attache ou le port ami le plus proche. Pour un bâtiment d'une cinquantaine de tonneaux, où sont embarqués une douzaine d'hommes pour aller au commerce, il en faut une soixantaine pour la course. Le recrutement de ces équipages, hiérarchisés et disciplinés, y compris chez les pirates et flibustiers contrairement à un certain romantisme, montre un réel cosmopolitisme et une forte bigarrure sociale. Se pressent à l'embarquement des gens de mer mais aussi des soldats, des paysans, artisans ou autres aventuriers en rupture de ban dont la perspective de réaliser un « beau coup » et les avances accordées par le capitaine recruteur font oublier le poids des risques encourus. Cette présence humaine et sa rétribution conduisent à rappeler la lourdeur des exigences financières de ces armements. Equipement du navire avec éventuelle remise en état, dépenses de bouche (nourriture et boisson), importante puissance de feu pour les bâtiments affectés à la grande course : l'investissement draine des capitaux de toute origine, fournis ici par de modestes rentiers, là par des gens de la Cour en passant par de fortunés négociants et diverses institutions, comme les chambres de commerce, attirés par les perspectives de profits importants et rapides. Ces « participes » assurent leurs navires en versant des primes dont les montants connaissent alors une forte augmentation.

Les terrains de chasse sont diversement pourvus et inégalement fréquentés, mais la géographie des prises, qui a légèrement varié dans le temps, est naturellement celle qui correspond aux grandes routes commerciales, aux passages obligés, non loin des rivages et à proximité des grands ports. Là se situent les rencontres, là se font les captures. Les représentations des combats en mer ont privilégié et installé dans la mémoire collective les scènes de grands affrontements avec canonnades et abordage. De telles actions se sont certes déroulées et l'image du corsaire ou du pirate qui s'élance « à l'abordage » le sabre à la main, sinon le couteau entre les dents, comme Jean Bart ou Ducasse, n'est pas sortie de l'imagination d'un metteur en scène ! L'abordage est une technique de combat ancienne, mais qui tend à être moins fréquente à l'époque moderne avec développement des duels d'artillerie. Il ne faut pas perdre de vue que le but des corsaires comme des pirates n'est ni de livrer un beau combat ni de détruire le bâtiment ennemi. Le combat n'est engagé que s'il n'y a pas d'autre issue car l'objectif est commercial, il ne s'agit pas de couler le plus grand nombre de navires pour constituer un beau tableau de chasse mais de gagner de l'argent et d'affaiblir l'adversaire. Aussi, on ne brûle le bâtiment ennemi que lorsqu'il n'a pas de valeur et qu'il peut devenir encombrant pour poursuivre la route. En définitive, la rançon sur place des hommes et des marchandises est souvent la solution idéale : elle évite le problème de l'acheminement des prises – surtout si le bâtiment n'est pas d'un grand intérêt –, supprime des frais, réduit les risques et laisse partir un bâtiment qui pourra éventuellement être repris… Néanmoins, pour inciter au combat et faire des prises effectives, l'Etat en France, de Louis XIV à Napoléon Ier, a mis en place un système de primes au montant variant selon le nombre de canons des bâtiments capturés.

La protection des navires de commerce contre les corsaires en temps de guerre et les pirates en temps de paix a amené les Etats, à partir du XVIIe siècle surtout, à affecter des navires de guerre à l'escorte de convois regroupant plusieurs navires marchands. Toutefois, ce système a rencontré

VOTRE GRAND-PÈRE ÉTAIT-IL CAPITAINE CORSAIRE ?

En 1964, a été fondée l'Association des descendants de capitaines corsaires, qui compte aujourd'hui près de 700 adhérents. Son objet est de créer des liens entre leurs familles, et de transmettre l'histoire prestigieuse de la course, en la distinguant de la flibuste et de la piraterie. Dans ce but, elle publie un bulletin annuel, organise des réunions, expositions, voyages, conférences ou journées d'études sur la course ou sur les corsaires, et délivre des bourses d'études pour la soutenance de thèses en doctorat d'histoire. Elle met à la disposition de ses adhérents une bibliothèque située, avec son siège social, dans la tour de la Grand'Porte des remparts de Saint-Malo.

Renseignements et adhésion sur : www.descendants-capitainescorsaires.org

© AKG-IMAGES.

PIRATE DES CARAÏBES *Flibustier,* par Eugène Le Poittevin, 1838 (Poznan, National Museum, collection Raczynski).

la réticence des négociants car les convois ne sont pas gratuits et sont lents, dans la mesure où ils doivent régler leur marche sur celle du bâtiment le moins rapide ; par ailleurs, ils sont peu propices aux opérations commerciales car des arrivées groupées de navires porteurs de semblables marchandises contribuent à la chute des prix ; si des réticents ont échappé au système des convois escortés, celui-ci a fonctionné efficacement tout au long du XVIIIe siècle avec néanmoins des pertes parfois spectaculaires comme en 1781, lorsqu'un convoi anglais de retour des Antilles est presque totalement pris par Lamotte-Picquet.

La capture par Jean Fleury, en 1523, de deux des trois caravelles qui rapportent en Europe le trésor de Cortès a sans nul doute enflammé les imaginations et amplifié la valeur des prises. Les « îles au trésor », les navires corsaires engloutis prétendument chargés de piastres et de lingots d'argent ont également eu tendance à faire de la course et de la piraterie des moyens de bâtir de grandes fortunes. Les partages de butins qui figurent en bonne place dans les récits et sur les grands écrans « accréditent » l'idée de ces fortunes colossales. Au vrai, il est difficile à l'historien d'approcher sinon d'atteindre, faute de pièces comptables sûres, les profits de la course et plus encore de la piraterie, au-delà de ce qui est déclaré ou des lamentations qui émaillent les dépositions « à retour de voyage ». Pour les petits corsaires comme pour la petite flibuste, qui s'emparent de caboteurs ou bateaux de pêche et pratiquent le rançonnement, les gains sont en tout état de cause limités. Pour la grande piraterie comme pour les formes plus ambitieuses de la course, les « gros coups » ont été possibles et l'ont été. Les exemples des Malouins Noël Danycan à la fin du XVIIe siècle et Robert Surcouf (47 prises) ou du père de Chateaubriand (12 prises et 5 rançons) au début du XIXe siècle le démontrent. Mais à côté de quelques gagnants les perdants sont légions dans cette « loterie corsaire » ! Intrigues, affrontements et descriptions fabuleuses font oublier l'existence de procédures administratives codifiées chez les corsaires et de règles également en vigueur chez les pirates pour procéder au partage d'un butin qui est souvent fait de cargaisons ordinaires : barils de bière ou de vin, lard, poisson salé ou fumé, ballots de draps, huile, quincaillerie, bois, charbon, canons… Nous sommes loin des coffres débordant d'écus, de piastres, de corail et de perles ! Du XVIIe au XIXe siècle, les règles de mise en vente sont à peu près inchangées après que le Conseil des prises a considéré « bonne » la capture, c'est-à-dire ayant été effectuée en temps de guerre et sur des ennemis ; en cas de « mauvaise prise », celle-ci est restituée à ses propriétaires. La mise en vente du navire et de sa cargaison est précédée de l'établissement d'un inventaire détaillé publiquement communiqué pour permettre les ventes aux enchères. Le produit de celles-ci est remis à l'armateur qui établit les comptes définitifs pour procéder à la « liquidation » : une part est destinée à l'Etat (environ 10 %), une autre couvre les frais divers (4 à 6 %), une commission est prélevée par l'armateur (2 %), le reste va aux investisseurs et à l'équipage, à raison de deux tiers pour les premiers et un tiers pour les autres (avec des parts qui varient selon les grades, du capitaine au mousse). La valeur des prises, très inégale selon les conflits et les ports, connaît un fléchissement au cours du XVIIIe siècle.

Et la course devint hors la loi

A partir du début du XVIIIe siècle, les activités corsaires déclinent et, sans être négligeables, deviennent secondaires. L'efficacité de la course française recule jusqu'en 1815 face à la pression croissante de la Royal Navy dans les eaux européennes. La course montre cependant un certain dynamisme dans les eaux moins contrôlées de l'océan Indien, là où s'est illustré le futur amiral d'Estaing pendant la guerre de Sept Ans (1755-1763) et où, quelques années plus tard, Robert Surcouf effectuera quelques croisières heureuses, pour devenir le « roi des corsaires » tandis que d'autres émules sont entassés dans les sinistres pontons anglais. Au vrai, un changement profond intervient à l'occasion des guerres de l'Empire lorsque des responsables de la Marine demandent l'attribution de primes en faveur des armateurs qui coulent des navires ennemis et que des armateurs eux-mêmes demandent leur destruction. La course dont l'objectif était jusque-là commercial change de sens. Ce n'est pas de la course qu'il s'agit mais de la guerre au commerce, de la destruction du commerce ennemi sans en prélever au passage les fruits.

De moins en moins rentable globalement et ne pesant pas sur le rapport de force stratégique, la course perd de son intérêt. De la fin du Premier Empire (1815) à la Seconde République (1848) la conjoncture est favorable à l'abolition générale de la course, alors les changements techniques (armement,

EFFROYABLE MÉTÉORE *Le Pirate anglais Edward Teach, dit « Barbe-Noire », surgissant parmi les flammes,* par Frank Schoonover, extrait de *American Boy Magazine,* 1922 (collection particulière). *« Alors notre héros, le capitaine Teach, a pris le surnom de Barbe-Noire d'après cette grande quantité de poils qui, tel un météore effroyable, couvrait tout son visage et effrayait l'Amérique plus que toute comète qui y était apparue. »* Capitaine Charles Johnson, *Histoire générale des plus fameux pyrates,* 1724.

© COSTA/LEEMAGE / DROITS RÉSERVÉS.

blindage, machine à vapeur) conduisent à une séparation définitive entre le navire de guerre et le navire de commerce. Durant la courte guerre qui oppose la France à l'Espagne, en 1823, la France n'accorde pas de lettres de marque. Objet de nombreux débats quant à sa valeur et à sa validité, et de discussions franco-britanniques, la course par des particuliers est officiellement interdite en 1856, à la fin de la guerre de Crimée. Parmi les signataires du traité de Paris figurent la France, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, la Prusse, la Turquie et la Sardaigne ; d'autres signatures suivront mais non celles de l'Espagne, du Mexique et des Etats-Unis.

Ce traité met hors la loi une figure emblématique du monde de la mer et une pratique pluriséculaire. La guerre de course sous-marine menée pendant la Première Guerre mondiale par la marine allemande peut difficilement être rapprochée de la course d'Ancien Régime : celle-ci étant exclusivement une affaire d'Etat visant à détruire le commerce ennemi plutôt que le saisir, celle-là une affaire à la fois privée et étatique cherchant surtout à s'emparer des bâtiments ennemis. En revanche, la piraterie a connu épisodiquement et connaît actuellement un renouveau en certaines parties du monde – golfe de Guinée, détroit de Malacca et surtout côtes de Somalie – ranimant des échos lointains et des craintes d'autrefois.

Professeur d'histoire à Aix-Marseille Université, Gilbert Buti est spécialiste des économies maritimes et sociétés littorales à l'époque moderne.

DICTIONNAIRE DES CORSAIRES ET PIRATES
Gilbert Buti et Philippe Hrodej (dir.)

CNRS Editions
990 pages
39 €

Par Patrick Villiers

Jean Bart le Magnifique

Le corsaire enrichi par ses exploits en mer est devenu l'une des plus hautes figures de la marine royale de Louis XIV.

Ce 21 septembre 1694, un homme revêtu de l'uniforme bleu et rouge des capitaines de vaisseau du Roi-Soleil, monté sur une grande chaloupe de guerre, hurle ses ordres. Six galiotes à bombes anglo-hollandaises, cinq *« machines infernales »* chargées d'explosifs se présentent vent arrière face aux chaloupes et aux deux forts qui défendent le chenal d'entrée de Dunkerque. Au large, une flotte de 60 navires, commandée par l'amiral Showell, s'approche menaçante. Sur les remparts, Jérôme Pontchartrain, en charge du secrétariat d'Etat à la Marine, et le comte de Toulouse, amiral de France, observent la scène. Soudain, Jean Bart, puisque c'est de lui qu'il s'agit, attaque les machines ennemies pour les contraindre à s'échouer avant qu'elles n'explosent dans le chenal. Et la manœuvre réussit. *« C'est un homme qu'on peut bien croire en fait de marine,* racontera à Louis XIV le maréchal de Villeroi, venu inspecter la défense. *Il commande les chaloupes et les barques longues pour défendre l'entrée du canal et aller au-devant des machines infernales, pour obliger ceux qui les conduisent d'y mettre le feu de bonne heure, emploi que je ne lui envie point mais qu'il embrasse de tout son cœur. »* Trois jours plus tard, les alliés abandonnent le siège de Dunkerque. Le premier couplet de la *Cantate à Jean Bart,* l'hymne dunkerquois chanté à tue-tête lors du carnaval de la ville ne s'y trompe pas : *« Jean Bart, salut! Salut à ta mémoire. De tes exploits tu remplis l'univers. Ton seul aspect commandait la victoire. Et sans rival tu régnas sur les mers… »*

Pour la plupart des Français, Jean Bart est d'abord un corsaire, voire selon les Dunkerquois, le roi des corsaires. Corsaire, Jean Bart l'est indiscutablement, mais il a aussi accompli ses plus grands exploits sous l'uniforme du roi.

Jean Bart a vu le jour en 1650, rue des Arbres, près du port de Dunkerque, un quartier habité par les petits commerçants et les officiers mariniers qui vivent tous de l'économie corsaire depuis la révolte des futures Provinces-Unies contre l'Espagne. Chassés de la mer du Nord sauf d'Ostende et de Dunkerque, les Espagnols avaient fait de la ville, de 1580 à 1648, la capitale de la course. Il faudra attendre la guerre de la ligue d'Augsbourg pour que Dunkerque retrouve un tel niveau. Le bisaïeul de Jean Bart, Michel Jacobsen, d'abord brillant capitaine corsaire a fini amiral dans la marine espagnole. L'une

MAÎTRE DES MERS En haut : *Jean Bart,* XVIIe siècle (Dunkerque, musée des Beaux-Arts). A droite : *La Bataille de Texel (29 juin 1694),* par Eugène Isabey, XIXe siècle (Paris, musée de la Marine).

© DIRECTION DES MUSÉES, MUSÉE DES BEAUX-ARTS, DUNKERQUE/CLICHÉ CLAUDE THÉRIEZ. © MUSEE NATIONAL DE LA MARINE/A.FUX

de ses grands-mères est fille d'un Rodrigues, négociant venu d'Espagne. Mais ni le grand-père ni le père de Jean Bart n'ont été capitaines corsaires. Ils ont tout au plus atteint le grade de second.

Pistolet braqué contre le commerce anglais et hollandais, c'est dans une Dunkerque conquise par les Français que Jean Bart est né le 21 octobre 1650. Celle-ci est reprise par les Espagnols avant d'être à nouveau conquise par Turenne et cédée aux Anglais. Plus de la moitié des habitants quitte les lieux sauf les Bart et c'est dans une cité cosmopolite et ruinée que Jean Bart passe son enfance. Si le flamand est sa langue natale, il possède des rudiments d'espagnol et d'anglais. En rachetant la ville en 1662, Louis XIV impose une politique de francisation : le prêche, la correspondance administrative, les procès se feront désormais obligatoirement en français. Une mesure d'autant plus nécessaire pour les commerçants que la frontière linguistique avec la France se situe sur l'Aa, à quelques kilomètres.

Jean Bart navigue vers l'âge de 12 ans sur des caboteurs aux côtés de son père comme mousse puis sans doute comme pilotin. Il doit lire, écrire et compter pour déchiffrer les cartes, le compas et faire les calculs de marées. En 1667, on le retrouve attiré par la haute paye des marins hollandais. Il navigue comme matelot sur le vaisseau amiral de Ruyter, le *Sept Provinces*, remontant la Tamise pour s'emparer des vaisseaux amiraux anglais. Cet exploit scelle la fin de la seconde guerre anglo-hollandaise. Bart rentre en France en 1672 et s'engage sur des corsaires de Dunkerque. Faute de capitaux, la course dunkerquoise végète. Les navires dépassent à peine les 60 à 80 tonneaux. En ramenant victorieusement au port la prise le *Sacrifice d'Abraham*, Jean Bart gagne son premier commandement, *Le Roi David*, de 35 tonneaux, avec lequel il fait sept prises pour la somme de 260000 livres tournois. L'armateur et les actionnaires reçoivent les deux tiers du bénéfice net, le rendement par action est supérieur à 1000 %, les parts de prises des marins correspondant à près de dix ans du salaire d'un matelot du roi; Jean Bart recevra à terme près de 10000 livres. Sa fortune est faite.

De 1674 à 1678, il gravit les échelons et obtient le commandement du *Mars*, le plus grand corsaire de Dunkerque. Il accomplit alors douze campagnes de course et fait 92 prises. Bilan extraordinaire si on le compare aux 450 prises des 227 armements corsaires du port (de 1672 à 1678, sur 122 capitaines corsaires de Dunkerque, 32 seront pris et 3000 matelots mis hors de combat).

En apparence, la tactique des corsaires est simple : s'approcher de la proie, tirer un coup de semonce sous le pavillon national et prendre à l'abordage le récalcitrant qui refuse de se rendre. Mais 50 % des expéditions s'achèvent sur un échec. Par le nombre de ses victoires, Jean Bart s'impose donc comme un chef naturel. A la tête de cinq à sept bâtiments, il a adopté contre les ennemis la tactique du convoi en meute. Attaquant le navire de guerre chargé de l'escorte, il laisse ses associés s'emparer des navires marchands. Un contrat fixe le partage des prises. Jean Bart livre ainsi dix combats de 1674 à 1678 dont l'un au navire hollandais *Schiedam* en 1678. Le jugement de bonne prise note qu'*«il a le gras des jambes emporté par un coup de canon»*. Sa virilité n'a pas été atteinte, comme le prouvent les trois enfants nés de son premier mariage plus les onze autres nés du second. D'abord

récompensé par une épée d'honneur, il est considéré par Vauban comme le meilleur des capitaines corsaires et Colbert le recrute en 1678 comme lieutenant de vaisseau, seul roturier de sa promotion.

Enrichi par la course, marié à la jeune et belle Nicole Gouttière, Bart aurait pu en rester là. Mais être officier dans la marine royale est une opportunité pour parvenir à la réussite suprême : entrer dans la noblesse. Hélas pour lui, la France est en paix. Jean Bart capture bien une galère barbaresque de Salé, mais il faut le retour de la guerre, en 1688, pour qu'il retrouve le chemin des exploits. Pour sauver son convoi, il livre un combat inégal contre le *Nonsuch* de 50 canons. A peine pris, il s'évade, traversant la Manche à la rame. A la demande de Vauban, Louis XIV le nomme capitaine de vaisseau. En 1691, sur ordre du roi, à la tête de six vaisseaux de guerre, il détruit 91 harenguiers hollandais, près de 30 % de cette flotte de pêche. En 1692, il s'empare du convoi de la Baltique, vendu au profit du roi pour 512 821 livres tournois. La part de Jean Bart est de 4 225 livres seulement mais Louis XIV l'invite à Versailles. Le Dunkerquois s'illustre aussi lors de la prise du convoi de Smyrne par Tourville.

De retour à la tête de l'escadre du Nord, Jean Bart ramène de Christiansand un convoi de 30 navires chargés de blé et Louis XIV lui remet personnellement la croix de chevalier de Saint-Louis. La France est en proie à la famine. Le roi le charge de ramener de Norvège un énorme convoi de 120 navires. Les marchands français quittent la Norvège sans attendre l'escorte et sont interceptés par une escadre hollandaise de huit vaisseaux. Survient Jean Bart, le 29 juin 1694. Au large du Texel, avec six vaisseaux contre huit et 302 canons contre 388, il attaque. L'escadre française lance ses grappins et monte à l'abordage. Le combat est bref mais d'une violence extrême. Jean Bart s'empare du *Prince de Frise* de 58 canons en une demi-heure de combat. Les Français compteront 16 morts et 50 blessés, les Hollandais plus de 300. Le convoi est repris, le blé passe de 30 livres à 3 livres le setier. Le spectre de la famine s'éloigne. Louis XIV anoblit alors Jean Bart.

Le 26 septembre 1694, il repousse avec succès la flotte anglo-hollandaise ce qui lui vaut l'admiration de la Cour. Mais le 11 avril 1695, une nouvelle flotte se présente. Jean Bart reçoit le commandement d'un des forts qui défendent le chenal. L'ennemi est repoussé. En récompense le roi nomme le Dunkerquois chef d'escadre et commandant de l'arsenal de Dunkerque (aujourd'hui préfet maritime).

Avec le retour de la paix, Jean Bart se révèle cependant mauvais coucheur. En avril 1702, il contracte une pleurésie. Il meurt le 27. Toute la ville assiste à ses funérailles.

Au XVIIIe siècle, de nombreux bâtiments corsaires emprunteront son nom. En 1787, Louis XVI baptisera un vaisseau le *Jean Bart*. Le XIXe siècle le voit devenir l'incarnation de Dunkerque avec une statue de David d'Angers et la *Cantate à Jean Bart*. Chaque année le carnaval fête l'union du plus célèbre des Dunkerquois avec sa ville natale, oubliant le riche chef d'escadre anobli par le roi pour n'en retenir que les exploits corsaires.

Patrick Villiers est professeur émérite en histoire moderne à l'université du Littoral Côte d'Opale, fondateur du Centre de recherches en histoire atlantique et littorale, et membre de la Société française d'histoire maritime.

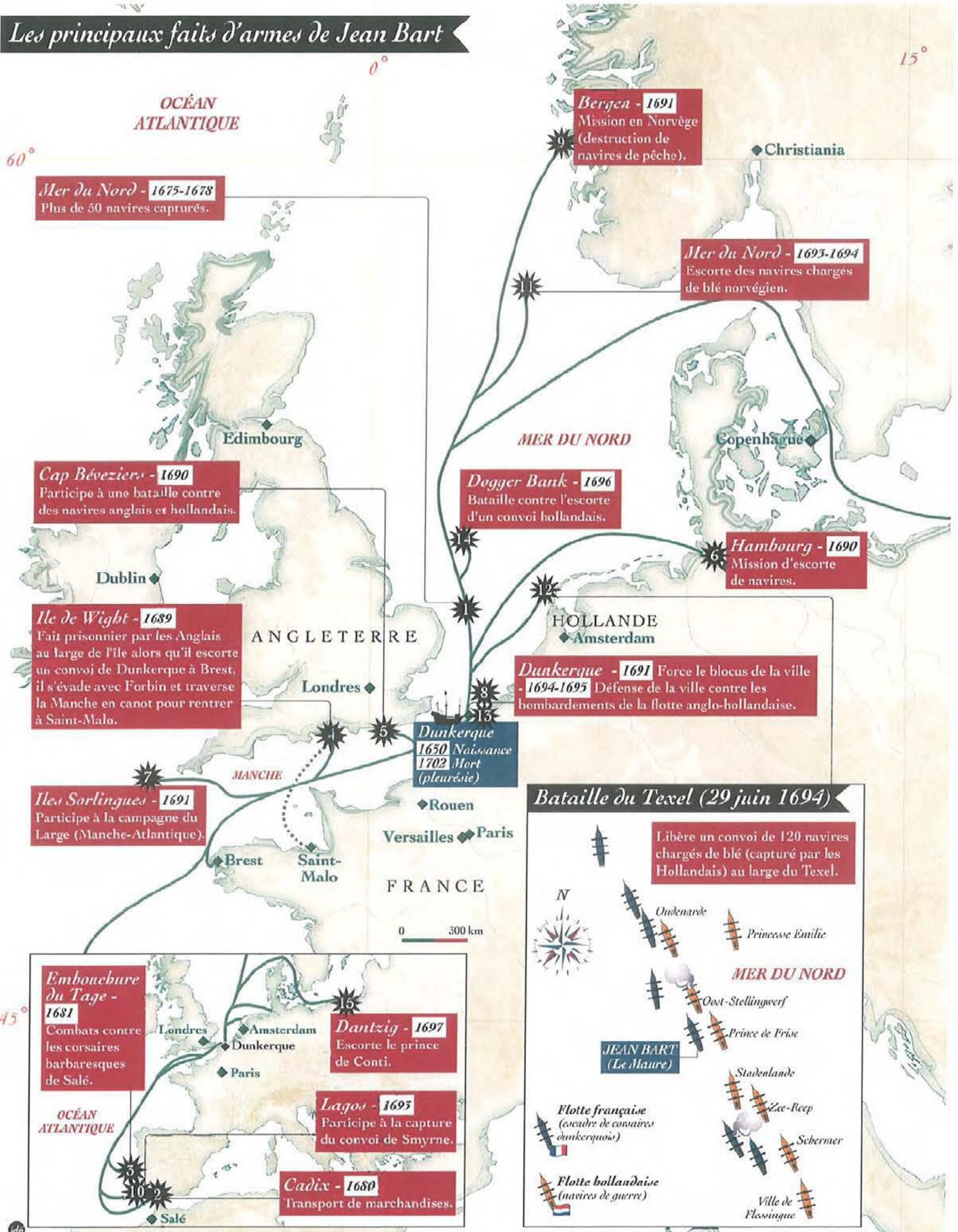
© RUE DES ARCHIVES/PVDE. © AKG-IMAGES/UNIVERSAL IMAGES GR. CARTE : © IDÉ

ROI DES CORSAIRES Ci-contre : *Jean Bart*, anonyme, début XVIIIe siècle (Dunkerque, Musée portuaire). En haut : les défenses de Dunkerque vers 1700.

JEAN BART
Patrick Villiers

Fayard
552 pages
25 €

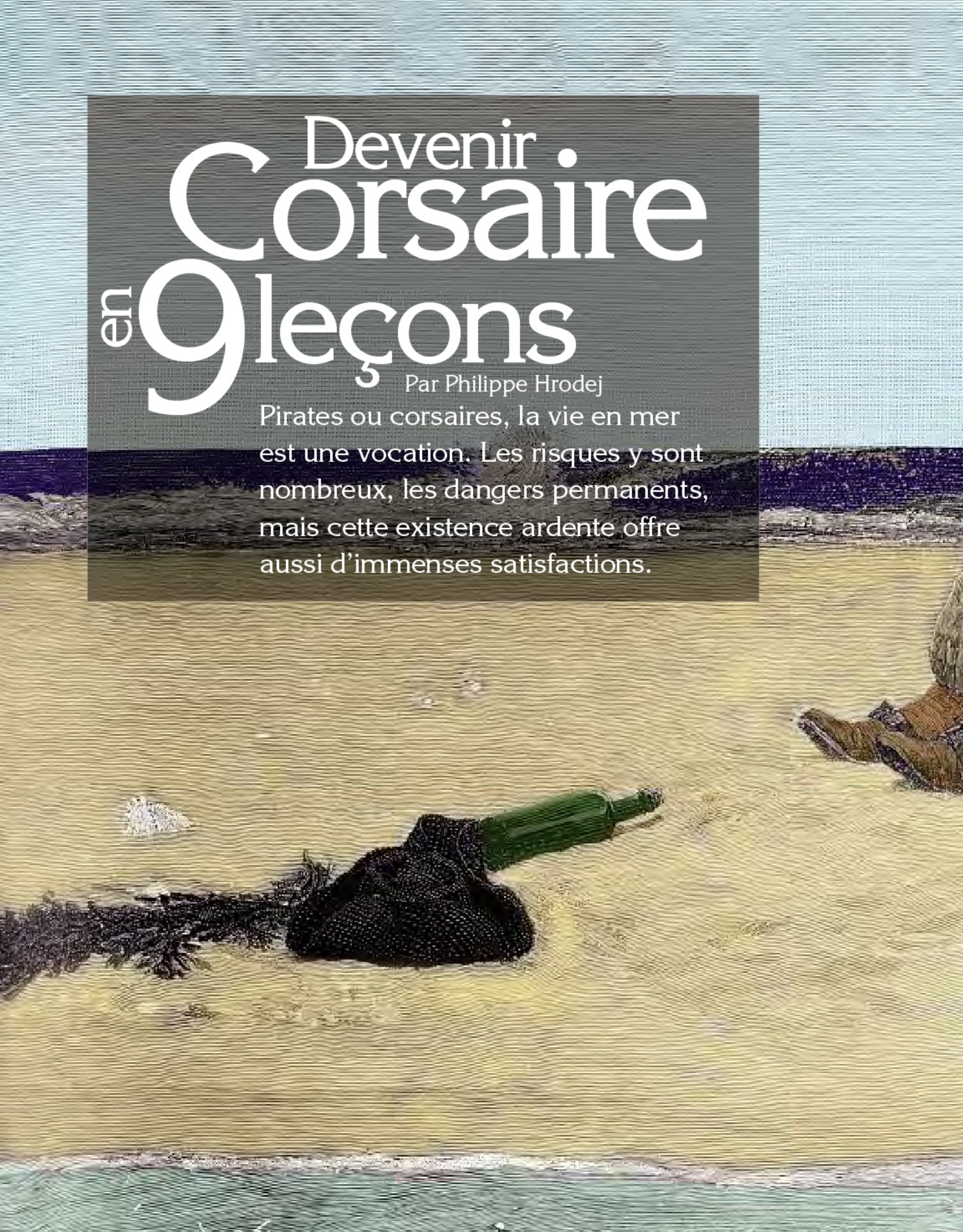
Les principaux faits d'armes de Jean Bart



Devenir Corsaire en 9 leçons

Par Philippe Hrodej

Pirates ou corsaires, la vie en mer est une vocation. Les risques y sont nombreux, les dangers permanents, mais cette existence ardente offre aussi d'immenses satisfactions.



POOR LONESOME PIRATE
Le Pirate abandonné, par Howard Pyle, extrait de *Book of Pirates, Buccaneers and Marooners of the Spanish Main*, 1887.

©COSTA/LEEMAGE.

Jusqu'à la fin du XVIe siècle, les limites restent floues entre pirate et corsaire. Elles le resteront un peu plus en Méditerranée où sévit une insécurité endémique liée à la religion et à la volonté de se procurer des esclaves tant chez les chrétiens que chez les musulmans.

Un corsaire possède une lettre de marque délivrée par l'Etat qui, en temps de guerre seulement, lui permet de courir sus à l'ennemi durant un temps, sur une zone bien spécifiée par sa commission. Capturé, il est considéré comme prisonnier de guerre.

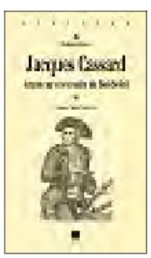
Le flibustier est le corsaire des Antilles, aussi nommé **frère de la côte**. Les pratiques sont différentes, l'éloignement et la nécessité de ravitailler les colonies autorisant plus de liberté. Cependant, les gouverneurs délivrent de semblables commissions qui protègent normalement les flibustiers. Ceux-ci n'hésitent pas, en période de paix, à chercher ailleurs des commissions pour continuer leurs déprédations, longtemps tournées contre les Espagnols.

Les boucaniers, ou chasseurs ou *matadores* (mot espagnol), désignent ceux qui chassent le cochon ou la vache sauvage dans les terres antillaises désertées par les Espagnols. Boucanier vient de *boucan*, mot indien qui désigne la façon de cuire la viande en la fumant.

Le forban ou **le pirate** est celui qui agit pour son compte, sans avoir de commission ou en ayant une lettre de marque qui n'est plus valable. Capturé, il est jugé et, selon le contexte politique, peut être exécuté. L'amnistie a plus souvent été un recours pour les Etats faute de moyens et pour récupérer une partie du butin.

Maître de conférences en histoire à l'université de Bretagne-Sud (Lorient), Philippe Hrodej est spécialiste de l'histoire du commerce colonial et des flibustiers à l'époque moderne. Il a dirigé avec Gilbert Buti le *Dictionnaire des corsaires et pirates* paru aux éditions du CNRS.

JACQUES CASSARD ARMATEUR ET CORSAIRE DU ROI-SOLEIL
Philippe Hrodej



Presses universitaires de Rennes
316 pages
22 €

© WWW.BRIDGEMANART.COM.

Comment devient-on corsaire ou pirate ?

La course est la plupart du temps une reconversion en temps de guerre. Le pêcheur et le marin embarqués sur un navire marchand ou un vaisseau de la Compagnie des Indes deviennent corsaires une fois la guerre déclarée avant de retourner à leur activité première lorsque cessent les hostilités. La course n'a pour durée de vie que celle du conflit et cette activité prédatrice finit, à la fin du XVIIe siècle, par s'appuyer sur un arsenal juridique étoffé et assez semblable d'une puissance maritime occidentale à l'autre. C'est le capitaine qui recrute l'équipage et fait établir le rôle, déposé au greffe. Il aura sur ses gens un pouvoir de discipline et pourra user de sanctions, à condition d'être assisté d'un conseil de guerre.

L'APPÂT DU GAIN
Le Partage du trésor, par Howard Pyle, extrait de *The Fate of Treasure Town,* publié dans le *Harper's Monthly Magazine,* décembre 1905 (Wilmington, Delaware Art Museum).

A bord, l'encadrement est important, tant par l'état-major que par la maistrance. La limite est d'ailleurs assez floue entre ces deux corps selon les nécessités du moment. Ils représentent environ 30 % du total de l'équipage. Cet encadrement, souvent composé d'anciens officiers mariniers, se justifie dans la mesure où il faut armer les prises au fur et à mesure pour les acheminer dans un port ami.

Le recrutement des hommes est parfois ardu. La France manque de gens de mer. La marine du roi est servie en priorité et l'embarquement de matelots inscrits sur les rôles de l'Etat pour l'année en cours est prohibé. A Brest, comme à Bristol ou Amsterdam, les vaisseaux de guerre peuvent à tout moment obliger les capitaines à leur livrer partie de l'équipage, jusqu'à un quart. Il arrive que des matelots s'engagent comme soldats sur les corsaires pour échapper à cette obligation de servir le roi une année sur trois ou quatre. Mais les commissaires sont attentifs. Les capitaines corsaires doivent parfois se contenter de « vieillards » de 50 ou, pire, 60 ans, tout en sachant que sur un échantillon de 3 500 marins naviguant en la course en 1695 à Saint-Malo, 30 se rappellent avoir 55 ans ou plus (1 %), un officier marinier annonçant fièrement 67 ans.

Les mousses, qui sont censés avoir entre 12 et 17 ans, apparaissent en petit nombre dès l'âge de 10 ans. Ils servent comme garçons de bord ou pages avant d'être enrôlés comme matelots une fois leurs 18 ans atteints. Entre-temps, ils peuvent être faits novices dès 16 ans, ce terme désignant surtout le fait de s'engager volontairement pour une campagne. Restent les invalides de toutes sortes. Sur le *Marie-Françoise,* sont embarqués 36 hommes des classes avec 17 novices, 15 mousses, 34 invalides. Parmi ces derniers, 2 estropiés d'une jambe, 2 tombés du haut du mât, 3 incommodés de la vue, outre un boiteux et un hernieux. De quoi comprendre comment sont nés les pirates borgnes ou unijambistes, le perroquet apportant la touche exotique.

Enfin, des étrangers s'engagent : les Irlandais forment une part notable des matelots des bâtiments français. Cependant, l'homogénéité, facteur de cohésion, est recherchée. Les marins flamands ne veulent pas entendre parler de capitaines normands ou bretons. Souvent, le chirurgien et l'aumônier sont les seuls éléments rapportés au sein d'une communauté où tout le monde se connaît, s'entend et se surveille.

© COSTA/LEEMAGE © SELVA/LEEMAGE.

PACTE AVEC LE DIABLE
Le pirate Edward Teach, dit « Barbe-Noire », enterre le trésor, par Howard Pyle, extrait de *Book of Pirates, Buccaneers and Marooners of the Spanish Main,* 1887. Peu avant sa mort, Barbe-Noire aurait affirmé : *« Seuls le diable et moi savons l'emplacement de mon trésor. Et le diable aura le tout ! »*

Pourquoi se fait-on corsaire ou pirate ?

Etre corsaire, c'est simplement continuer d'être marin. L'espoir de réaliser un bon coup est un motif d'engagement. L'équipage, après différents prélèvements, se partage un quart du montant brut des prises après qu'ont été retirées les avances de deux mois versées lors de l'appareillage. Parfois, une seule prise permet d'améliorer l'ordinaire. Si cela ne suffit pas, reste le *pluntrage* ou petit pillage autorisé pour ce qui ne touche pas aux marchandises de l'entrepont et qui est limité en valeur, sauf que la fraude est un phénomène qui vient d'en haut et engendre un étonnant mimétisme. On trouve toujours à s'arranger sur mer et le bâtiment corsaire peut être amené à mouiller l'ancre avant d'entrer en rade, le temps de transborder quelques coffres dans une chaloupe. La gloire enfin, qui conduit au service de l'Etat, n'est pas à négliger et fait partie intégrante de la politique royale de fidélisation des meilleurs éléments, de Jean Bart à Duguay-Trouin : devenir officier du roi, être anobli, pensionné sont autant de consécrations.

Au contraire des corsaires, les rôles d'équipage à bord des bâtiments flibustiers offrent une plus grande hétérogénéité, avec des Noirs affranchis ou non, des Indiens et des groupes de différentes nations européennes même si les Anglais, Néerlandais, Français, Espagnols et Portugais sont les mieux représentés. Les motivations sont là aussi fort diverses. Les anciens chasseurs ou boucaniers qui ne trouvent plus de gibier, les planteurs de tabac ruinés, d'autres qui sont associés ou « amatelotés » avec un compagnon et partent en mer pour un second salaire, ceux qui souhaitent se faire oublier, les « dégradés » ou déserteurs des navires, les coupeurs de bois de teinture ou *logwood cutters* d'Amérique centrale, les engagés comme Exquemelin, les chercheurs d'or de tous poils. Un ramassis de vauriens dont on ne peut se passer en temps de guerre et qui deviennent encombrants une fois la paix signée.

A ceux-là s'ajoutent les marins, particulièrement des négriers britanniques, maltraités, spoliés, humiliés sous le prétexte qu'avec la paix, la Navy adopte un format réduit et que l'offre, dans le commerce, dépasse la demande. La mutinerie a cet avantage de procurer immédiatement le premier bateau et de goûter aux premiers semblants de liberté en se persuadant que l'injustice a été combattue. Mais souvent, il manque des hommes pour la manœuvre, notamment aux postes clés comme le canonnier, le charpentier, le chirurgien ou le pilote. Les pirates opèrent des prélèvements sur les prises ou à terre, procédant par rapt ou ménageant des rendez-vous discrets le long des côtes. Ils fraient souvent dans les eaux froides de Terre-Neuve parce que les navires de pêche sont nombreux, portent des vivres et ont des équipages plus fournis. Une fois le bateau abordé, les hommes sont réunis sur le pont et ceux qui le désirent rejoignent les pirates. Le cas est rare. Le repérage des volontaires s'effectue par des signes discrets à défaut de quoi l'enlèvement se fait de force, le malheureux « choisi » n'ayant que le temps d'écrire en hâte un billet pour sa famille, qui sera remis aux officiers de l'amirauté. Un nouveau pirate est né qui priera pour qu'en cas de capture par le vaisseau d'une autre nation, les juges acceptent de lui accorder un délai pour se justifier avant de lui passer la corde au cou.

Cependant, lorsque le repaire pirate est proche du lieu de vie, la piraterie revêt l'aspect d'une activité de substitution. Celle qui se développe dans le Munster, au sud de l'Irlande, au début du XVIIe siècle, témoigne d'une situation proche de la piraterie actuelle. Parmi les forbans se trouvent d'anciens *Sea Dogs,* c'est-à-dire des corsaires du règne précédent, ou qui ont navigué dans la Navy : un Thomas Sockwell avait participé à l'expédition de Cadix sous le comte d'Essex. Mais sur 700 hommes entre 1603 et 1625 étudiés par Senior, on trouve des épiciers, des orfèvres et des volaillers, jusqu'à un poète. Un métier en second qui s'apprend parfois très vite : un Henry Mainwaring, amiral des pirates en 1614, n'avait pris la mer pour la première fois qu'en 1611 ; un James Harris, qui pille deux navires français en 1609, ne connaissait la Grande Bleue que depuis quatre ans. Aux âmes bien nées…

Quels sont leurs « territoires de chasse » ?

Comme les zones de pêche, les corsaires ont leurs terrains de chasse. Les côtes anglaises avec la Manche et la mer du Nord, mais aussi le canal Saint-Georges et la mer d'Irlande : ce que l'on nomme les mers étroites ou *narrow seas*, de quoi n'avoir pas à s'éloigner trop des côtes amies, trouver des proies quand bien même elles ne sont pas toujours bien riches. De Dunkerque, on croise sur le Texel et le Dogger-Bank, à la recherche de harenguiers néerlandais. Mais une fois pesé le risque de rencontre avec un *man of war* (petit vaisseau de guerre), c'est la concentration de navires marchands qui définit ces zones de prédation.

Si l'expansion du commerce maritime européen a généré une recrudescence de la piraterie, le mouvement de découverte et son corollaire, l'allongement des routes autour de l'Afrique ou vers les Nouvelles Indes, ont eu pour conséquence un étirement du rayon d'action des entreprises prédatrices. Encore faut-il trouver une proie. Les corso-pirates se postent donc aux atterrages : le cap Clear, le cap Lizard et les Sorlingues qui sont reconnus au retour par de riches marchands anglais. S'agissant des navires ibères et des *indiamen* (vaisseaux des compagnies des Indes orientales), les îles atlantiques offrent toujours une possibilité pourvu que la quantité de vivres permette de maintenir assez longtemps une croisière, à la hauteur des Açores notamment : c'est à Corvo ou Flores que les bâtiments à voiles, qui jusque dans la seconde partie du XVIIIe siècle naviguent avec un calcul de la longitude très approximatif, « prennent langue », c'est-à-dire reconnaissent un horizon familier pour se positionner sur une carte. C'est là que les attendent leurs prédateurs comme aussi à tous les endroits où l'on peut faire son eau et son bois, embarquer des vivres frais ou raccommoder le navire.

Dès le XVIe siècle, les Français, en tête, prennent l'habitude d'aller directement butiner en Amérique, attaquant des villes encore construites en bois, des plantations ou des navires isolés. Mais très vite, ils n'hésitent pas à se rendre sur le Grand Banc de Terre-Neuve pour compléter leurs équipages, quitte à s'avitailler en Nouvelle-Angleterre pour descendre ensuite sur les côtes d'Afrique : la traite négrière qui s'intensifie au fil du temps fait de l'Afrique occidentale une zone de chasse considérable en l'absence de patrouilleurs. A tort ou à raison, on prête à Bartholomew Roberts la capture de plus de 150 bateaux de pêche à Terre-Neuve en 1720 et d'un nombre impressionnant de négriers à partir de la rivière de Sénégal jusqu'au fond du golfe de Guinée. Si ici la mort est au rendez-vous, en février 1722, bien d'autres pirates poursuivent leur chemin, franchissant le cap de Bonne-Espérance pour écumer les routes traditionnelles du commerce indien, depuis la mer Rouge jusqu'aux côtes du Gujarat ou du Malabar. D'autres prennent le chemin de la mer du Sud, ce que font aussi les frères de la côte. La mer du Sud ou Pacifique, laisse miroiter de riches perspectives face au Pérou ou à Acapulco, port d'appareillage du « galion de Manille ». Mais dire cela, c'est oublier la Méditerranée où, paix ou non, les navires marchands sont disputés ici par les chevaliers de Malte, là par les corsaires barbaresques, sans oublier les Uscoques dans l'Adriatique et les Cosaques zaporogues en mer Noire. La mondialisation a toujours existé, renfermée dans le monde connu. Elle a accompagné l'extension des limites de ce monde. La corso-piraterie a grandi dans son sillage.

© WWW.BRIDGEMANART.COM. © NATIONAL MARITIME MUSEUM, GREENWICH/LEEMAGE.

PAS DE QUARTIER !
Ci-contre : *Le Capitaine pirate sur le pont de son navire*, par Howard Pyle, extrait de *Book of Pirates, Buccaneers and Marooners of the Spanish Main*, 1887 (Londres, Greenwich, The National Maritime Museum). En haut : le Jolly Roger – pavillon noir des pirates – de John Rackam, dit « Calico Jack ». Le nom de Jolly Roger viendrait de l'expression « joli rouge » utilisée par les flibustiers français pour désigner leur pavillon rouge qui annonçait qu'il ne serait pas fait de quartier.

Font-ils fortune ?

Les trésors fabuleux cachés par des pirates célèbres hantent encore l'esprit de chercheurs d'or passionnés. Qu'en est-il du butin laissé par Olivier Levasseur qui, avant d'être exécuté, jette un mystérieux cryptogramme, ou de celui de Kidd, enterré on ne sait où ? Dans le premier cas, Levasseur, dit « La Buse », en compagnie de John Taylor, s'empare en avril 1721, dans la rade de Saint-Denis de La Réunion, de la *Nossa Senhora di Cabo* (Vierge du Cap), riche navire portugais drossé par la tempête. En décembre de la même année, ils arraisonnent un vaisseau de la Compagnie des Indes, la *Duchesse de Noailles*. Retiré à Madagascar, La Buse est reconnu en 1729 et pendu à La Réunion. Quant à William Kidd, après bien des péripéties, il capture à la hauteur de Cochin le *Quedagh Merchant*. Lors de son procès, il jure, en échange de la vie, de retrouver le reste de son butin évalué à 100 000 livres sterling (il en a ramené au moins 50 000 avec lui).

L'appât du gain est assurément le moteur qui explique le déplacement des flibustiers qui, pour la plupart, tournent forbans en passant le cap de Bonne-Espérance ou le cap Horn. Francis Drake, qui n'était pas encore anobli pour services (financiers) rendus, avait ramené de sa circumnavigation un trésor considérable (peut-être 826 000 livres sterling). Thomas Cavendish, en s'emparant sur la même route du *Santa Anna* en 1587, enfourne dans ses cales pour 90 000 livres, peut-être 125 000. Piet Hein, à la tête d'une escadre de la Compagnie des Indes occidentales néerlandaise, se saisit d'une partie des galions de la flotte de Nouvelle-Espagne en baie de Matanzas de Cuba (septembre 1628). Après pillage, le corsaire ramène pour 11,5 millions de florins.

Encore faut-il rétablir quelques faits. S'agissant du trésor de La Buse, une estimation porte le montant du butin à l'équivalent de 4,5 millions d'euros. Mieux vaut jouer au loto ! L'intérêt, à l'énoncé de montants peu fiables, est de comparer l'enrichissement du pirate lors de certaines opérations au salaire de base du marin à la même époque. Un marin anglais gagne une livre sterling par mois, somme qui passe à 2 ou 2,5 en temps de guerre.

En temps de guerre, un matelot français embarqué sur un corsaire peut prétendre à l'équivalent de 2 à 3 livres sterling. La pénurie d'hommes oblige les armateurs à augmenter les avances. Les sommes peuvent aller jusqu'à 10 livres. Il est évident que la course est de nature à améliorer l'ordinaire, surtout si la campagne est rentable et le *pluntrage* possible.

Tout cela n'est rien pour un flibustier. Quand Henry Morgan s'empare du *Portobelo* en 1670, le lot individuel est de 120 livres sterling. La prise du *Vera Cruz* par Van Horn et Grammont en 1683 a sans doute porté le lot à 200 livres. Quand bien même tout serait dépensé à la taverne ou servirait à rembourser ses dettes, il y a de quoi tenter les volontaires. Bien des flibustiers ont su se retirer à temps, investir dans une plantation, occuper une charge dans la magistrature, la milice ou au service du roi, devenant des « habitants », de respectables colons. Pour les autres, la grande majorité, l'espérance de vie est limitée, qui engendre un renouvellement permanent. Lorsque Thomas Tew ramène à Sainte-Marie de Madagascar, en octobre 1693, le contenu d'un navire arabe capturé dans le détroit de Bab-el-Mandeb, chaque lot, pour les 60 hommes d'équipage, s'élève à 1 200 livres sterling (le capitaine Johnson, alias Defoe évoque avec excès 3 000 livres sterling). Dans l'absolu, le gain équivaut au salaire de toute une vie de misère loin des siens. Faut-il dès lors se poser la question du pourquoi l'on tourne forban ? La chose se prolonge avec l'opération de Henry Every dans la même zone en 1695 : le lot est porté à 1 000 livres sterling.

Si le corsaire peut espérer améliorer son quotidien, le pirate rêve d'une fortune rapide : mais il est dit (par Defoe) sans qu'il soit possible de le vérifier, que le pirate Every, rentré clandestinement en Angleterre, finit ses jours dans la mendicité, trop pauvre pour acheter son cercueil !

© COSTA/LEEMAGE.

SCARABÉE D'OR
Ci-contre : *William Kidd enterre son trésor*, par Howard Pyle, extrait de *Book of Pirates, Buccaneers and Marooners of the Spanish Main*, 1887. La légende du trésor de Kidd a inspiré notamment *L'Ile au trésor* de Stevenson et *Le Scarabée d'or* d'Edgar Allan Poe. A droite : *Des pirates sur la plage d'une île déserte des Caraïbes*, par Howard Pyle, fin XIXe siècle.

© NORTH WIND PICTURES/LEEMAGE.

Quels sont leurs « repaires » ?

Les guerres de Religion font de la corso-piraterie huguenote une manne au service de la cause, et de La Rochelle une base de première importance comme l'a fort bien démontré Mickaël Augeron. Au siècle suivant, accompagnant la colonisation, la piraterie assure un ravitaillement précieux à des établissements encore embryonnaires. Naissent des bases de *ladrones,* comme disent les Espagnols, des nids de pirates qu'il faut nettoyer régulièrement, en vain. Emergent l'île de la Tortue et l'île de la Providence vers 1630, le Port Royal de la Jamaïque au moment de la conquête anglaise de la Jamaïque en 1655. Mais les colonies antillaises se lassent des frères de la côte dès lors que l'or blanc (l'économie sucrière) se répand, puis le café et le coton. Le commerce paraît plus sage, plus susceptible de rapporter des revenus réguliers. La traite négrière se substitue presque entièrement à la main-d'œuvre blanche des engagés des temps pionniers. L'essaimage de ceux qui deviennent des forbans laisse apparaître de nouveaux nids, New Providence aux Bahamas jusqu'en 1718, Sainte-Marie de Madagascar jusqu'en 1725 sans compter certaines îles où il est possible de réparer, certaines Antilles, des lieux à l'écart en Afrique, les Comores. En revanche, Libertalia (la base pirate malgache décrite par Daniel Defoe) n'existe pas. Cette cité d'hommes libres, indépendants et égaux est une invention, une utopie.

Le produit des prises doit être écoulé, il faut pour cela des réseaux capables de « blanchir » le butin sale. L'exemple de Sainte-Marie, une île sise au nord-est de Madagascar, est éclairant. Les pirates y mènent le produit de leur pillage, en font le partage (qui n'est pas égalitaire). Des navires yankees du Massachusetts, de New York ou du Rhode Island, viennent vendre leurs marchandises – hardes, poudre, armes, rechanges, eaux-de-vie, vivres – en échange d'une partie dudit butin et d'esclaves, troqués auprès de chefs malgaches contre des armes. Depuis les Mascareignes (La Réunion, Maurice), se développe aussi un commerce. Clairement, il s'agit de récupérer le plus possible de métal précieux, quitte à promettre aux pirates l'amnistie et la garantie de conserver leur argent dès lors que celui-ci sera dépensé sur place.

Les corsaires agissent quant à eux sous la protection de l'Etat. Ils utilisent donc des ports qui sont assez proches des zones de chasse : Saint-Malo et Dunkerque pour les plus célèbres. Mais pour des raisons pratiques, le lieu où sera écoulée la prise peut être différent. Ainsi, les corsaires utilisent volontiers Morlaix, Nantes ou Cadix lorsque la route à effectuer est trop longue. Bayonne est un port corsaire important, mais à long rayon d'action puisque les traités de bonne correspondance garantissent une zone de neutralité entre Basques des deux côtés des Pyrénées. Aux Provinces-Unies, ce sont surtout les Zélandais de Flessingue ou Middelbourg qui arment en course. Leurs frégates bien armées rôdent le long des littoraux français. Les Britanniques prennent sur l'ennemi essentiellement avec leur marine de guerre. Mais les îles Anglo-Normandes demeurent une base corsaire redoutée des Français. En Méditerranée, le duel vaut surtout entre Malte d'un côté et Alger, Tunis et Tripoli, voire Salé au Maroc de l'autre. L'une des marchandises les plus prisées étant l'esclave et son rachat potentiel. Mais tous les ports se sont livrés à la course, ont connu leur heure de gloire durant tel ou tel conflit.

A l'abordage ! Le corsaire, le pirate et la mort

Les abordages ont par définition lieu avec des navires en état de se défendre, portant suffisamment d'artillerie et d'hommes pour la servir. De quoi faire réfléchir le corsaire. Car le bourgeois pas plus que le roi lorsqu'il est propriétaire n'aiment qu'on leur abîme leur navire et que le bénéfice de la campagne se consume en frais de réparation et aides à distribuer aux veuves. Les combats tels que reproduits au cinéma sont donc peu nombreux. Sur 2 000 dossiers étudiés à Saint-Malo, particulièrement dans le cadre d'une course en solitaire ou de conserve avec un autre navire, une cinquantaine seulement donne lieu à des combats.

Les abordages mettent aux prises le plus souvent les armements mixtes (vaisseaux prêtés par le roi à des armateurs privés) ou des escadres de corsaires. Lorsque des convois marchands sont escortés par des vaisseaux de guerre, il faut au préalable réduire ceux-ci au silence pour se saisir des autres voiles. En 1708, la prise de l'*Exeter,* de 48 canons, par Jacques Cassard relève de l'armement mixte. Une fois l'escorteur réduit au silence, le Breton peut s'attaquer aux 33 voiles du convoi venant des Antilles.

Les capres dunkerquois livrent plus souvent bataille, à cause d'un tonnage plus petit qui permet à un navire marchand d'espérer résister, à cause aussi du fait qu'un bâtiment hollandais se rend moins facilement qu'un caboteur gallois ou qu'un bateau de pêche irlandais. Enfin, regroupés, les capres n'hésitent pas à attaquer des convois. Dunkerquois, Boulonnais et Calaisiens naviguent surtout l'automne et l'hiver pour profiter des tempêtes qui dispersent les navires marchands du sein des convois. On compte jusqu'à 40 corsaires en mer durant la mauvaise saison. L'été, les capres suivent l'escadre du roi.

Le refus du combat vient pourtant le plus souvent des navires marchands. Pourquoi se battre sans espoir ? La fuite est préférable. C'est la solution adoptée par les navires marchands en Méditerranée ou au large des côtes d'Afrique dès que le pavillon vert est aperçu. La terre n'est jamais loin, la crainte de tomber entre les mains des Barbaresques et d'être réduit en esclavage est la plus forte. Bien des corsaires montent sur des bateaux déserts, quitte à ce que l'équipage, réfugié à terre, défende sur la plage l'argent emporté pour l'achat de marchandises avec bien plus d'application. La plupart du temps, il suffit au corsaire, en respectant l'ordre établi, de hisser le pavillon national (en lieu et place de celui arboré précédemment pour feinter sa proie potentielle) puis de tirer un coup de semonce. Le navire ennemi amène voiles et pavillon, le capitaine corsaire gagne son bord dans sa chaloupe, saisit les papiers (congés, passeports, connaissements). La plus grande partie de l'équipage capturé reste à bord, tandis qu'un équipage de prise est constitué (un officier et quelques hommes) avec copie de la commission en guerre. Si la prise est riche, le capitaine l'escorte jusqu'au port. Avant 1681, rançonner les prises était prohibé. La chose est ensuite tolérée pour éviter un voyage long et dangereux. Presque une routine, on le voit.

© NATIONAL MARITIME MUSEUM, GREENWICH/LEEMAGE.

Au-delà des mers, la forme de combat est assez voisine. Plus que l'artillerie, les flibustiers privilégient la fusillade : les boucaniers embarquent avec leurs armes et tirent sur tous ceux qui feraient mine de résister sur le pont et dans la mâture. De quoi minimiser les risques au moment de passer à l'abordage. A défaut de pavillon national, le « joli rouge », qui annonce qu'il ne sera pas fait de quartier, est peu à peu remplacé par le Jolly Roger (pavillon noir), qui a la même signification. Les têtes de mort et autres squelettes ont pour but de terroriser un peu plus l'équipage adverse. Les pirates montent à l'abordage, en hurlant, parfois dans des accoutrements destinés à accentuer l'aspect irréel de la situation ; que l'on pense à Edward Teach, dit « Barbe-Noire », avec les rubans et les mèches de chanvre qu'il accroche à sa barbe et les pistolets qu'il arbore à sa ceinture. Dès la paix de Ryswick, en 1697, on voit aussi des pirates noircir leur visage de façon à n'être pas reconnus. Mais il ne faut pas tomber dans l'idée que la violence est gratuite. Proie et prédateur ont intérêt à ce que tout se passe sans effusion de sang. Si les mises à mort devenaient systématiques, les résistances seraient désespérées. Souvent, les cas de torture sont le fait de l'équipage capturé sur ses officiers propres, par vengeance et pour faire disparaître des témoins gênants.

© MUSEE NATIONAL DE LA MARINE/P.DANTEC. PAGE DE DROITE © NORTH WIND PICTURES/LEEMAGE. © DEAGOSTINI/LEEMAGE.

Quels navires utilisent-ils ?

Il n'existe pas de navires spécialisés pour faire la course. La Navy a pu opérer des modifications sur des vaisseaux de 64 canons transformés en frégates qui conservent leur voilure et leur puissance de feu tout en gagnant en vitesse. Dès lors, ces navires sont utilisés en patrouille pour appréhender le commerce ennemi, mais surtout ils deviennent de redoutables chasseurs de corsaires car, ce qui importe pour un armement en course, c'est le fait de « bien marcher », d'être « bon voilier ». Un navire corsaire a besoin de pouvoir rattraper rapidement une proie, indépendamment des qualités de navigateur du capitaine. Il doit être « bon manœuvrier » pour gagner le vent. Surtout, il doit pouvoir s'enfuir en cas de méprise et rien ne sera alors épargné pour « légir » le bâtiment, c'est-à-dire jeter à la mer tout ce qui pourrait entraver la fuite, à commencer par les canons, les ancres et les chaînes. L'armateur apporte essentiellement des modifications allant dans ce sens, utilisant la plupart du temps ses propres navires, ex-marchands ou ex-pêcheurs, et conservant le même capitaine. La célérité est le maître mot. En 1691, le secrétaire d'Etat de la marine, Louis de Pontchartrain, interdit aux mauvais voiliers de sortir de Saint-Malo. Le marché de rachat des prises est un autre apport. Celles-ci sont réutilisées selon leurs qualités nautiques comme le *Sans-Pareil*, ex-*Nonsuch*, monté par Duguay-Trouin de 1695 à 1697. Ce vaisseau percé à 50 n'est réarmé qu'avec 42 canons pour aller plus vite. Le Malouin s'empare de deux navires hollandais dans la baie de Vigo qui, au vu de la forme de sa voilure, le prennent pour un escorteur anglais. Mais le marché des prises suffit rarement, bien des corsaires sont capturés ou ne peuvent plus reprendre la mer. Il faut bâtir. Selon André Lespagnol, 17 corsaires sont construits pour Saint-Malo entre 1688 et 1697 (40 % du tonnage total), puis 10 en 1703 à la reprise de la guerre (guerre de Succession

TOUTES VOILES DEHORS Ci-contre : le clipper *Caribee*, par Howard Pyle, célèbre pour sa vitesse de navigation, construit en 1852. En haut, à gauche : *Pirates attaquant un navire*, par Howard Pyle, extrait de *Book of Pirates*, 1887 (Londres, Greenwich, National Maritime Museum). En bas, à gauche : une espingole à silex du XVIIe siècle.

d'Espagne), 19 l'année suivante, de belles tailles, 150 à 300 tonneaux. A Dunkerque, les armateurs restent attachés à la barque longue pontée, bien adaptée à la course côtière. Durant le règne de Louis XIV, la moitié de l'armée corsaire est constituée de bâtiments de 8 canons ou moins : selon Patrick Villiers, entre 75 et 80 % des corsaires armés lors de la guerre de Hollande et celle de la Ligue d'Augsbourg jaugent moins de 100 tonneaux. L'attaque à plusieurs ou en meute est alors la seule façon de s'emparer d'un gros poisson. C'est sur le *Roi David* que Jean Bart obtient sa première commission en 1674, de 35 tonneaux seulement. Les corsaires anglo-normands utilisent aussi de tels esquifs qui se postent à la sortie des rivières jusque dans l'estuaire de la Gironde. Pour le capre dunkerquois, le sapin est utilisé plus que le chêne, souvent à peine sec : s'il n'est pas capturé, il est réutilisé passé une période de deux ans comme caboteur, ayant perdu ses qualités nautiques. Si les particuliers, notamment malouins ou basques, expédient en course de grosses frégates, des vaisseaux du roi sont aussi prêtés par l'Etat : on parle d'armements mixtes pratiqués régulièrement à Toulon, puis progressivement à Brest. La flottille du Nord à Dunkerque est aussi employée pour des tâches de prédation, perpétuant ainsi la tradition espagnole. Dans les arsenaux du roi, de puissantes escadres ont été armées pour des opérations de course avec un capital privé : le baron de Pointis s'empare de Carthagène des Indes en 1697, Duguay-Trouin de Rio de Janeiro en 1711, sans oublier les campagnes de Pierre Le Moyne d'Iberville ou de Jacques Cassard aux Antilles.

Le navire pirate obéit, lui, aux mêmes règles que le flibustier. L'état de délabrement avancé de certains « pots de pus » est parfois tel que la première prise venue fait l'affaire, le changement de bord étant quasiment une question de survie. Alors que le capitaine flibustier doit rendre des comptes sur la réutilisation des prises à ses bourgeois (le gouverneur ou son entourage la plupart du temps), le capitaine forban fait ce que bon lui semble après accord de l'équipage. Les prises changent de mains. Celui qui a donné naissance au personnage de Long John Silver, Edward England, cède en 1718 le négrier *Cadogan* à son second, Howell Davis, avant de troquer son sloop contre un autre négrier, *La Perle*, rebaptisé *Royal James*. Cela lui permet d'embarquer plus d'hommes, plus de canons. Partie de son équipage passe par la suite sur le *Queen Anne's Revenge* (ex-*Mercure*), le *Roi volant* (ex-*Elizabeth et Catherine*) et le *Victory* (ex-*Petersborough*). C'est à la tête de cette petite escadre qu'il pénètre dans l'océan Indien en 1719. Le navire est un bien propre. Le *Black Raven* (Corbeau noir), capturé par le capitaine Parker, est revendu pour les trois quarts à Thomas Hussey qui en devient capitaine. Hussey meurt au début de 1611, entouré des autres capitaines pirates, dans sa cabine. Il teste en faveur de son lieutenant William Hughs qui hérite de son navire.

© MUSEE NATIONAL DE LA MARINE/PDANTEC. @COSTA/LEEMAGE.

La vie quotidienne à bord et en escale

Après la prise de l'*Irwin de Cork* et du négrier *Morning Star*, les équipages de John Fenn et de Thomas Anstis menacent de se mutiner, arguant du fait que la majeure partie d'entre eux est embarquée de force. Une pétition est rédigée, le fameux *round robin* qui désigne un placet avec des signatures en rond pour en dissimuler les principaux responsables. Ce placet est adressé au roi d'Angleterre pour obtenir son pardon. Neuf mois durant, les pirates se cachent sur une île cubaine et patientent. Ils dansent, simulent leur procès, tournent en ridicule leurs juges. Mais cette parodie de justice ne doit pas faire oublier la longueur des voyages, la promiscuité à bord des navires tant pirates que corsaires. L'entassement y est

de règle. Une campagne fructueuse maintient un moral élevé, mais Jacques Péret a montré à quel point les croisières à vide découragent les hommes. Bien des équipages se révoltent parmi les corsaires, outrés de voir le temps de la campagne se prolonger ou de constater que le temps de réparation, d'armement ou désarmement n'est pas inclus. L'escale est le lieu de désertion plus que de bamboche. On parle beaucoup des tavernes de Port Royal, ces lieux « enchanteurs » ont pour conséquence directe de vider les poches des marins (les femmes, le jeu, l'eau-de-vie ou les trois à la fois). Certes, les hôtesses sont généreuses, Barbe-Noire bloque le port de Charleston avant tout pour obtenir des remèdes contre la syphilis dont est atteinte la majeure partie de son équipage. La vérité est que le corsaire ne peut attendre indéfiniment que soit prononcée la liquidation des prises de la campagne qui s'achève. Il faut nourrir sa famille et trouver à s'embarquer pour percevoir une nouvelle avance. Le flibustier est souvent poursuivi pour dette, le pirate est dans l'insécurité permanente. Il s'agit de se faire oublier. Eternel retour à la mer, les levers et couchers de soleil, le calme et la tempête, jusqu'au moment où la vigie aperçoit enfin une voile…

De bons pères de famille ?

Assurément, il y a de bons pères de famille parmi les corsaires. Après tout, les capitaines des navires capturés doivent déposer devant les officiers de l'amirauté afin de dénoncer les fraudes et les abus perpétrés par les corsaires. L'occasion de produire des témoignages de bons traitements de la part des marins faits prisonniers, de prouver leur reconnaissance sans qu'on sache exactement si celle-ci n'a pas été monnayée. En revanche, certaines dépositions soulignent des brutalités, voire des tortures exercées à l'encontre d'hommes capturés, souvent pour leur faire avouer quelque cache dès lors que les connaissements ne correspondent pas aux marchandises trouvées. Il faut aussi comprendre qu'à cette époque, le seuil de violence n'est pas positionné au même niveau qu'aujourd'hui. L'honneur est âprement défendu, le sien propre, celui du groupe. Le vin aidant, les beuveries provoquent des accidents et des gestes inconsidérés. Les plaintes qui aboutissent à des arrêts de travail sont révélatrices de la forte consommation d'alcool à bord. Les pirates n'échappent pas à la règle. Lorsque Bartholomew Roberts est repéré par les frégates de Chaloner Ogle, son équipage est en partie ivre. Boire est aussi une façon de se donner le courage de se mutiner et d'éliminer les témoins indiscrets. Des viols ont lieu sur les prises. Lorsque Every s'empare de deux navires moghols, seules les femmes sont embarquées dont beaucoup se suicident en se jetant à la mer ou en se poignardant. Cependant, le curseur de la violence baisse aux XVIIe et XVIIIe siècles. Hors des cas précis de sauvagerie, on ne donne plus de lavements à la dunkerquoise, c'est-à-dire que l'on ne noie plus l'équipage capturé comme cela se pratiquait au XVIe siècle durant les guerres de Religion. Des trois Parques qui mettent fin à la vie du marin, la maladie, qu'elle s'appelle scorbut, dysenterie, malaria ou fièvre jaune *(vomito negro)* est de loin, sur mer, la plus active.

© COSTA/LEEMAGE.

TORTURES ET PUNITIONS
En haut : *La Rencontre de Jack Ballister avec des pirates,* par Howard Pyle, extrait de *The Story of Jack Ballister's Fortunes,* 1899 (collection privée). A droite : *Exécution d'un prisonnier,* par Howard Pyle, extrait de *Book of Pirates, Buccaneers and Marooners of the Spanish Main,* 1887. Le supplice de la planche a peut-être été pratiqué sur certains navires, mais parmi les punitions infligées aux captifs ou aux pirates eux-mêmes, le fouet, les fers ou l'abandon sur une île déserte sont plus vraisemblables.

Par Gilbert Buti

Le Clan des Méditerranéens

© THE ART ARCHIVE/TOPKAPI MUSEUM ISTANBUL/DAGLI ORTI.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, chrétiens et musulmans ont pratiqué la guerre de course en Méditerranée.

Depuis Ulysse, tous les marins savent qu'il faut se méfier de la Méditerranée. Le vent y souffle sans prévenir et les pirates qui y naviguent sont plus violents que les tempêtes. Comme le faisait remarquer Fernand Braudel : *« La piraterie en Méditerranée est aussi vieille que l'histoire. Elle est chez Boccace, elle sera chez Cervantès, elle était déjà chez Homère. »* L'auteur de *Don Quichotte* fut, en effet, le captif des Barbaresques, tout comme saint Vincent de Paul a été leur esclave.

Par ailleurs, il suffirait de rappeler la lutte menée par Pompée contre les pirates au Ier siècle avant notre ère pour pointer l'ancienneté du phénomène. Elle ne disparaît donc pas totalement dans les siècles qui suivent la Pax romana, mais prend de l'ampleur à partir du XVe siècle avec la superposition de trois types d'activités maritimes.

La distinction entre course et piraterie, délicate et tardive dans l'espace atlantique, est encore plus complexe dans le monde méditerranéen. On ne peut la réduire à quelques grandes figures réelles ou imaginaires, ici Barberousse, là le « Rescator » et la marquise des Anges.

On observe d'abord un prolongement en Méditerranée de la course atlantique menée par les puissances européennes lors des grands conflits : Espagnols, Anglais, Hollandais et Français s'y affrontent au moment de la guerre de la ligue d'Augsbourg (1688-1697) comme durant la guerre d'Amérique (1776-1782), en associant parfois des marins locaux, gens de Mahon ou Grecs au service de l'Angleterre au XVIIIe siècle.

Une piraterie endémique, voisine du banditisme terrestre, sévit également de manière secondaire avec néanmoins quelques actions d'importance conduites par les Uscoques en Adriatique ou les Cosaques en mer Noire.

Cependant, la course spécifique et de plus grande ampleur est celle qui oppose les chrétiens et les musulmans. Au vrai, si les Barbaresques – habitants de la Barbarie ou Maghreb actuel – figurent en bonne place dans l'histoire de la course et de la piraterie en Méditerranée, les représentants de l'Europe chrétienne ont longtemps été ignorés dans l'historiographie malgré les nombreux témoignages. En suivant de nouveau Fernand Braudel, il convient de ne pas oublier que *« la course n'appartient pas à une seule rive, à un seul groupe, à un seul responsable, à un seul coupable. Tous, les misérables et les puissants, les riches et les pauvres, les villes, les seigneurs et les Etats sont pris dans les mailles d'un filet étendu à la mer entière »*. Par ailleurs, selon le poste d'observation retenu – rive nord ou rive sud –, les mêmes protagonistes sont tantôt qualifiés de pirates ou forbans, tantôt de corsaires. Au vrai, en *lingua franca*, cet idiome que l'on utilise d'un bout à l'autre de la Méditerranée, on dit *« far*

© NATIONAL MARITIME MUSEUM, GREENWICH/LEEMAGE.

AU TEMPS DES FABULEUX BUTINS Ci-dessus : *Combat naval entre la flotte hollandaise et des pirates barbaresques*, par Lieve Pietersz Verschuier, vers 1670 (London, Greenwich, National Maritime Museum). A gauche : *Khaïr ed-Din, dit « Barberousse »*, par Nigara (Haydar Reis), XVIe siècle (Istanbul, Topkapi Museum).

il corso » (faire le cours) pour désigner la poursuite sur mer de cette guerre qui n'admet ni trêve ni neutralité et qui s'apparente, selon Michel Fontenay, à *« un brigandage maritime sous couleur de religion »*; l'idée de croisade ayant perdu de sa vitalité à partir du XVIIe siècle, il faut réévaluer la composante marchande de ces *« opérations de rapines à prétention de guerre sainte »*.

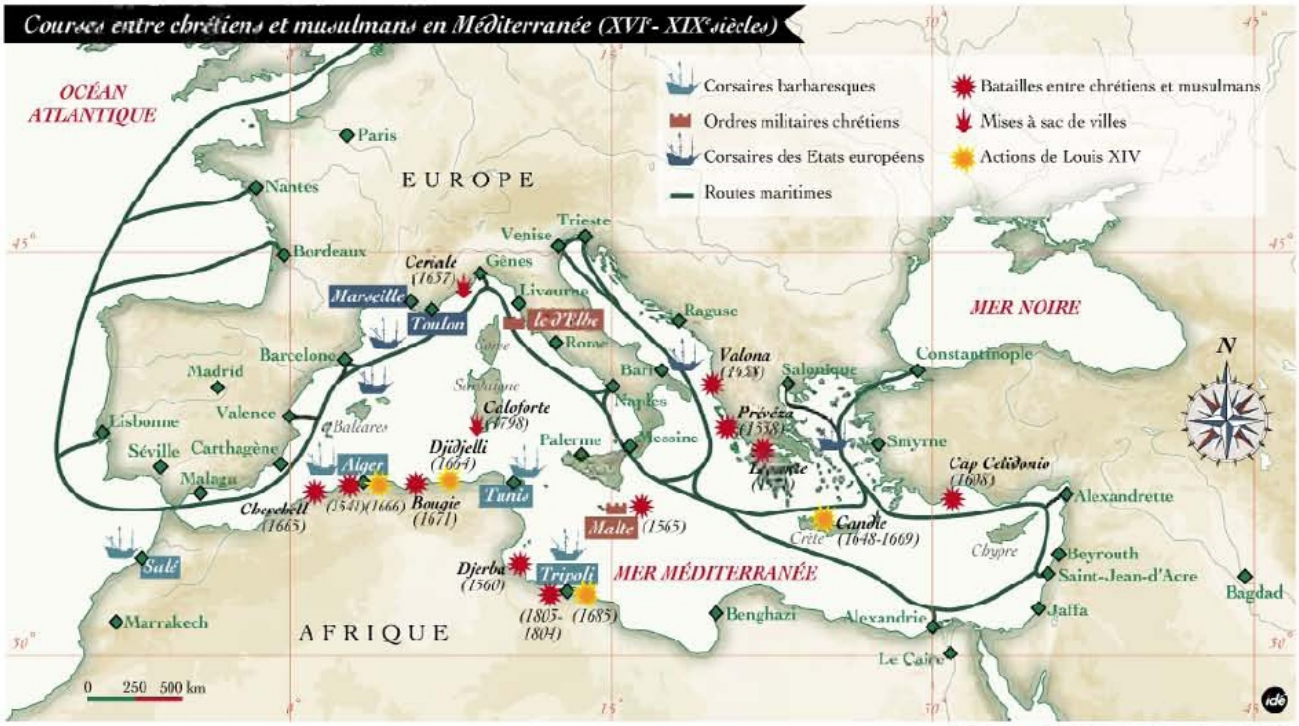
La course barbaresque est le fait des régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli, ces républiques corsaires d'Afrique du Nord qui appartiennent au monde ottoman mais qui se détachent progressivement de l'autorité du sultan de Constantinople. Alger, avec Bougie et Cherchell, dispose à son apogée de la plus importante flotte (une centaine de bâtiments au milieu du XVIIe siècle); Tunis, avec Sousse et Bizerte, possède une flotte plus réduite (une quarantaine de bâtiments au début du XVIIe siècle, moment de sa plus grande activité) et les forces de Tripoli ne semblent pas avoir excédé une vingtaine de navires lors de sa prospérité au début du XVIIIe siècle. Le premier terrain de chasse de ces corsaires est celui des routes maritimes qui relient les échelles du Levant à l'Europe chrétienne, particulièrement en leurs points de passage obligés (Grèce méridionale, mer Ionienne, entrée de l'Adriatique, canal de Malte et de Sicile); le second domaine de leurs raids est le bassin occidental de la Méditerranée, entre Espagne méridionale et espaces insulaires. Cette course maghrébine doit être complétée par celle menée par les « Barbaresques atlantiques » de Larache et de Salé; ceux-ci passent parfois le détroit de Gibraltar pour croiser en mer Intérieure, mais opèrent surtout dans les eaux océanes où ils pourchassent leurs proies jusqu'en Europe du Nord-Ouest, poussant même, en 1627, un raid jusqu'en Islande!

Raids entre deux rives

Du côté chrétien, le *corso* peut être une activité occasionnelle de certains riverains qui profitent d'un conflit pour poursuivre des activités maritimes entravées par les opérations militaires. Ainsi en est-il des corsaires de Majorque qui attaquent, selon la situation diplomatique, les navires hollandais, français, anglais, napolitains ou génois; la paix revenue, ils reprennent le combat contre les Barbaresques pour compléter des ressources économiques. Il peut être pratiqué comme ressource d'appoint en période de difficulté comme le font, en 1590, ces corsaires de Cassis qui pillent deux barques provençales; ils rappellent par là que l'idée longtemps dominante d'un affrontement quasi permanent et immuable entre les représentants des deux rives de la Méditerranée, entre le Croissant et la Croix, est dans une large mesure à nuancer.

Les deux foyers majeurs du *corso* chrétien sont toutefois Malte et Livourne. Depuis 1530, l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, chassé de Rhodes par les Turcs sept ans plus tôt, est basé à Malte que lui a confiée Charles Quint. Forts de leur expérience maritime et des ressources puisées dans le riche réseau de leurs commanderies européennes, les chevaliers de Malte, originaires de toute l'Europe chrétienne et surtout de France, chassent les Barbaresques et assurent la police des mers en essayant aussi d'empêcher les trafics illicites d'Européens avec les Barbaresques et les Turcs.

Le *corso* y est une activité publique sous le contrôle direct de l'ordre, mais aussi une entreprise privée dans la mesure où le grand maître de l'ordre peut armer des bâtiments à son compte et que des armateurs privés en font autant sous pavillon de l'ordre ou du grand maître; cette activité dite « contre-course » est semblable à celle pratiquée par les Barbaresques dans la mesure où il s'agit



RÉPUBLIQUES CORSAIRES

Habitants de la Barbarie (actuel Maghreb), les Barbaresques agissaient surtout pour le compte des régences d'Alger, de Tunis ou de Tripoli. Du côté chrétien, les foyers de la course étaient Malte et Livourne.

de faire des prises, de s'emparer de butin et de capturer des esclaves. Les « croisières » de ces corsaires se déroulent essentiellement à proximité de la Barbarie et dans les eaux du bassin oriental de la Méditerranée.

Dans l'ombre du *corso* maltais se situe celui organisé par l'ordre de Saint-Etienne fondé en 1561 par le grand-duc de Toscane, Cosme Ier, selon le modèle maltais, mais avec un recrutement essentiellement « italien ». La course toscane, qui mêle aussi entreprises de l'ordre à celles d'armateurs privés où figurent nombre d'aventuriers français, est surtout dynamique à la fin du XVIe siècle et au début du siècle suivant; la « vocation » d'entrepôt du commerce méditerranéen prend ensuite le pas sur l'activité corsaire sans la faire disparaître.

Jusqu'à la fin du XVIe siècle, les corsaires méditerranéens utilisent presque exclusivement des bâtiments à rames (galère, galiote, brigantin, fuste) plus rapides et plus maniables que les bateaux « ronds » (galion, caraque et nave) des marchands. Ces bâtiments de bas bord, avec équipages nombreux mais dotés d'une faible artillerie, sont autonomes par rapport aux vents mais utilisables seulement à la belle saison. Dans la première moitié du XVIIe siècle, qui correspond à l'apogée du *corso* méditerranéen, le vaisseau nordique à voile de moyen tonnage, ou berton comme disent les Méditerranéens, est introduit en Alger vers 1606 par le Hollandais Danser puis à Tunis par l'Anglais Ward. Il entraîne une véritable révolution dans le *corso* pratiqué désormais tout au long de l'année et avec un plus large rayon d'action. On peut distinguer une petite course côtière fidèle aux bâtiments à rames pour des raids à faible rayon et de courte durée et une grande course qui utilise les vaisseaux pour des expéditions plus lointaines à tout moment de l'année. Au XVIIIe siècle, on constate une formule mixte, appliquée par les chrétiens, puis plus tardivement par les Barbaresques, qui combine les deux types de fonctionnement : celle du bâtiment muni de voiles (tartane ou chebec) mais apte à utiliser des avirons.

Qu'il soit chrétien ou musulman, le monde de la course est cosmopolite et reflète la société du temps. A Malte, à côté des représentants de l'aristocratie occidentale, figurent des aventuriers venus de toute l'Europe. En Barbarie, comme à Salé au Maroc, des renégats ou « chrétiens d'Allah », qui ont renié leur foi de gré ou de force, sont nombreux parmi les raïs ou capitaines de navires; ils ont apporté leur savoir-faire et mis leur expérience au service de leurs maîtres et de leur ambition. Leur importance tend à diminuer au XVIIIe siècle pour laisser place à des hommes natifs du Maghreb.

Abordages et razzias

Alors que les Barbaresques ont toujours privilégié la vitesse et la maniabilité de leurs navires, allégeant ceux-ci pour embarquer un nombre important de combattants, les corsaires chrétiens ont opté pour la puissance de feu. Ces choix ont conduit à des techniques de combat différentes : les premiers tendent à passer immédiatement à l'abordage, les seconds préfèrent neutraliser leur adversaire au canon; ce facteur rend en partie compte du déclin de la course barbaresque à la fin du XVIIe siècle, mais également de son renouveau à la fin du siècle suivant à la suite du renforcement de l'artillerie de leurs bâtiments.

Les attaques en mer, après une longue poursuite ou un assaut soudain, sont quelquefois suivies d'abordages et de rudes combats. Mais la violence physique est parfois évitée par le rançonnement exigé en pleine mer du bâtiment pris après évaluation du navire, de l'équipage, de la cargaison. Lorsque la rencontre se produit à proximité des côtes, des équipages, refusant la bataille et renonçant à toute négociation, abandonnent parfois leur navire pour aller chercher refuge sur le proche littoral.

Les actions maritimes ne sont pas les seules modalités du *corso*. Les incursions en terres ennemies ou razzias sont attestées jusqu'au début du XIXe siècle et prennent

CARTE : © IDÉ. © COSTA/LEEMAGE/DROITS RÉSERVÉS.

À VOILES ET À CANONS
Des Barbaresques en Méditerranée, par Stephen Reid, extrait de *The Boy's Book of Pirates*, de Henry Gilbert, 1920 (collection particulière). Les Barbaresques étaient adeptes de la vitesse et de la maniabilité de leurs navires tandis que les corsaires chrétiens privilégiaient la puissance de feu.

l'allure de débarquements, souvent nocturnes, réalisés avec des complicités qui facilitent la connaissance des lieux : ainsi en est-il du sac de Ceriale (Ligurie) en 1637 ou de Carloforte (Sardaigne) en 1798. Pillages et captures conduisent à la désertion de certaines localités et à la mise en place de dispositifs de surveillance, comme ces tours « génoises », tours de guet dont on trouve encore des traces en Ligurie, Sicile, Corse, Sardaigne et Espagne.

Les opérations de course exigent des investissements importants qui ne sont pas toujours couverts par les prises réalisées. Outre le navire, le butin est composé de produits les plus diverses – céréales, huile, vin, étoffes, bois, moka, poissons séchés, poteries… – mais aussi de captifs des deux sexes et de tout âge. Quand les corsaires ne pratiquent pas la rançon sur place, ces marchandises sont écoulées sur divers marchés grâce à l'existence de réseau d'intermédiaires où se côtoient Barbaresques, Hollandais, Grecs, Génois, Provençaux et Juifs de Livourne. L'usage des vaisseaux à partir du XVIIe siècle a conduit à ne plus chercher à capturer des hommes pour fournir des rameurs ; néanmoins, la quête de butin humain s'impose comme l'activité la plus rentable dans le cadre d'une véritable économie de la rançon : des captifs sont utilisés comme esclaves sur les deux rives de la Méditerranée, d'autres libérés en échange du versement d'une rançon. Quelques places sont spécialisées dans ces rachats de captifs comme Alger, Malte et Livourne fréquentées par des marchands habitués à ce type d'échanges et par des représentants d'ordres religieux spécialisés dans ces opérations (Pères rédempteurs, Mercédaires et Trinitaires)

Au XVIIe siècle, dans une mer désertée par la guerre d'escadre, c'est le temps des « butins fabuleux » pour le *corso*. Celui-ci connaît néanmoins une légère régression dès la seconde moitié du siècle à la suite notamment d'actions militaires comme celles engagées par Louis XIV dans les régences de Tunis et d'Alger en 1664 et 1665, puis lors de la guerre de Candie (1669), avant les bombardements de Tripoli (1680-1681), Tunis (1680-1685) et Alger (1682-1690), alors que les corsaires maltais agissent surtout dans le bassin levantin en s'en prenant aux bâtiments ottomans. La régression se précise au XVIIIe siècle avec le renouveau de la guerre d'escadre et la mise en place d'une politique de convois marchands escortés par des navires de guerre ; l'effondrement de l'idéal religieux de la croisade et l'orientation des activités maltaises vers le commerce rendent moins utiles et efficaces les opérations de l'ordre avec une flotte de haut bord réduite et des galères obsolètes. L'achat de la paix par les Européens qui versent tributs aux Barbaresques est autrement déterminant dans cette évolution du *corso* méditerranéen.

Celui-ci connaît un bref sursaut à la fin du XVIIIe siècle avec les corsaires de la République et de l'Empire qui agissent en Méditerranée dans le cadre des conflits entre les nations européennes ; toutefois, la mer Intérieure ne représente pour la France que 15 % des armements en course dont les horizons sont surtout océaniques. Par ailleurs, les Barbaresques renoncent à la course à partir de 1806 pour se consacrer au commerce maritime et s'introduire dans des marchés perturbés par les guerres européennes. Mais, une fois la paix rétablie, les Barbaresques reviennent à la course dans la mesure où leur tentative de reconversion est combattue par les puissances occidentales. En 1815, les jeunes Etats-Unis, qui fréquentent désormais la Méditerranée, interviennent militairement contre les régences après l'attaque de leurs bâtiments par des corsaires barbaresques ; l'année suivante c'est au tour de l'escadre anglo-hollandaise d'intervenir pour de semblables motifs alors que les régences traversent de profondes difficultés marquées par des troubles politiques, économiques (disettes, érosion monétaire) et sanitaires (épidémies). En portant atteinte à la course, les Occidentaux ont également précipité l'effondrement des Etats corsaires barbaresques. Lorsque l'expédition française d'Alger de 1830 vise à « écraser un nid de pirates », la saga du *corso* est sur le point de s'achever.

CORSAIRES ET FORBANS EN MÉDITERRANÉE
Textes réunis par Gilbert Buti

Riveneuve
312 pages
26 €

Par Thibaut Dary/Illustrations Jérémy

Pavillon noir et jambe de bois

Héros, combattants ou vieilles canailles, les corsaires et les pirates qui ont écumé les mers ont laissé dans leur sillage mythes et légendes.

© JÉRÉMY/LE FIGARO HISTOIRE

Les Français

ALEXANDRE-OLIVIER EXQUEMELIN (? - après 1697)

Il est l'homme d'un unique mais colossal best-seller, l'*Histoire des aventuriers flibustiers*, publié en 1677 d'abord à Amsterdam, traduit très vite en espagnol, anglais et allemand, avant de paraître en France en 1686, quoi qu'en version très remaniée. L'auteur y parle comme un narrateur extérieur aux vauriens qu'il décrit. A d'autres!

Le témoignage est véridique car celui qui tient la plume a aussi tenu le sabre : Exquemelin, né à Honfleur, a embarqué en 1666 pour gagner les Antilles, où la flibuste l'a accueilli. Il est des expéditions de Morgan à Maracaïbo et Panama entre 1669 et 1671, occupant la fonction de « chirurgien », titre du reste largement exagéré. Revenu en Europe vers 1672, il finit ses études de médecine aux Provinces-Unies, auxquelles sa foi protestante donne préférence. Allégeance politico-religieuse ou opportunisme, il sert en 1674 sous les ordres de Ruyter contre les établissements français des Antilles, avant de revenir en Europe en 1677. On perd quasiment sa trace par la suite, mais non celle de son livre. Ainsi Henry Morgan, furieux du portrait qu'il fait de lui, portera plainte contre ses éditeurs anglais en 1684. Les historiens, eux, le considèrent comme une source inégalée, en dépit des inventions qu'il contient d'évidence, et des ajouts multiples que ses éditeurs y ont fait…

A lire : *Histoire des aventuriers flibustiers d'Amérique*, par Alexandre-Olivier Exquemelin, La Découvrance, 346 pages, 22,50 €.

RENÉ DUGUAY-TROUIN (1673-1736)

René Trouin était parti pour être prêtre, mais n'en réunissait pas les dispositions : trop d'impulsivité, sans doute. Retour donc à Saint-Malo et à l'affaire paternelle, l'armement de navires pour la guerre ou le commerce. A 16 ans, il est volontaire sur une frégate corsaire ; à 19 ans, il commande son premier bateau ; à 21 ans, il dirige un vaisseau du roi. Ses prises en mer lui valent d'être présenté à Louis XIV en 1696. Il deviendra son corsaire préféré, et familier de Versailles. Car Trouin est un casse-cou magnifique, jamais avare de courage ni de noblesse. Il capture dix bateaux à la fois, retient tout seul quinze navires ennemis pour laisser sa flotte s'échapper, et quand le roi lui attribue une pension, il la reporte sur l'un de ses officiers, blessé au combat. Louis XIV pardonne ses défaites à Trouin, et aime sa vaillance sans calcul. L'une des cibles du Malouin est la flotte du Brésil, qui cingle vers le Portugal : 200 navires marchands, un trésor sur l'océan. Mais il la manque en 1706, 1707, et 1708. Qu'importe, le vieux Roi-Soleil l'anoblit sieur du Gué pour les prises de *« plus de 300 navires marchands et 20 vaisseaux de guerre ou corsaire ennemis »*. Si le Brésil ne vient à toi, va au Brésil : en 1711, à la tête d'une escadre de près de 20 navires, Duguay-Trouin prend Rio de Janeiro qu'ont désertée ses habitants, et en obtient rançon, aidant à précipiter la paix avec l'Angleterre et le Portugal. De 1712 à 1735, les honneurs pleuvent sur le plus grand des corsaires français, fait commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et nommé lieutenant général des armées navales. Quand la mort le frappe, il est sans fortune, ayant servi son roi, et non sa personne.

A lire : *Duguay-Trouin*, par Jean-Yves Nerzic, H et D éditions, 276 pages, 35 €.

OLIVIER LEVASSEUR, DIT « LA BUSE » (? - 1730)

Originaire de Calais, surnommé « La Buse », il fait partie des Français qui ont pillé la mer des Antilles durant l'âge d'or de la piraterie. Associé au capitaine Benjamin Hornigold – dont Edward Teach sera aussi l'un des seconds –, il commande le *Postillon*, à la tête de 80 à 90 hommes presque tous compatriotes. Il effectue plusieurs prises entre 1716 et 1717, mais choisit dès 1718 de migrer vers les mers orientales. New Providence, aux Bahamas, vient en effet d'intégrer le giron colonial britannique, et l'avenir est ailleurs. La Buse, après plusieurs prises dans le golfe de Guinée où se développe la traite négrière, passe dans l'océan Indien, où circulent des navires marchands nombreux. La roue de la fortune s'emballe alors : il perd son vaisseau en faisant naufrage à Mayotte ; il est secouru par deux pirates anglais, England et Taylor, et après une dispute entre eux, devient commandant de l'un de leurs bateaux, le *Victory* ; dans le port de l'île Bourbon, en avril 1721, ils assaillent la *Nossa Senhora do Cabo*, navire portugais chargé de richesses pour le vice-roi de Goa, et réalisent une prise exceptionnelle, qui permet à La Buse de se retirer à Madagascar ; mais en 1729, alors qu'il exerce l'activité de pilote, un négrier de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, la VOC, le reconnaît, le capture et le livre aux autorités françaises. Jugé, il est condamné et exécuté en juillet 1730. Il aurait laissé un message codé, le « cryptogramme de La Buse », révélant le lieu de son trésor. On le cherche encore.

A lire : *La Buse, pirate de l'île de La Réunion*, par Maryse Lamigeon (texte) et François Vincent (dessin), L'Ecole des loisirs, 12,70 €. A partir de 7 ans.

© JÉRÉMY/LE FIGARO HISTOIRE.

Les Britanniques

ROBERT SURCOUF (1773-1827)

Malgré une vie brève, son nom reste l'emblème de l'audace victorieuse dans l'histoire des corsaires français. Il traverse sur mer le tumulte de la Révolution, engagé dès 1789 dans plusieurs campagnes successives dans l'océan Indien. Acceptons son image héroïque sans masquer son occupation principale à l'époque, qui n'est autre que la traite négrière. Face à l'Angleterre, Surcouf est l'homme des coups insensés : en 1795, il prend le *Triton*, navire britannique de 150 marins, à la tête de seulement vingt corsaires ; en 1800, il capture le *Kent*, qui compte 400 hommes, tandis que lui n'en dirige pas plus de 150. On estime qu'il réalisa plus de 40 prises en quatre ans passés sur l'eau. Cet homme travaille aussi en famille, armant des bateaux avec ses frères, beau-père, beau-frère ou cousin. L'entreprise tourne, malgré des campagnes aux succès bien moindres dans la Manche, de 1809 à 1814. Lorsque la paix reprend ses droits, Surcouf s'oriente vers le commerce et finance 116 expéditions jusqu'à sa mort, treize ans plus tard. Transport de produits tropicaux, pêche morutière, mais aussi quelques transits illégaux d'esclaves : tous les profits sont bons à prendre. Celui qu'on surnomma le « Tigre des sept mers » a conservé en outre un bon sens terrien : il investit en masse dans les fermes, domaines agricoles et immeubles. Outre la mémoire de ses exploits maritimes, la Bretagne et la Manche gardent la trace de ses acquisitions, qui font de lui l'un des premiers héros parvenus de la nouvelle France postrévolutionnaire.

A lire : d'Alain Roman, aux éditions Cristel, *La Saga des Surcouf*, 276 pages, 23,50 € et *Robert Surcouf et ses frères*, 416 pages, 26 €.

SIR FRANCIS DRAKE (1540-1596)

Par prudence politique, son père avait dû s'éloigner de chez lui. Francis grandit donc chez un oncle, auprès de son cousin John Hawkins. Tous deux prennent la mer ensemble, dès leur jeune âge. Objet du voyage : la traite négrière. Déjà, Drake se fait remarquer pour sa soif de lucre, habile à camoufler le profit d'une vente pour y prélever une commission confortable. Entre 1571 et 1573, c'est aux Antilles, et jusqu'à Panama, qu'il s'en prend aux richesses espagnoles, aidé parfois de pirates français. La fortune l'aiguillant, Drake se rapproche des cercles du pouvoir, jusqu'à se voir confier un projet de tour du monde secret, béni par la reine Elizabeth Ire. Parti de Plymouth en novembre 1577, il y revient en septembre 1580 : presque trois ans de piraterie sans interruption, en particulier sur la côte pacifique de l'Amérique du Sud, de Valparaiso à Acapulco. Drake se sert au passage, mais qui le lui reprocherait ? La reine, les associés du projet, tout comme l'équipage, tous y trouvent leur compte. En 1585, nouveau départ sur l'Atlantique. L'Angleterre cherche à couper la route de l'argent vers l'Espagne pour pousser Philippe II au compromis. Amiral, Drake est aux avant-postes de ce qui devient une guerre. En juillet 1588, il déjoue l'invasion de son pays par la fameuse Grande Armada, signant un exploit qui le fixe dans les mémoires comme fondateur de la Navy. Les Espagnols, eux, le surnommeront « El Dragon ». En 1595, Drake retrouve son cousin Hawkins pour un nouveau raid contre l'Amérique centrale. Deux caractères forts, devenus matures, qui s'opposent. L'opération tourne mal : aux Antilles, Hawkins meurt de la dysenterie en novembre, Drake de la fièvre jaune, en janvier 1596. On ne peut pas toujours gagner…

EL DRAGON De 1577 à 1580, Francis Drake, missionné par la reine Elizabeth Ire, est le premier Anglais à accomplir le tour du monde. Une réplique de son galion, le *Golden Hinde*, est exposée sur les bords de la Tamise, à Londres.

WALTER RALEIGH (1554-1618)

Fils d'un armateur de la petite noblesse, qui ne s'interdisait pas à l'occasion la piraterie, Walter Raleigh marchera dans les pas de son père. D'abord soldat, il embarque en 1578 vers la Floride pour y attaquer les Espagnols. L'expédition doit faire demi-tour au cap Vert, Raleigh se replie sur l'Angleterre, où il devient l'un des favoris de la reine Elizabeth Ire. La colonisation de l'Amérique l'obsède : riche de ses terres d'Irlande, il finance une implantation en Caroline, sur l'île de Roanoke, qui se solde par un échec en 1586. Marié, allant de faveur en défaveur royale, il reste pris par la fièvre de l'or : en 1595, à la tête de neuf navires, c'est à la Guyane qu'il s'attaque, massacrant les Espagnols, mais sans trouver les richesses attendues. Caramba, encore raté ! En juin 1596, la destruction de Cadix est le point culminant de sa lutte contre la couronne d'Espagne, et fait de lui un héros auprès de l'opinion. Il en va tout autrement auprès du roi Jacques Ier, qui monte sur le trône en 1603 : soupçonné de complot, condamné à mort, Raleigh est emprisonné en 1604. Il restera captif douze ans. Aussitôt libéré, il prépare une nouvelle expédition vers la Guyane, qui sera pacifique, promet-il. Serment de voyou : en 1617, à la tête de dix bateaux et près de 1 000 hommes, il prend Trinidad au prix d'une victoire à la Pyrrhus. C'en est trop pour le roi. En 1618, Raleigh est décapité pour piraterie. Ironie : ce vrai violent et faux explorateur est pourtant loué depuis comme un précurseur de l'Empire britannique.

© JÉRÉMY/LE FIGARO HISTOIRE.

HENRY MORGAN (1635-1688)

Depuis leurs bateaux, les flibustiers n'attaquaient pas seulement d'autres navires. Henry Morgan en est une illustration exemplaire. Originaire du pays de Galles, il s'installe comme corsaire aux Antilles vers 1658 et, à partir de 1665, accumule les expéditions victorieuses contre les colonies terrestres espagnoles : en 1668, raid sur Cuba puis vers le Panama où il s'empare de Puerto Belo ; en 1669, pillage des établissements du lac Maracaïbo au Venezuela ; à partir de la fin 1670, nouvel assaut vers Panama, à la tête de 2000 hommes répartis sur 37 bâtiments, soit la plus grande flotte de flibuste jamais réunie ; fin janvier 1671, il prend la ville et accumule un butin vertigineux. Ces exploits guerriers, bien qu'entachés de cruauté, valent à Henry Morgan, déjà amiral, une popularité immense. On finit par l'éloigner de la Jamaïque en 1672 pour favoriser la paix avec l'Espagne. En Angleterre, sa personnalité séduit jusqu'au roi Charles II, qui le fait chevalier. Il est renvoyé sur l'île comme lieutenant gouverneur en 1674. Sur place, la politique officielle vise à réfréner la flibuste. Henry Morgan, lui, continue de l'encourager en sous-main, et bien sûr à en toucher les dividendes ! Tandis que valsent les gouverneurs, sir Henry s'érige en potentat sur la Jamaïque, aidé par une large caste de complices. Il faut attendre 1683 pour que tous ses pouvoirs officiels lui soient retirés. Retranché dans ses riches plantations, devenu alcoolique, il meurt du paludisme, en vieille canaille cousue d'or.

A lire : *La Coupe d'or,* par John Steinbeck, Folio, 320 pages, 6,60 €.

EDWARD TEACH, DIT « BARBE-NOIRE » (? - 1718)

On ne sait ni quand ni où il est né. A Bristol la portuaire, en Angleterre ? Ou de l'autre côté de l'Atlantique, entre la Caroline du Sud et la Jamaïque ? En tout cas, d'origine britannique, il est flibustier durant la guerre de Succession d'Espagne, et fait partie de ces centaines d'hommes de mer qui refusent de se démobiliser après le traité d'Utrecht et la paix qui suit. Ses actions de piraterie l'emmènent vers l'Amérique du Nord, puis vers les Caraïbes, où il multiplie les prises et élargit sa flotte entre 1716 et 1718. L'une des plus fameuses est le navire négrier nantais *La Concorde,* menée avec son mentor Benjamin Hornigold. Teach reprend le bateau, qu'il rebaptise *Queen Anne's Revenge,* et qu'il arme pour en faire le plus puissant de la flotte pirate. Son surnom lui vient de sa barbe imposante, à laquelle il mêle des mèches de chanvre, qu'il va jusqu'à allumer au combat. Ce sens de l'intimidation et du calcul le conduit à mettre le blocus devant le port de Charleston, puis à échouer son navire pour se débarrasser de seconds trop encombrants, avant de se réfugier en Caroline du Nord, où il obtient en juin 1718 le pardon du gouverneur Charles Eden, très accommodant. Mais l'Etat voisin et riche de Virginie n'a pas la même mansuétude, d'autant que Teach renoue avec la piraterie dès le mois d'août. Une expédition de deux sloops est montée. Sûr de lui, Barbe-Noire livre une bataille sanglante dans l'anse d'Ocracoke, mais trouve la mort le 21 novembre. Robert Maynard, l'officier qui l'a vaincu, place sa tête coupée à la proue de son bateau. La force a changé de camp.

A lire : *Barbe-Noire et le négrier* La Concorde, par Jacques Ducoin, Glénat, 214 pages, 19,99 €.

TOUT FEU, TOUT FLAMME

Une barbe imposante, mêlée de rubans et de mèches de chanvre, qu'il allumait à l'occasion pour terroriser ses adversaires… L'un des pirates les plus terribles à connu une fin à son image : après un ultime abordage, Barbe-Noire succombe à 35 blessures dont cinq par balles. Sa tête coupée sera exposée à la proue du navire vainqueur.

© JÉRÉMY/LE FIGARO HISTOIRE.

JOHN RACKAM, DIT « CALICO JACK » (? - 1720)

Il s'habillait de calicot de coton aux teintes vives : on le surnomma donc « Calico Jack ». Se fût-on fié à sa couleur dominante qu'il aurait pu être « Rackam le Rouge », nom qu'il inspira bien plus tard à qui l'on sait. Né peut-être vers le début des années 1680, il devient quartier-maître sur un navire flibustier anglais, qui opère dans les eaux des Bahamas. En 1718, par prudence, son capitaine Charles Vane préfère ne pas s'attaquer à une frégate française. Impensable pour l'équipage, qui se mutine, et place Rackam à sa tête ! Son destin a basculé : le voici chef pirate. Mais ce pirate est timide : il vit de petites rapines et quand, en mai 1719, le gouverneur des Bahamas se fait porteur en Amérique du pardon du roi George Ier, Rackam en profite aussitôt. Mais cette tranquillité ne dure pas. Cherchez la femme : tombé amoureux d'Ann Bonny à Nassau, à court d'argent, Rackam vole un sloop et renoue avec la piraterie autour de la Jamaïque à partir d'août 1720. C'est une campagne peu glorieuse et courte : arrêté avec son équipage en novembre suivant – car tout le monde ou presque est saoul à bord –, Calico Jack fait partie de onze hommes condamnés à la pendaison. En guise d'avertissement, son corps est exposé dans une cage en fer, à l'entrée de Port Royal.

CHERCHEZ LA FEMME Célèbre surtout pour le trio qu'il formait avec sa maîtresse Ann Bonny et l'amie de cette dernière Mary Read, le flamboyant John Rackam, alias Calico Jack, mit à sac les Antilles avant de finir pendu haut et court au Port Royal de Jamaïque.

MARY READ (1695-1721) ET ANN BONNY (1698-1782)

Deux femmes sur un bateau : c'est le destin fameux de ces deux jeunes filles, qui se rencontrent aux Bahamas vers 1719 et se lient d'amitié. La première, Mary, a délaissé une vie de misère en Angleterre pour s'engager dans l'armée hollandaise. Jeune mariée très vite veuve, elle prend le large vers l'Amérique, mais son bateau est capturé par des pirates. Mary sait parler anglais et en a vu d'autres : elle rejoint la bande. La seconde, Ann, a émigré depuis l'Irlande vers la Caroline du Sud avec son père naturel, installé comme planteur et marchand. Mal mariée à un marin pauvre, elle part pour New Providence et y devient l'amante du flamboyant Calico Jack, tombé sous son charme. Coïncidence, Mary et Ann ont toutes deux été éduquées comme des garçons et sont d'un caractère affirmé. Elles seront de l'équipage de John Rackam d'août 1720 jusqu'à sa capture quatre mois plus tard, qui les voit se battre avec acharnement. Femmes, elles ont droit à un procès à part. Toutes deux sont condamnées à mort, mais toutes deux sont enceintes, ce qui retarde leur exécution. Là diverge leur destin : Mary meurt en prison en 1721, à 26 ans ; Ann, sur intervention de son père devenu riche, obtient la même année de se remarier. Elle aura huit enfants et mourra soixante et un ans plus tard.

A lire : *Les Forcenées des Caraïbes*, par Denise Paget-Jourdain, Publibook, 200 pages, 22,31 €.

Les femmes

CHARLOTTE DE BERRY (v. 1636 - ?)

Elle serait née en 1636 en Angleterre. Elle aurait épousé un marin contre l'avis de ses parents, pour le suivre sur les mers sous habit masculin, jusqu'à ce qu'un officier jaloux, à la manière de David désirant Bethsabée, le fasse mourir. Convoitée par des hommes brutaux, elle leur aurait réglé leur compte et serait devenue pirate, à la tête d'un équipage entraîné par elle dans la mutinerie. Elle aurait fini par se jeter à la mer, pour y suivre dans la mort un forban espagnol dont elle s'était éprise. Que vient faire un nom lié à la famille royale de France dans les œuvres de piraterie ? On se le demande bien et on a du mal à y croire, à raison sans doute. Car Charlotte de Berry, fameuse femme pirate, semble n'avoir eu aucune existence attestée hors du livre *History of the Pirates*, publié en 1836 par Edward Lloyd, auteur de fictions populaires à un penny ! Et pourtant, comme si la romance était trop belle, les historiens ont toute les peines du monde à l'écrire et à se l'avouer : elle n'a sûrement jamais existé.

Aux quatre vents

KHAÏR ED-DIN, DIT «BARBEROUSSE» (1475?-1546)

C'est l'histoire de deux jeunes Turcs, Khaïr et Arruj. Fils d'un militaire ottoman, ils sont installés à Tunis en 1512, port depuis lequel ils participent aux raids des Barbaresques vers les possessions et navires espagnols de Méditerranée. En 1516, ils prennent Alger. Arruj en devient sultan, et entreprend de moderniser la défense du port. A sa mort en 1518, son frère hérite de la domination familiale sur l'Afrique du Nord, et se place sous l'autorité de l'Empire ottoman, que dirige alors le sultan Selim Ier. Son brio tactique, ses victoires contre les chrétiens, le soin qu'il met à assurer son autorité dans l'ensemble du Maghreb musulman, lui valent d'être nommé grand amiral de la flotte de Soliman le Magnifique en 1534. L'opposition des deux blocs religieux que représentent l'Europe et l'Afrique, croix contre croissant, s'accommode aussi à l'époque de calculs politiques : ainsi François Ier, dans son opposition à Charles Quint, abrite-t-il, en 1543, la flotte de Barberousse à Toulon, pour un hivernage. L'ascension de Khaïr ed-Din se poursuit jusqu'à intégrer le conseil impérial, où il aura rang de ministre. Sous son autorité, Alger s'affirme comme un centre de course de premier ordre, capable en 1541 de repousser l'attaque de 500 navires envoyés par Charles Quint. En 1546, Barberousse meurt de vieillesse. Il a fait de la marine ottomane la plus puissante de Méditerranée et établi la domination des pirates d'Alger pour un bon siècle.

A lire : *Barberousse*, par José Lenzini, Actes Sud, 276 pages, 21,40 €.

© JÉRÉMY/LE FIGARO HISTOIRE.

Toutes les illustrations sont signées Jérémy, dessinateur et coloriste, auteur, avec Jean Dufaux au texte, de la série *Barracuda* publiée chez Dargaud.

BARRACUDA
Jean Dufaux et Jérémy

Dargaud
tome 1
56 pages
13,99 €
A partir
de 16 ans

ANDREA DORIA (1466-1560)

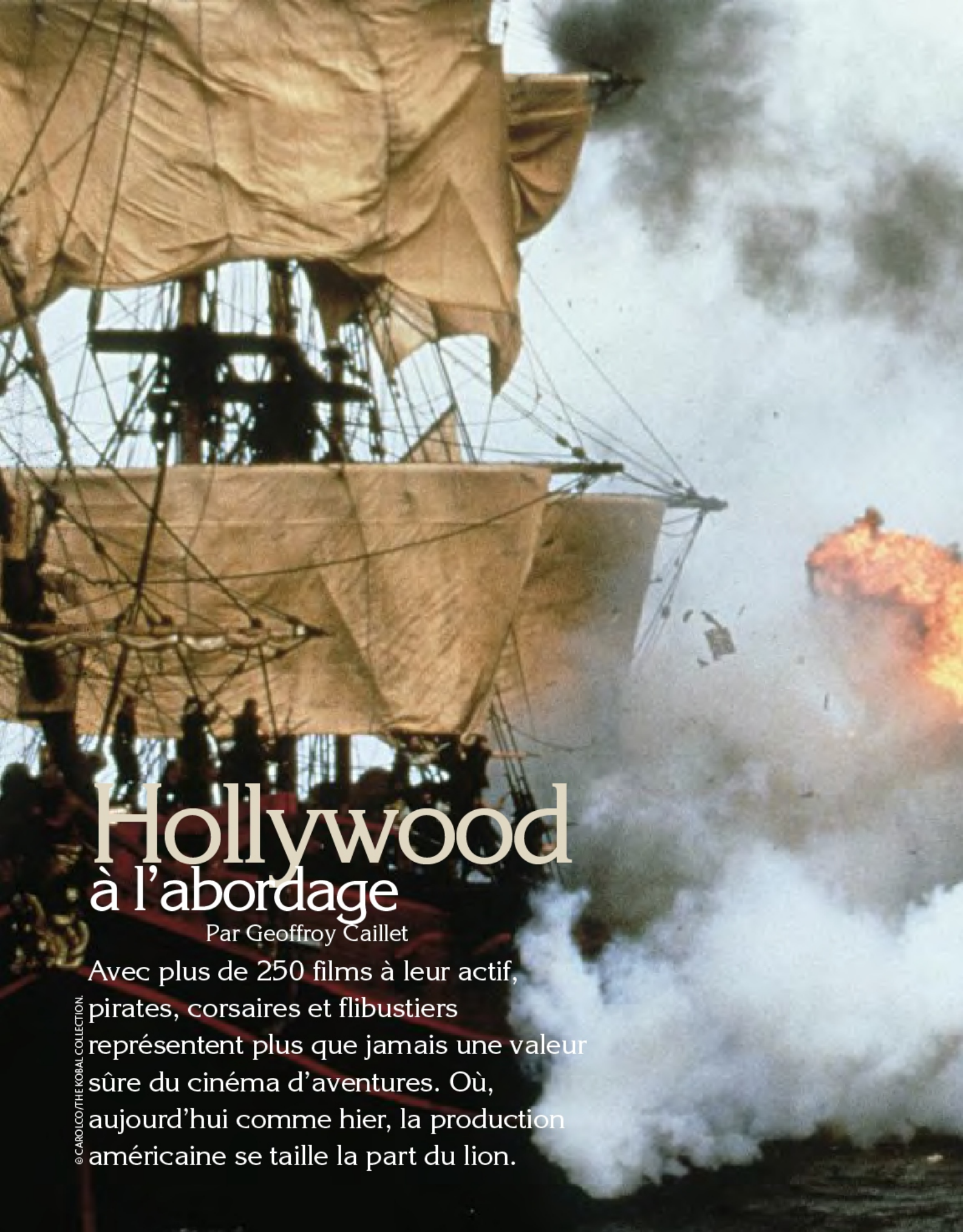
Dans la famille Doria, je demande le patriarche. Celui qui, à la noblesse de sa famille, ajouta la gloire et l'opulence : engagé dans l'armée dès 19 ans pour le pape Innocent VIII, Andrea Doria se met au service de la république de Gênes, où il révèle ses dispositions maritimes à la tête de galères. Quand la cité passe sous la domination française en 1515 après Marignan, il sert François Ier et combat à fois la Castille et Barberousse, l'amiral ottoman. Malheur à qui déçoit un homme de valeur : en 1528, à la suite de promesses non tenues des Français, Doria choisit de rejoindre Charles Quint, qui le nomme aussitôt capitaine général de la flotte impériale. Ce faisant, il assoit l'emprise de Doria sur Gênes, où il impose une nouvelle organisation du pouvoir des doges, faisant taire les luttes de factions. Barberousse reste pour lui un ennemi redoutable. La Castille et la Sublime Porte se livrent coup pour coup, qui par des raids sur Tunis, qui vers la Corse. Mais en 1541, Doria échoue face à Alger. Il a alors 75 ans passés. Au faîte de sa carrière militaire, il est devenu plus puissant que Gênes même, et reçoit logiquement du Sénat le titre de commandant suprême des forces navales et terrestres en 1553. Lorsqu'il meurt à 94 ans, son influence est devenue telle que l'on craint de voir l'équilibre de la ville se disloquer. Avec son palais-forteresse de Fassolo et l'autorité sur ses galères, il laisse à ses héritiers – son fils adoptif Marcantonio et son neveu direct Giovanni Andrea – un pouvoir et un patrimoine immenses, que sa valeur a su bâtir et faire fructifier.

A lire : *Andrea Doria, un prince de la Renaissance,* par Antoine-Marie Graziani, Tallandier, « Biographies », 286 pages, 25,36 €.

ENNEMI REDOUTABLE Mme de Sévigné écrivit à son sujet qu'il était *« le dieu Mars de la Hollande »*. Maître incontestable dans l'art de la marine, l'amiral De Ruyter gagna le respect de ses ennemis, notamment celui de Louis XIV qui lui fit envoyer les insignes de l'ordre de Saint-Michel.

MICHIEL ADRIAENSZON DE RUYTER (1607-1676)

Une ascension exemplaire : ouvrier dès l'âge de 11 ans, il devient mousse, puis matelot, et enfin pilote puis patron chez les frères Lampsins, armateurs. Capturé lors d'un combat face aux Espagnols, il s'enfuit et retourne aux Pays-Bas à pied, traversant toute la France. En 1637, il commande son premier navire corsaire, pour plusieurs campagnes dans la Manche ou vers le Brésil, avant de bifurquer vers une activité marchande. Remarié en 1652, le voici à la tête d'une famille de six enfants : il aurait alors promis de ne plus naviguer. Ce serviteur encore quelconque va-t-il devenir un père tranquille ? C'est tout l'inverse, voici l'heure du devoir. Dès la première guerre anglo-hollandaise en 1652-1653, il s'illustre à Plymouth, repoussant la flotte britannique. Entre 1654 et 1656, il escorte des marchands hollandais en Méditerranée, et montre une telle rigueur face au sans-gêne des corsaires toulonnais qu'il crée un incident diplomatique avec la France. En 1658, chef des forces navales hollandaises, il lutte contre des corsaires suédois, protégeant le Danemark dont le roi l'anoblit en 1660. C'est ensuite la riposte face aux Barbaresques, de 1661 à 1662. Alors que l'assaut d'Alger est prévu en 1664, le combat contre les corsaires anglais l'appelle vers l'Afrique noire et jusqu'aux Antilles. En 1665, son retour aux Provinces-Unies est triomphal. Nommé lieutenant amiral, il multiplie les succès lors des deuxième et troisième guerres anglo-hollandaises. Mais à force de servir, on meurt : durant la guerre de Hollande, il affronte une flotte française menée par Abraham Duquesne au large de l'Italie. Une première fois à Stromboli, une seconde à Agosta. Il y meurt en 1676. Son corps sera ramené dans son pays, où on le surnommera « la main droite de l'Etat ».



Hollywood à l'abordage

Par Geoffroy Caillet

Avec plus de 250 films à leur actif, pirates, corsaires et flibustiers représentent plus que jamais une valeur sûre du cinéma d'aventures. Où, aujourd'hui comme hier, la production américaine se taille la part du lion.

© CAROLCO/THE KOBAL COLLECTION.

LA POUDRE AUX YEUX

En 1995, alors que les films de pirates ont été délaissés depuis la fin des années 1960, Renny Harlin réalise *L'Ile aux pirates* qui reprend tous les ingrédients du genre : des vaisseaux grandeur nature, une chasse au trésor, des batailles au sabre d'abordage, une île mystérieuse…

© UNITED ARTISTS/THE KOBAL COLLECTION.

TECHNICOLOR *Le Pirate noir*, écrit, produit et interprété par Douglas Fairbanks *(au premier plan repoussant l'ennemi)*, est, en 1926, le premier film entièrement tourné en technicolor.

On prédisait depuis les années 1950 leur échouage définitif, le pillage de leur trésor par les nouvelles formes du cinéma d'aventures, leur naufrage programmé à l'heure du divertissement futuriste calibré sur *Avatar*. Pour des producteurs affiliés à la religion du tiroir-caisse, l'affaire était entendue : le Jolly Roger – le pavillon à tête de mort et tibias en sautoir – flottait déjà comme une épitaphe sur le genre qui le popularisa. En 2003 pourtant, le blockbuster *Pirates des Caraïbes* mettait brusquement fin à cette chronique d'une mort annoncée. Depuis lors, la vitalité des trois autres films coproduits par Jerry Bruckheimer et Walt Disney Pictures n'en finit plus de sortir les pirates de la cale.

Un coup d'œil rétrospectif montre combien la longévité du genre était, au fond, un gage solide de sa renaissance. Dès les débuts du cinéma, les bobines ferraillent – encore silencieusement – des combats entre pirates et Britanniques. Les plus grands réalisateurs s'emparent du thème, comme David W. Griffith dans *L'Or du pirate* (1908) ou Maurice Tourneur, alors émigré aux Etats-Unis (*L'Ile au trésor*, 1920). Déjà s'affirment les caractéristiques de cette pierre angulaire du cinéma d'aventures : une estampille résolument américaine et une inspiration puisée à pleines mains dans les romans de Robert Louis Stevenson ou de Rafael Sabatini. Légitimés à la fois par leur filiation britannique et par leur proximité géographique avec les Caraïbes, les Américains s'instaurent inventeurs et promoteurs d'un genre qui va aussitôt profiter des atouts de leur politique de studios.

En 1924, deux adaptations de Sabatini voient simultanément le jour : *Capitaine Blood*, de David Smith, et *L'Aigle des mers*, de Frank Lloyd. Médecin britannique, Peter Blood se mue en corsaire au service de Guillaume d'Orange contre la France de Louis XIV, tandis qu'Oliver Tressilian, « l'aigle des mers », gentilhomme anglais injustement accusé de meurtre, est capturé par les Espagnols avant de devenir le chef d'une bande de pirates. Déjà, l'utilisation de modèles grandeur nature s'impose et la production dépense près de 200 000 dollars pour la construction des navires de *L'Aigle des mers*, filmé sur l'île de Santa Catalina, au large de la Californie.

Corsaires contre pirates, Britanniques contre Français et Espagnols : avant même l'appoint des flibustiers et des boucaniers, le film de pirates campe ses thèmes et ses personnages. Le corsaire au service de Sa Gracieuse Majesté y est presque toujours le héros, opposé aux puissances étrangères aussi bien qu'aux terribles pirates des Antilles. A moins qu'un revers de fortune l'ait jeté dans la piraterie, où il se distingue aussitôt par sa noblesse d'âme en attendant le retour, un jour, à sa condition d'origine.

C'est le cas du *Pirate noir* (1926), écrit, produit et interprété par le charismatique Douglas Fairbanks, dont le personnage infiltre la bande de pirates qui a tué son père pour les livrer à la justice. Sur une trame encore simple, le film déroule les qualités spectaculaires qui resteront l'apanage du genre : cascades époustouflantes, pirates effrayants à souhait et surtout couleurs flamboyantes, *Le Pirate noir* étant le premier film de l'histoire du cinéma à être tourné entièrement en technicolor (dans une bichromie de vert et brun). Fairbanks avait été successivement Zorro, d'Artagnan, Robin des Bois et le voleur de Bagdad. La bravoure, l'humour et le panache qu'il prête à ce Pirate noir valent au film un succès immense.

MYTHIQUE Ci-dessus : *Capitaine Blood (*1935), réalisé par Michael Curtiz pour Warner Bros, est un immense succès grâce notamment à un jeune acteur encore inconnu : Errol Flynn. A droite : Bull Montana dans *L'Ile au trésor* (1920) de Maurice Tourneur.

L'arrivée du parlant, en 1927, ne profite guère qu'aux films musicaux et il faut attendre 1934 pour que la Metro Goldwyn Mayer reprenne la main avec une nouvelle adaptation de *L'Ile au trésor* par Victor Fleming. Les pirates parlent enfin, leur perroquet aussi, mais sans grand succès, car il y manque un authentique héros, apte à remplacer Douglas Fairbanks, qui s'est retiré des écrans la même année. C'est la Warner qui décroche la formule gagnante en confiant successivement à Michael Curtiz les remakes de *Capitaine Blood* (1935) et de *L'Aigle des mers* (1940). En tête d'affiche, un jeune Australien inconnu, Errol Flynn, bat tous les records de popularité. Le réalisme des scènes d'action de *Capitaine Blood,* alternativement tournées en studios et à Laguna Beach, en Californie, enthousiasme la critique, et cinq nominations aux oscars viennent couronner le film.

Quant à *L'Aigle des mers,* il n'entretient plus qu'un lointain rapport avec son modèle de 1924 et avec le roman de Sabatini. S'il s'appelle Geoffrey Thorpe, le personnage interprété par Flynn s'inspire en réalité de sir Francis Drake, le corsaire le plus fameux de la reine Elizabeth Ire. En pleine Seconde Guerre mondiale, le film se pare surtout d'intentions politiques, la tentative d'invasion de l'Angleterre par l'Invincible Armada de Philippe II d'Espagne devenant l'évidente métaphore de l'agression allemande en pleine bataille d'Angleterre. Plus explicite encore, le discours final d'Elizabeth Ire exhortant les hommes libres à se battre et refusant que le monde appartienne à un seul homme ne présentait aucun mystère pour le spectateur de 1940.

Adoubé par ces deux fleurons de la geste des mers, le film de pirates trouve définitivement sa place dans un cinéma d'aventures hollywoodien qui cherche à faire oublier les horreurs de la guerre en Europe. Désormais, les meilleurs réalisateurs mettent en scène abordages et pillages en technicolor et, mélangeant pirates et corsaires, exaltent l'héroïsme à tour de bras : Tyrone Power et Maureen O'Hara triomphent dans *Le Cygne noir* (Henry King, d'après Rafael Sabatini, 1942), Bob Hope dans *La Princesse et le Pirate* (David Butler, 1944), Paul Henreid dans *Pavillon noir* (Frank Borzage, 1945). La tendance à l'idéalisme qui imprègne la représentation de la piraterie culmine en 1948, lorsque Vincente Minnelli réunit le genre à celui du film musical dans *Le Pirate*. Judy Garland y joue une Espagnole des Caraïbes rêvant d'un légendaire pirate, Macoco, dont un saltimbanque (Gene Kelly) prendra l'identité pour la séduire.

PHOTOS : © RUE DES ARCHIVES/BCA.

© RUE DES ARCHIVES/RDA. © RUE DES ARCHIVES/BCA.

COPIE CONFORME Ci-contre : *Le Neptune*, véritable vedette du film *Pirates* (1986) de Roman Polanski, est une fidèle reconstitution d'un galion espagnol du XVIIe siècle. En bas : le capitaine Crochet, l'un des héros du *Peter Pan* (1953) de Walt Disney.

De tous leurs homologues, corsaires et pirates britanniques ont la faveur des scénaristes, qui les recyclent volontiers en prenant toutes les libertés historiques possibles : le pirate William Kidd, qui finit pendu à Londres en 1701, reprend vie sous les traits de Charles Laughton dans *Capitaine Kidd* (Rowland V. Lee, 1945), tandis que sir Henry Morgan, flibustier patenté et corsaire d'occasion, est à l'honneur dans *Le Cygne noir* et dans *Barbe-Noire le pirate* (Raoul Walsh, 1952), où il affronte le fameux corsaire anglais du XVIIIe siècle devenu pirate. La fortune cinématographique de Barbe-Noire n'en finit pas : on le retrouve dans *La Flibustière des Antilles* (Jacques Tourneur, 1951), sous les traits de Peter Ustinov dans *Le Fantôme de Barbe-Noire* (Robert Stevenson – au nom prédestiné –, 1968), et bien plus tard dans *Pirates des Caraïbes : La Fontaine de Jouvence* (Rob Marshall, 2011).

Pour maintenir intact l'enthousiasme du public, le genre fait feu de tout bois. A l'intention des enfants, Walt Disney produit une nouvelle *Ile au trésor* (1950) et surtout le dessin animé *Les Aventures de Peter Pan* (1953), qui introduit dans l'imaginaire collectif le terrible capitaine Crochet. Les comiques Abbott et Costello rencontrent le capitaine Kidd (*Les Joyeux Pirates*, Charles Lamont, 1952), à nouveau joué par Charles Laughton. Les femmes manient elles aussi le sabre, telle Jean Peters dans *La Flibustière des Antilles*, film très librement inspiré de la vie d'une des rares femmes pirates, l'Irlandaise Ann Bonny, ou Maureen O'Hara, qui retrouve Errol Flynn dans *A l'abordage* (George Sherman, 1952).

Avec les années 1950 s'éteignent les derniers feux du film de pirates hollywoodien. Mais quels feux ! Errol Flynn tourne encore *Le Vagabond des mers* (William Keighley, 1953) d'après Stevenson, et Burt Lancaster *Le Corsaire rouge* (Robert Siodmak, 1952), l'un des meilleurs films du genre, où ses bonds endiablés dans les voilures du navire restituent, intacte, la verve de Douglas Fairbanks. Les goûts du public ont changé et le coût de ces films à grand spectacle plaide pour leur abandon. Mais les pirates de celluloïd n'ont pas dit leur dernier mot. Habile imitatrice d'Hollywood et spécialiste des productions à petit budget, c'est l'Italie, seconde patrie du cinéma mondial depuis l'après-guerre, qui accueille leur transplantation et leur mue.

Dès 1937 et 1941 en réalité, les vétérans du cinéma muet Amleto Palermi *(Il corsaro nero)* et Enrico Guazzoni *(Les Pirates de Malaisie)* s'étaient lancés dans des films de pirate en adaptant à l'écran les romans d'aventures d'un auteur maison, Emilio Salgari, le très populaire « Jules Verne italien ». Loin des Caraïbes du XVIIe siècle, ces pirates malais ont pour chef Sandokan, prince héritier du sultanat de Mulader, qui affronte les Anglais dans les Indes britanniques. En 1949, un nouveau changement de décor intervient lorsque Edgar G. Ulmer, Autrichien passé par les Etats-Unis, vient réaliser en Italie un *Pirates de Capri* bien du cru. Tourné en double version américaine et italienne, le film rassemble pêle-mêle acteurs italiens et seconds couteaux hollywoodiens autour du récit fantaisiste d'une révolte du peuple napolitain, qui pilla les navires de la reine Marie-Caroline de Bourbon en 1779.

Mais rapidement, le cinéma de la péninsule va acclimater pirates et corsaires antillais à la sauce latine. Les coins les plus pittoresques des côtes méditerranéenne et adriatique deviennent à l'écran l'île de la Tortue, et les studios romains de Cinecittà accueillent désormais combats navals et maquettes de navires. Pirates noirs et corsaires rouges, Britanniques, Français et Espagnols, fils et filles de pirates, tout y passe, dans une joyeuse débauche d'images en couleurs et en cinémascope. A *La Vengeance du corsaire* (Primo Zeglio, 1951) succèdent *Les Trois Corsaires* (Mario Soldati, 1952), *Le Pirate de l'épervier noir* (Sergio Grieco, 1958) ou *Le Boucanier des îles* (Domenico Paolella, 1962), tandis que le *Capitaine Morgan* (André De Toth, 1960) tire à nouveau le sabre et que sir Francis Drake reprend vie dans *Le Corsaire de la reine* (Rudolph Maté, 1962), deux films supervisés par des réalisateurs américains sur le déclin dans leur pays.

PHOTOS : © RUE DES ARCHIVES/BCA.

EFFETS SPÉCIAUX A gauche : l'affiche du film *Master and Commander* (2003) avec Russell Crowe. A droite : les comédiens Keira Knightley *(à g.)* et Orlando Bloom dans le premier opus de *Pirates des Caraïbes : La Malédiction du Black Pearl* (2003). La série qui met en scène les aventures de Jack Sparrow (Johnny Depp) renouvelle le genre du film de pirates à coups d'effets spéciaux spectaculaires.

Près de trente autres films suivent, qui témoignent d'une plus-value discutable par rapport à leur modèle hollywoodien, mais d'un savoir-faire plein d'inventivité pour contourner leurs contraintes budgétaires et se doter d'une apparence de magnificence. En ancrant le film de pirates dans le cinéma populaire national, l'Italie le transforme en produit local, comme elle le fera peu après avec le western spaghetti. On tente des variantes historiques. Des scénaristes échafaudent un *Jules César contre les pirates* (Sergio Grieco, 1962), inspiré du récit de Plutarque évoquant la capture du futur conquérant des Gaules par les pirates de Cilicie. D'autres imaginent un *Robin des Bois et les pirates* (Giorgio Simonelli, 1960), interprété par l'ex-Tarzan Lex Barker : de retour des croisades (!), le héros de Sherwood y tombe aux mains de pirates méditerranéens… Jamais à court de recettes commerciales, une modeste coproduction italo-franco-espagnole ressuscite même un *Fils du capitaine Blood* (Tulio Demicheli, 1962) taillé sur mesure pour Sean Flynn, qui reprend ainsi près de trente ans plus tard le rôle tenu par son illustre père.

Après un *Surcouf* en deux épisodes (Sergio Bergonzelli, 1966), l'un des rares films consacrés aux corsaires français (ni Jean Bart, ni Duguay-Trouin, ni Jacques Cassard ne connaîtront les honneurs de l'écran), l'étoile des pirates pâlit de nouveau. Le cinéma d'aventures a vécu, même si la cinématographie mondiale ménage encore aux pirates des apparitions régulières. *Cyclone à la Jamaïque* (Alexander Mackendrick, 1965) reprend le flambeau avec un Anthony Quinn tout en nuances dans le rôle du pirate Chavez, tandis que, sans être à proprement parler des films de pirate, les différentes adaptations de l'épisode des *Révoltés du Bounty* et *Master and Commander : De l'autre côté du monde* (Peter Weir, 2003) renouvellent le film d'aventures maritimes. Au vrai, le genre traditionnel est mort, et l'engouement suscité par *Pirates* (Roman Polanski, 1986) et *L'Ile aux pirates* (Renny Harlin, 1995) reste ponctuel.

Il fallait donc l'appoint du fantastique introduit en 1991 par Steven Spielberg dans *Hook ou la revanche du capitaine Crochet*, et surtout *Pirates des Caraïbes* pour opérer sa résurrection. La série des quatre films réalisés par Gore Verbinski et Rob Marshall ne cache pas ses ambitions commerciales, dopée par un succès (et un budget : jusqu'à 300 millions de dollars) toujours croissant – le dernier opus a dépassé le milliard de dollars de recettes. Créée en tant que franchise inspirée de l'attraction éponyme des parcs Disney, elle n'a qu'un mot d'ordre : la débauche visuelle.

Sous un déluge d'effets spéciaux, ces aventures maritimes se pimentent de spectres et de monstres marins, de bateaux fantômes et de cannibales, accumulant les clichés pour mieux les dépasser par l'humour. Leur héros, le capitaine Jack Sparrow, emprunte les traits de Johnny Depp, excentrique et bardé de breloques, plus proche d'une pop star britannique que de Douglas Fairbanks ou d'Errol Flynn. Barbe à papa pour les uns, magnifiquement survolté pour les autres… Qu'importe. Avec ces pirates-là et l'arrivée sur le grand écran, annoncée en 2013, d'un célèbre pirate de science-fiction télévisé, Albator, le genre a pour longtemps le vent dans les voiles.

Pirates à bâbord!

Fouet, longue-vue, pistolet ou sabre… Un aperçu de la panoplie des corsaires et des pirates à découvrir au musée de la Marine de Greenwich, à Londres.

CŒUR DE PIRATE Long John Silver, illustration par Monro S. Orr, *in L'Ile au trésor* de Robert Louis Stevenson, 1937. En haut, à gauche : compas de marine (Londres, Greenwich, National Maritime Museum). Le nord est indiqué par une fleur de lis. En haut, à droite : jeu de cartes saisi sur un bateau de pirates (Londres, The British Museum). A droite : globes terrestre et céleste de poche, vers 1710 (Londres, Greenwich, National Maritime Museum). La Californie est représentée comme une île et l'Australie est déjà indiquée.

PIRATES : © MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES. JEUX DE CARTES : © THE BRITISH MUSEUM, LONDRES, DIST. RMN-GRAND PALAIS/THE TRUSTEES OF THE BRITISH MUSEUM.

SANS PITIÉ Ci-dessous : instrument de supplice traditionnel de la marine, le chat à neuf queues est un fouet composé de neuf lanières dont chaque extrémité se termine par un nœud ou une griffe en métal (Londres, Greenwich, National Maritime Museum). A droite : frontispice de *Piracy in the West Indies and its Suppression,* 1923, figurant une sélection de drapeaux pirates des XVIIIe et XIXe siècles (Londres, Greenwich, National Maritime Museum). Le pavillon pirate noir intimait à ceux qui le croisaient l'ordre de se rendre sans combat. Le rouge signifiait « la mort pour tous ».

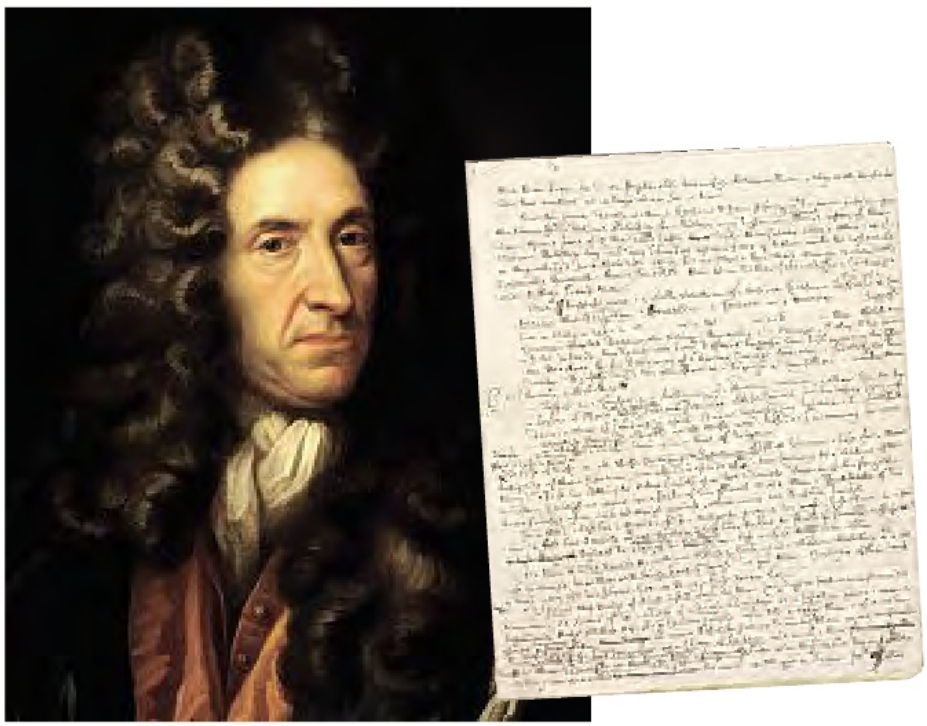
POUR TOUTES LES AUTRES PHOTOS : © NATIONAL MARITIME MUSEUM, GREENWICH.

SUR LE PONT Ci-dessous : télescope achromatique (sans aberration de couleurs) en laiton laqué et orné de fleurs rouge et or (Londres, Greenwich, National Maritime Museum).

AUX ARMES Ci-dessous, à droite : coutelas dont la lame d'acier est gravée d'un large motif d'ancre, du nom du propriétaire – « L. Nelson » –, de la date – 1793 –, et du nom des artisans – Coulaux Frères. A gauche : pistolet sans doute offert par le capitaine Thomas Hardy à l'amiral Nelson, dont il fut le *Flag Captain* (officier commandeur du navire amiral d'une escadre) sur le *HMS Victory* (Londres, Greenwich, National Maritime Museum).

Par Philippe Colombani

Dr Johnson & mister Defoe



L'inventeur de Robinson Crusoé était un génial polygraphe. Il n'a cessé de jongler entre l'histoire et la réalité.

Sur le portrait que conserve de lui le Musée national de la Marine de Greenwich, Daniel Defoe apparaît tout emperruqué avec la pointe de morgue au menton qui sied à l'homme installé. Bien malin qui devinerait derrière ce notable un peu docte un agitateur puritain, un négociant véreux, un agent double, un affabulateur et un polygraphe de génie. Véritable personnage de roman, Daniel Defoe fut tout cela à la fois.

« *La grande affaire de la vie,* disait-il, *c'est de gagner de l'argent.* » De ce point de vue, Defoe fut représentatif de ce que Swift appelait avec mépris la « *mentalité de boutiquier* » (« *the spirit of shop-keepers* »), qui présida à la prospérité de l'Angleterre et à l'enrichissement de ses marchands.

Mélangeant volontiers les genres pour parvenir, Defoe s'essaie sans succès à la politique et au commerce. De l'une, il recueille les disgrâces ; de l'autre, des poursuites de créanciers. Ayant épuisé, dans les deux sens du terme, son crédit, il se tourne alors vers la littérature. Defoe a 59 ans.

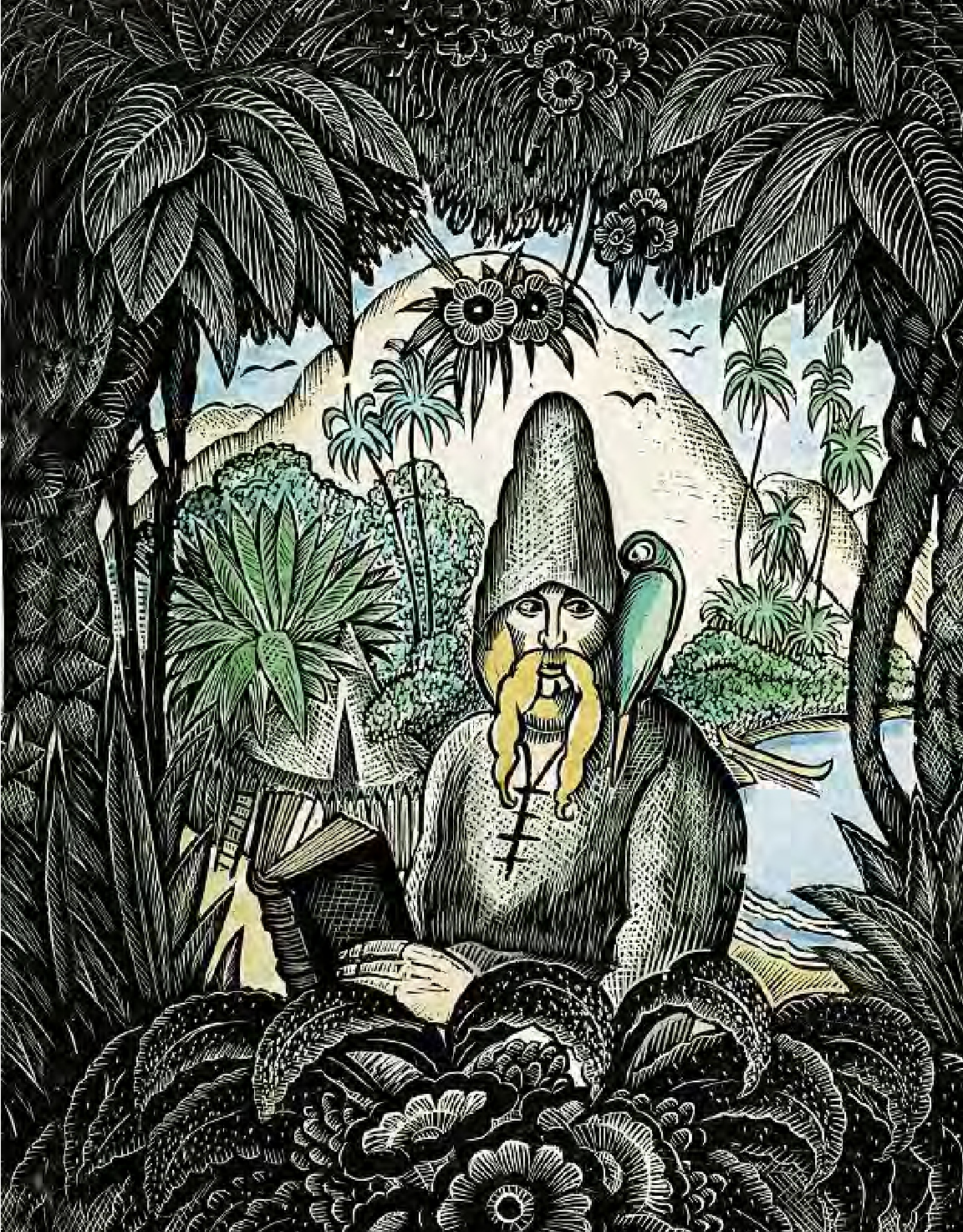
D'instinct, ce passionné du jeu de l'argent et des échanges, dédaignant la poésie et les légendes médiévales alors en vogue, se tourne vers les mers et les océans. Espace immense, inexploré des lettres, où l'Angleterre commence à tisser la toile de sa puissance. La découverte d'Alexander Selkirk par William Dampier, le 2 février 1709, est le premier fait qui attire son attention. Defoe va en effet s'emparer de l'histoire de ce marin écossais, débarqué quatre ans sur une île inhabitée au large de Valparaíso, pour concevoir son *Robinson Crusoé.*

Transportées en Atlantique, à l'embouchure de l'Orénoque, les aventures du naufragé solitaire paraissent en avril 1719. A travers cet ermite, compagnon des nuées, du vent et des oiseaux de mer, Defoe installe le réalisme imaginaire dans la littérature.

ÎLE DÉSERTE Ci-dessus : *Portrait de Daniel Defoe,* dans le style de sir Godfrey Kneller, XVIIe-XVIIIe siècles (Londres, Greenwich, National Maritime Museum). A droite : page manuscrite de Daniel Defoe, extraite de *The Compleat English Gentleman,* 1729 (The British Library Institution). Page de droite : Robinson Crusoé, illustration de Pierre Falké, 1926.

© NATIONAL MARITIME MUSEUM, GREENWICH/LEEMAGE. © BRITISH LIBRARY BOARD/ROBANA/LEEMAGE.

© DROITS RESERVES/AKG-IMAGES.



© COSTA/LEEMAGE. © THE PRINT COLLECTOR/CORBIS.

Le succès est aussitôt foudroyant. Quel livre recommander à Emile, pour qu'il lui donne la formation nécessaire à un homme libre sans encombrer son esprit de connaissances inutiles ? demande Jean-Jacques Rousseau. *« Est-ce Aristote ? Est-ce Pline ? Est-ce Buffon ? Non ; c'est* Robinson Crusoé. »

Maître dans l'art du trompe-l'œil, Defoe publie moins de six mois plus tard *Le Roi des pirates*. L'histoire commence ainsi : *« Les lettres du capitaine Avery présentées ci-après ont, entre autres avantages, celui de donner aux lecteurs la satisfaction de voir combien ils ont été abusés par les ouvrages déjà publiés, qui proposaient au monde des récits ridicules et extravagants. »* Si le pirate Avery, dit « Long Ben », a bien existé, la relation qu'en fait Defoe est pourtant parfaitement apocryphe. S'agit-il, comme on pourrait le croire, d'une vulgaire imposture ? La chose est possible, mais pas certaine. Defoe poursuit en effet un dessein littéraire qui consiste à emboîter le plus parfaitement possible l'invention dans le réel, sans qu'il soit possible de démêler l'une de l'autre. La profusion de ses descriptions n'a pas d'autre but. Son propos n'est pas de trahir une vérité, mais d'en combler l'absence à sa façon. L'année suivante il récidive avec *La Vie, les aventures et les pirateries du fameux capitaine Singleton*. Il s'impose par là comme le maître de la littérature inspirée par la piraterie. Avec lui, « Jolly Roger », le pavillon noir, claque au vent de la fiction.

L'histoire semble pourtant reprendre le pas quand paraît le 14 mai 1724, la première édition de l'*Histoire générale des plus fameux pyrates*, du capitaine Charles Johnson. Un seul grand témoignage sur la piraterie l'a jusqu'alors précédé : l'*Histoire d'aventuriers qui se sont signalés dans les Indes*, publiée en 1678 en néerlandais à Amsterdam et signée, selon la graphie fantaisiste du temps, Oexmelin. Son auteur, un huguenot originaire d'Honfleur, se nommait en réalité Alexandre-Olivier Exquemelin. De 1668 à 1672, il avait vécu selon les règles et coutumes singulières des flibustiers de l'île de la Tortue. Malgré quelques licences, son livre constitue une source de première main.

L'*Histoire générale des plus fameux pyrates* décrit pour sa part la geste noire et sanglante des plus grands sabreurs des mers : Edward Teach, dit « Barbe-Noire » ; John Rackam, dit « Calico Jack » ; sa compagne, la fougueuse Ann Bonny ; Mary Read, la belle travestie ; Bartholomew Roberts ; Bellamy…

Dans cette somme, Charles Johnson dévoile aussi, aux chapitres XX (« Histoire du capitaine Misson et de son équipage ») et XXIII (« Histoire du capitaine Tew et de son équipage »), l'existence de Libertalia : une nouvelle Cythère des « chiens de mer », qu'il situe dans la baie de Diégo-Suarez, au nord de Madagascar, et dont nul n'avait entendu parler avant lui. Sur cet éden de l'océan Indien, le lugubre pavillon noir aux ossements avait cessé de flotter. Pour marquer le passage de l'ombre à la lumière, un drapeau blanc frappé de la devise rédemptrice *« A Deo, a Libertate »* l'avait remplacé. Libertalia était une bergerie construite par une horde de loups.

Thème récurrent de l'imaginaire au XVIIIe siècle, déjà présent chez Thomas More (*Utopie*, 1516) et dans l'œuvre du poète puritain John Milton (1667), la quête d'une « nouvelle genèse » et d'un « paradis perdu » que la France des Lumières, de Bernardin de Saint-Pierre à Rousseau, porterait avec ravissement à son zénith prenait, avec cette république d'outre-mer, sa place dans l'histoire vécue.

Celle du capitaine Misson, huguenot provençal de petite noblesse, et de son compère Carracioli, curé défroqué romain, comportait certes de multiples emprunts à l'*Histoire de la grande isle Madagascar*, d'Etienne de Flacourt, éditée en 1661. Pour colorer son récit, Johnson avait aussi importé une scène sacrificielle hindoue avec une jeune veuve comorienne de sang royal qui se jetait dans le bûcher crématoire de son époux, avant-goût de Phileas Fogg

SABREURS DES MERS Ci-dessous : *Ann Bonny, John Rackam et Mary Read,* par Karen Humpage. En haut : *La Tête de Barbe-Noire suspendue au mât du navire du capitaine Maynard,* gravure extraite de *The Pirates Own Book,* 1837. Page de droite : *Duel entre Barbe-Noire et Robert Maynard,* par Jean Leon Gerome Ferris, 1718.

© SUPERSTOCK/LEEMAGE.

et Mrs Aouda qui n'était malheureusement, chez des mahométans, guère plausible.

Quant à Misson, nous n'en savons que ce que Johnson voulait bien nous en dire : un portrait brossé à grands traits, fait de généralités suffisamment diluées pour brouiller toute identification. Détail d'autant plus troublant que les noms de Misson et Johnson ne sont nulle part répertoriés chez les gens de mer. L'un et l'autre, en effet, ne figurent sur aucun rôle d'équipage.

N'importe : ce témoignage, à la fois édifiant et terrifiant, connaît un succès immédiat. L'*Histoire générale des plus fameux pyrates* sera rééditée une centaine de fois.

Cet engouement s'explique d'abord par l'ampleur du récit, mais aussi parce que, dans sa poursuite du vrai, le mystérieux Johnson s'engage souvent avec force détails au-delà du vrai lui-même. Ainsi parvient-il à satisfaire cet éternel besoin du lecteur : l'émotion.

Tracassé par le traitement ô combien littéraire de l'ouvrage, le Pr John Robert Moore de l'université d'Indiana découvrira bien plus tard le pot aux roses. Dans son édition critique de l'*Histoire générale des plus fameux pyrates* publiée en 1932, il soupçonne que seul un véritable écrivain peut se cacher sous la signature fantomatique du capitaine Johnson. Après avoir comparé les écrits, disséqué le langage et le style, étudié la construction de l'effet dramatique, catalogué les diverses influences, relevé la masse de la documentation et les éléments de satire sociale chers à Defoe, il en vient à conclure qu'*« aucun autre auteur ne pourrait avoir écrit ce livre »*.

A la même époque, Charles Grey, historien de l'aventure maritime, vérifiant les notes de Samuel Charles Hill publiées en 1923 *(Notes on Piracy in Eastern Waters)*, fait une suggestion identique. Quarante ans plus tard, en 1972, les travaux d'un autre universitaire américain, Manuel Schonhorn, confirment de façon définitive cette usurpation d'identité.

Mais pour quelle raison Defoe s'est-il effacé derrière Johnson ?

Echaudé par l'infortune de ses expériences antérieures, Daniel Defoe avait simplement décidé de cloisonner ses activités de façon à ce que d'éventuels déboires dans un domaine n'écornent pas les actifs réalisés dans un autre.

« Conteur de la race des grands conteurs anglais », selon le mot de Mac Orlan, le polygraphe puritain Defoe aura installé le roman anglo-saxon sous le signe de la sédition avec un esprit de boutiquier.

À LIRE DE DANIEL DEFOE

Robinson Crusoé, Gallimard, « Folio classique », 512 pages, 6,60 €.

Histoire générale des plus fameux pyrates, Phébus, « Libretto », 2 tomes, 480 et 368 pages, 11,80 € et 10 €.

Par Philippe Colombani, Gilbert Buti, Michel De Jaeghere, Isabelle Schmitz et Vincent Tremolet de Villers

Du vent dans les voiles

Par Albane Piot

Un passionnant dictionnaire dirigé par Gilbert Buti et Philippe Hrodej nous dévoile tout sur la course et la piraterie.

Il est des livres où souffle le vent salé. On y croise des navires hostiles, des îles lointaines, des figures romanesques. Le *Dictionnaire des corsaires et pirates* réalisé sous la direction de Gilbert Buti et Philippe Hrodej est de ceux-là. Il offre une captivante plongée dans l'océan des abordages, des ports, des armateurs. Dans cette somme passionnante et érudite, il ne manque aucun des seigneurs des mers – Jean Bart, John Rackam, Barberousse –, mais on trouve aussi des *« inconnus du littoral »* qui ont fait l'histoire de la course, des négociants, des ministres ou des militaires, comme des bases portuaires, des cités maritimes, des Etats corsaires… Les frontières temporelles sont celles de l'époque moderne : du XVIe siècle au début du XIXe siècle, l'espace géographique considéré est celui du monde connu d'alors. Le sérieux des notices rédigées par une cinquantaine d'historiens n'enlève rien à la saveur de ces petites histoires, ces batailles navales, ces luttes d'influence. Complétant cette fresque, une précieuse chronologie, une bibliographie détaillée et consistante, et un savoureux glossaire (interlope : contrebande, fraude; espingole : gros fusil à canon court et à bouche évasée; sea-dogs : corso-pirates anglais sous le règne d'Elizabeth Ire…). Si ce formidable travail d'historien ne cède jamais aux sirènes des mythes et des légendes, il montre que la réalité n'a souvent rien à leur envier.

© MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES.

À L'HORIZON
Le Capitaine Bill observe les environs avec sa longue-vue, par Monro S. Orr, *in L'Ile au trésor*, de Robert Louis Stevenson, 1937.

DICTIONNAIRE DES CORSAIRES ET PIRATES
Gilbert Buti et Philippe Hrodej (dir.)

CNRS Editions
990 pages
39 €

Histoire et essais

Jacques Cassard. Armateur et corsaire du Roi-Soleil

Philippe Hrodej

Jacques Cassard le Nantais, grand capitaine corsaire du siècle de Louis XIV, fait partie de ces aventuriers à la Surcouf dont la vie se prête aux hyperboles et aux variations sur un thème héroïque. En voilà l'histoire vraie, la biographie « universitaire », où l'on découvre qu'au moins autant que marin, Cassard fut un habile homme d'affaires.

Presses universitaires de Rennes, 316 pages, 22 €.

Les Barbaresques

Jacques Heers

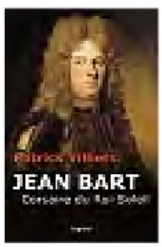
Les Barbaresques étaient ces corsaires qui écumèrent en leur temps la Méditerranée, souvent (mais pas toujours) pour le sultan de Constantinople, tels les fameux frères Barberousse, fils d'un Sicilien converti à l'islam. Rythmé et même trépidant, ce texte du grand historien Jacques Heers fourmille d'informations passionnantes. Un classique.

Perrin, « Tempus », 368 pages, 9,50 €.

Jean Bart. Corsaire du Roi-Soleil

Patrick Villiers

La plus récente biographie du fameux corsaire de Dunkerque, roi des corsaires mais aussi, dans un second temps, officier au service de Louis XIV, lève des pans d'ombre sur ce flamboyant héros populaire et dessine en arrière-plan l'histoire de l'intégration de Dunkerque au royaume de France, et celle de la marine française au temps du Roi-Soleil. Un portrait enlevé et particulièrement renseigné.

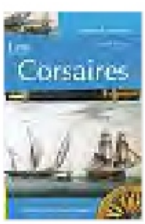


Fayard, 552 pages, 25 €.

SI VOUS PASSEZ PAR LA VENDÉE...

Faites un crochet par Saint-Gilles-Croix-de-Vie, le détour en vaut la peine ! Derrière une petite maison blanche aux volets bleus située près du port, face au large, se cache un haut lieu de la littérature maritime mondiale, comme l'explique son fondateur, un ex-officier de la marine marchande et de surcroît littérateur de la mer. A l'intérieur, les vitrines présentent des ouvrages des plus grands écrivains de la mer – de Loti à Hemingway en passant par Jules Verne – que le visiteur peut consulter. Des expositions sont régulièrement organisées, dont le thème se trouve être actuellement « Nelson contre Napoléon dans les romans historiques maritimes ». Une touche de sel dans vos vacances !

Maison des écrivains de la mer, 9, rue Jean-Cristau, 85800 Saint-Gilles-Croix-de-Vie. Ouvert de 15 heures à 19 heures, le jeudi, vendredi, samedi et dimanche, jusqu'au 15 septembre. Tél. : 02 51 98 55 04.



Les Corsaires

Patrick Villiers

A la manière d'un petit guide, l'ouvrage raconte synthétiquement l'histoire des corsaires depuis les origines jusqu'au traité de Paris du 16 avril 1856 (où fut signée l'abolition de la course par les particuliers). Il procède, par là, à une salutaire mise au point sur les mythes, la géographie de la course française, les hommes, les navires, les tactiques, les profits… Pour aller à l'essentiel !

Editions Jean-Paul Gisserot, 128 pages, 5 €.

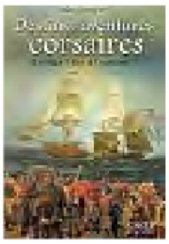
La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II

Fernand Braudel

C'est un livre vaste et profond comme la mer. Un lumineux panorama historique, géographique et politique du monde méditerranéen au XVIe siècle. Divisée en trois parties et trois volumes qui peuvent se lire indépendamment, cette fresque commence par *La Part du milieu* où Braudel étudie les genres de vie induits par la nature et les civilisations méditerranéennes. Elle se poursuit avec le volume *Destins collectifs et mouvements d'ensemble*, qui décrit les économies et les sociétés, et s'achève dans le dernier tome, *Les Evénements, la politique et les hommes*, qui narre les faits historiques avenus durant le règne de Philippe II d'Espagne (1556-1598), champion de la chrétienté contre les Turcs. Cet ouvrage fondamental, réédité plusieurs fois, comporte des pages magistrales, denses et suggestives sur la course en Méditerranée au XVIe siècle. Un chef-d'œuvre.

Le Livre de poche, 3 volumes, env. 530 pages et 9,20 € chaque volume.

Destins et aventures corsaires



Michel Aumont

Granville fut l'un des principaux ports de pêche français au XVIIIe siècle et la guerre de course y était régulièrement pratiquée. L'auteur raconte ici la vie des corsaires – armateurs, capitaines ou équipages – qui y étaient attachés et brosse dans la foulée un tableau très général et très pédagogique des pratiques de la guerre de course. L'ouvrage est étoffé de documents qui permettent de faire le point sur l'armement des corsaires, la taille et le type des navires utilisés… Ces aventuriers, à lire Michel Aumont, n'étaient pas des marins d'eau douce !

Orep Editions, 256 pages, 22 €.

La Méditerranée entre la Croix et le Croissant

Michel Fontenay

Depuis le Moyen Age, l'Orient et l'Occident se sont disputé la Méditerranée, et s'y sont affrontés. Diplomates, mercenaires, voyageurs ou pèlerins s'y échangèrent de tout temps marchandises, idées, savoirs, techniques, hommes ou femmes… Ce recueil d'articles d'un très fin connaisseur de la course en Méditerranée étudie ce phénomène sous divers angles : la Méditerranée et les « trésors d'Amérique », modalités du *corso* méditerranéen, l'exemple de Malte et des ports barbaresques, l'Empire ottoman et le risque corsaire, suivant une approche universitaire rigoureuse.

Classiques Garnier, 425 pages, 54 €.

Une histoire des pirates

Jean-Pierre Moreau

« Comme beaucoup d'entre nous, j'ai passé de fabuleux moments, armé de solides tartines de confiture ou pelotonné au fond de mon lit, en compagnie du mystérieux John Silver, [ou] à trembler devant Rackham le Rouge. » Quelques années plus tard, l'enfant s'est mué en historien et revient débrouiller les mythes et les réalités de l'histoire des pirates. Bon connaisseur de la flibuste et des boucaniers aux Antilles en particulier, il en brosse un panorama chronologique, pédagogique et passionné.

Seuil, « Points histoire », 558 pages, 10,10 €.

Pirates, flibustiers et corsaires

Alain Berbouche

L'histoire maritime charrie nombre d'idées reçues et de clichés. L'auteur a choisi de restaurer un certain nombre de vérités oubliées. Il insiste donc sur la dimension juridique de la course, en replaçant les romans d'aventures dont se sont nourries les légendes dans l'histoire des institutions de la marine française. Un ouvrage précis, truffé de références et de citations, qui offre de jolies découvertes.

Pascal Galodé Editions, 398 pages, 22,50 €.

DO YOU SAINT-TROPEZ ?

A Saint-Tropez, le nouveau musée de la Citadelle a ouvert ses portes il y a quelques jours : consacré à l'histoire maritime de la ville, de la fin du XVe siècle à aujourd'hui, il offre un parcours thématique (la marine de guerre, le passage du cap Horn, la pêche…) fondé sur les travaux universitaires de Gilbert Buti (sur le quartier maritime de Saint-Tropez au XVIIIe siècle, quand la ville était le troisième port de France), Daniel Paget (les pêches et l'environnement marin de la ville) et Laurent Pavlidis (la construction navale en Provence et l'activité au long cours des marins tropéziens). Quelque 250 objets sont présentés pour l'illustrer : maquettes de vaisseaux, armes, cartes, portraits et divers objets parfois insolites comme ce coati, animal originaire d'Amérique du Sud qui termina sa vie à Saint-Tropez dans la propriété d'un capitaine, avant d'être naturalisé pour la postérité… On y fait de belles découvertes et l'on y trouve des clés pour mieux apprécier la ville et ses curiosités : la collection d'ex-voto de la chapelle Sainte-Anne, les têtes de Turc et de Maure de la rue Allard ou la présence sur le port d'une statue du bailli de Suffren…

Citadelle de Saint-Tropez, 83990 Saint-Tropez. Ouvert tous les jours, du 1er avril au 30 septembre de 10 heures à 18 h 30 ; du 1er octobre au 31 mars, de 10 heures à 12 h 30 et 13 h 30 à 17 h 30. Entrée : 3 €. Rens. : +33 (0) 4 94 54 84 14.

La possibilité d'une île

Par Philippe Colombani

Avec *L'Ile au trésor*, Stevenson signe le chef-d'œuvre de la littérature de pirates.

© DROITS RESERVES/COSTA/LEEMAGE.

PREMIER DE CORDÉE
Le Pirate Long John Silver, par Newell Convers Wyeth, extrait de *L'Ile au trésor,* de Robert Louis Stevenson, 1911.

« *J'avais trente et un ans. J'étais chef de famille. J'avais perdu ma santé. Je n'avais pas encore achevé mes études. Je n'avais jamais gagné deux cents livres par an.* »

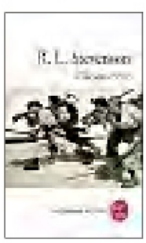
Robert Louis Stevenson fait ce constat amer durant l'été 1881 alors que depuis des semaines des rideaux de pluie balaient la lande écossaise. « *J'aime mon air natal, mais lui ne m'aime pas* », ajoute, laconique, le souffreteux. Depuis le 1er août, il vit claquemuré dans un cottage lugubre de Braemar avec son épouse américaine et le fils de celle-ci. Lloyd Osbourne est un garçon de 13 ans, comme Jim Hawkins, qui se morfond d'ennui et que son beau-père veut distraire.

Telles sont les circonstances qui entourent la naissance de *L'Ile au trésor,* le plus éclatant chef-d'œuvre inspiré par les aventures des pirates et des corsaires. Et parce que la légende s'inscrit parfois dans la légende, c'est autour d'une carte que tout commence. Quelques pouces carrés de papier sur lesquels Stevenson a dessiné les contours d'une île improbable, en forme de « *gros dragon sur ses pattes de derrière* », avec ses baies, ses marais et ses bois qu'il localise par 62° 17' 20" de latitude et 19° 2' 40" de longitude. C'est-à-dire nulle part.

Mais de ce « vide » Stevenson va faire un « ailleurs » peuplé d'images plus fortes que la réalité : Billy Bones le balafré qui « *souffle dans son nez comme une trompe par temps de brume* », Ben Gunn le mystérieux « *monstre* », Long John Silver et sa face en forme de jambon d'York. Stevenson s'est bien sûr servi dans Daniel Defoe, Washington Irving, Frederick Marryat ou Edgar Poe, mais comme on le ferait dans un magasin d'accessoires : un perroquet, une palissade, un coffre…

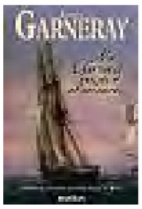
Chez Stevenson, en effet, les impressions l'emportent toujours sur les descriptions. Le procédé narratif consistant à faire suivre la relation de Jim Hawkins par celle du docteur Livesey accentue le caractère délibéré de ce choix. Biographe autorisé, Michel Le Bris souligne que « *l'aventure, pour Stevenson, est la forme du roman et non sa matière* ». Sans doute est-ce là l'explication pour laquelle *L'Ile au trésor* ne comporte pas de fin véritable : une partie du butin reste enfouie, tandis que Long John Silver parvient à s'échapper sans être capturé. Sans doute aussi cela explique-t-il que *L'Ile au trésor* soit devenue, pour les amateurs de romans d'aventures, la référence absolue. Comme l'observe en effet Pierre Mac Orlan dans son *Petit manuel du parfait aventurier* : « *L'aventure n'existe pas. Elle est dans l'esprit de celui qui la poursuit et dès qu'il peut la toucher du doigt, elle s'évanouit pour renaître bien plus loin, sous une autre forme, aux limites de l'imagination.* »

L'ÎLE AU TRÉSOR
Robert Louis Stevenson



Le Livre de poche
276 pages
3,50 €

Romans et souvenirs



Voyage aux isles
Jean-Baptiste Labat

Jean-Baptiste Labat, dominicain missionnaire aux Antilles de 1693 à 1705 qu'Albert t'Serstevens campe ainsi : *« moine aventureux, savant naturaliste, ingénieur civil et militaire, aumônier de la flibuste, convertisseur énergique, administrateur à poigne, débrouillard et brouillon »*, raconte ici ses aventures, publiées en 1722. Outre l'omniscience du personnage, le récit est servi par une qualité d'écriture peu commune. Une source capitale qui inspirera aux siècles suivants nombre des romans sur la flibuste.

Phébus, « Libretto », 560 pages, 13 €.

Voyages, aventures et combats
Louis Garneray

« J'espère qu'une fois ton imagination refroidie par le rude contact de la réalité, dans quelques mois d'ici, peut-être, tu reviendras, guéri de tes folles idées, me redemander tes crayons. » Sur le quai du port de Rochefort, Jean-François Garneray, disciple du peintre David, était loin d'imaginer, en 1796, que Louis, ce fils de 13 ans engagé comme mousse sur la *Forte*, allait devenir un illustre corsaire de l'océan Indien, abordant le *Kent* aux côtés de Surcouf lourdement armé, avant de passer huit ans dans les prisons anglaises, d'y être interprète et peintre de marines… C'est ce captivant récit que l'intéressé nous livre avec un rare talent de plume dans des Mémoires que l'on découvrira, au choix, dans les trois tomes des éditions Phébus ou le fort volume des éditions Omnibus.

***Voyages, aventures et combats*, Phébus, « Libretto », 3 tomes, 352, 288 et 368 pages, 10 €, 9,70 € et 10,65 €.**

***Moi Garneray, artiste et corsaire*, Omnibus, 912 pages, 26 €.**

Journal du voyage fait à la mer du Sud
Raveneau de Lussan

Ce récit autobiographique raconte la traversée de l'isthme de Panama par un groupe de flibustiers harcelés par les Espagnols : une marche forcée de 300 lieues et cinq mois vers l'océan Pacifique qui força l'admiration de Voltaire. Un fascinant témoignage historique.

Cartouche, 222 pages, 17 €.

Cahiers de Le Golif dit Borgnefesse
Gustave Alaux et Albert t'Serstevens

Voici les Mémoires – fictives – d'un corsaire et boucanier de l'île de la Tortue au temps du Roi-Soleil : un enchaînement de rixes, ripailles et conquêtes galantes qu'épicent une pointe de cynisme et un bon soupçon de hâblerie. Un récit qui demeure, et c'est là l'essentiel, en tout point conforme à l'observation de Gilles Lapouge : *« Le forban ne se déplace pas tout à fait dans le même espace et le même temps que les nôtres. »* Le faux le plus cocasse de l'histoire de la flibuste !

Grasset, « Les Cahiers rouges », 230 pages, 8,55 €.

Mémoires d'un corsaire élégant
Edward John Trelawny

Déserteur de la Royal Navy engagé sous le pavillon français et acquis aux idées des Lumières, ce corsaire lié d'amitié aux poètes Shelley et Byron fit scandale dans les salons londoniens, avec son récit anonyme des *Aventures d'un cadet de famille*. Anecdotes ironiques sur la marine de Sa Majesté, scènes de chasse au tigre à dos d'éléphant, récits d'abordages, idylles exotiques… Rien ne manque à l'épopée de cet ancêtre de Corto Maltese, dont l'intégralité du récit est rééditée par Omnibus.

Omnibus, 894 pages, 27 €.

Le Frère de la Côte
Joseph Conrad

Les tentatives de la flotte britannique pour reprendre Toulon et les ambitions rivales du Premier Consul et de l'amiral Nelson troublent la retraite tranquille d'un vieux flibustier, sur la presqu'île de Giens. La magie particulière aux romans de Joseph Conrad s'allie à une évocation des heures sanglantes de la Révolution, dans un chassé-croisé des âmes que n'aurait pas renié Barbey d'Aurevilly.

Ancre de Marine, 248 pages, 23,33 €.

Kernok le pirate

Eugène Sue

Le premier roman d'Eugène Sue représente l'entrée en scène d'un conteur fleuve, d'un dandy politique qui fera du récit populaire une machine à rêves et à frissons. Kernok, capitaine pirate avec un boulet à la place du cœur, l'âme rivée à une malédiction, laboure la mer et chasse à la voile. Le tragique du marin n'est pas de périr par le fond, mais d'échouer à terre. Un petit chef-d'œuvre d'humour noir.

Oskar, 131 pages, 12,95 €.

Thomas l'Agnelet

Claude Farrère

Vie et mort d'un corsaire malouin au XVIIe siècle, capitaine de *La Belle Hermine*, mené à sa perte par une sulfureuse fille brune capturée lors de la prise d'un galion espagnol. Le roman a le goût de la mer et l'odeur de la poudre, le tout servi avec précision et style par un auteur trop peu connu, capitaine de corvette et académicien.

Phébus, « Libretto », 416 pages, 10,65 €.

Les Aventures de Jack Aubrey

Patrick O'Brian

Rendu célèbre dans le monde entier par l'adaptation d'un de ses romans au cinéma (le fameux *Master and Commander* de Peter Weir), Patrick O'Brian est devenu une référence pour les marins. Ce Britannique au pseudonyme irlandais a produit une œuvre prodigieusement riche dans laquelle (en pas moins de vingt romans) il raconte les aventures de Jack Aubrey, capitaine de la Royal Navy qui plus tard deviendra corsaire. Les Français n'y ont pas toujours le beau rôle (les aventures se déroulent durant la guerre napoléonienne), mais il ne manque aucun tonneau, canon, voile, corde, tortues géantes et poissons scintillants. L'ami du héros, le naturaliste Maturin, ajoute à la poudre des batailles les plaisirs de la découverte. Les éditions Omnibus ont eu la bonne idée de publier en cinq volumes, cette haletante épopée maritime.

Omnibus, 5 volumes, environ 1 000 pages et 27 € chacun.

Capitaine Hornblower

Cecil Scott Forester

Si dès les vingt premières pages, l'aspirant Horatio Hornblower a le désir d'en finir avec l'enfer de son existence à bord du bagne flottant sur lequel il s'est embarqué en 1793, l'on se félicite qu'il n'en fasse rien et qu'il gravisse jusqu'au bout les échelons qui en feront un capitaine de corvette de la marine anglaise. Car les aventures de ce timide antihéros romanesque, dont le courage et le sang-froid triomphent de ses tempêtes intérieures, tiennent le lecteur en haleine de la première à la dernière ligne et lui donnent, en plus de l'air du grand large, du Portugal à Cadix en passant par Brest, une éducation maritime à l'ancienne.

Omnibus, 2 tomes, 1 164 et 1 130 pages, 27 € chacun.

L'Odyssée de la *Bounty*

Charles Nordhoff et James Norman Hall

Cet épisode authentique d'une mutinerie à bord de la *Bounty*, frégate de Sa Majesté britannique envoyée en mission d'exploration dans le Pacifique sud à la fin du XVIIIe siècle, avait des allures épiques. Nordhoff et Hall en livrent ici une magnifique version romancée.

Phébus, « Libretto », 3 tomes, 416, 256 et 368 pages, 11,80 €, 9,05 € et 10,65 €.

L'Ancre de miséricorde

Pierre Mac Orlan

Ecossais par le rêve et voyageur par procuration, l'auteur offre ici le meilleur de son aventure immobile. Petit Morgat, jeune Brestois du XVIIIe siècle mêlé une étrange affaire où il est question d'un pirate sanguinaire du nom de Petit Radet, semble mettre ses pas dans ceux du Jim Hawkins de Stevenson.

Phébus, « Libretto », 256 pages, 9,10 €.

Corsaires et pirates

Richard Platt

Cet album vaut moins pour la précision des textes ou des légendes que par la profusion de ses illustrations : objets et images de toutes sortes sur le thème des pirates au sens large depuis l'Antiquité jusqu'au XIXe siècle. De quoi nourrir l'imagination !

Gallimard, « Découvertes jeunesse », 72 pages, 14 €. A partir de 7 ans.

Par Philippe Colombani

Mille Sabords !

Rackham le Rouge, Barbe-Rouge, Corto Maltese… Les mers de la bande dessinée sont peuplées de pirates.

Mythe aventureux sacralisé par la littérature et le cinéma, le pirate ne pouvait échapper à la bande dessinée. C'est dans les comics d'outre-Atlantique qu'il a fait son apparition. En 1935, Burne Hogarth, bientôt célèbre pour sa reprise de *Tarzan*, publie un strip quotidien intitulé *Pieces of Eight* (Pièces de huit). Un an plus tard, dans le *Jumbo Comics*, Will Eisner, futur créateur du détective masqué « The Spirit », dessine sous le pseudonyme de Willis B. Rensie, une aventure hebdomadaire intitulée *Hawks of the Sea* (Faucons de la mer). Cette série sera reproduite en France, en 1938, dans l'éphémère magazine *Bilboquet* sous le titre *Les Boucaniers*. La même année, le périodique *Aventures* publie des planches du *Corsaire noir*, dessinées par Rino Albertarelli, et directement inspirées de l'œuvre du romancier italien Emilio Salgari, créateur de *Sandokan, le tigre de Malaisie*.

Lancé par le dessinateur Marijac à l'automne 1944, l'hebdomadaire *Coq hardi* présente en avril 1946, une série de Raymond Cazanave intitulée *Capitaine fantôme*. Puis c'est au tour du magazine *Vaillant* avec *Capitaine Cormoran* (à ne pas confondre avec le *Cormorant* avec un « t » d'Hugo Pratt), série initiée par Lucien Nortier.

Les années 1950 voient fleurir les illustrés mensuels de petit format dont *Pépito* (1954), du dessinateur italien Luciano Bottaro, ou *Brick* (1958), du Français Jean Cézard plus connu pour son personnage d'Arthur le fantôme. La représentation adoptée jusqu'alors est, à l'exception de *Pépito*, celle du réalisme graphique qui joue des effets de contraste entre noir et blanc.

Cependant, aucun de ces récits n'atteint la notoriété du *Secret de La Licorne*. L'album de *Tintin* le plus vendu dans le monde depuis 1944. Les treize pages où le capitaine Haddock mime le combat naval entre son aïeul et le pirate Rackham le Rouge forment un véritable morceau d'anthologie. Un concentré de flibuste auquel rien ne manque, langage de mer, manœuvres hardies, duels au sabre, avec au final un clin d'œil appuyé à Stevenson par un *« Yo ho ho! et une bouteille de rhum!»*

ROUX ET BORGNE

Ci-contre : le pirate Barbe-Rouge, créé par Jean-Michel Charlier et Victor Hubinon, en 1959. En haut : Rackham le Rouge, que combat l'ancêtre du capitaine Haddock dans *Le Secret de La Licorne*. A droite : les pirates de Goscinny et Uderzo dans *Astérix légionnaire*.

© DARGAUD/VICTOR HUBINON. PAGE DE DROITE EN HAUT : © HERGÉ/MOULINSART 2013.

Dans *Spirou*, c'est bien sûr à Garneray que l'on songe en lisant le *Surcouf* de Jean-Michel Charlier et Victor Hubinon (1951). Vaste fresque en couleur de 138 planches pleine d'intrépidité, de fureur et de poudre qui esquisse ce que seront, moins d'une décennie plus tard, les abordages menés à coups de haches et de boulets ramés par le *Faucon Noir* de Barbe-Rouge, *« le pirate le plus cruel et le plus audacieux qu'ait jamais porté l'océan »*.

Arrêtons-nous un instant en 1958. Cette année marque en effet l'entrée d'un genre jusqu'alors inusité, celui de la dérision dans la flibuste. Marcel Remacle tire la première salve dans *Spirou* avec les aventures du Vieux Nick. Petit pêcheur à barbe blanche, honnête et têtu, qui ne craint pas de braver Barbe-Noire, pirate dont la cupidité n'a d'égale que la bêtise.

Dans *Tintin*, à la même époque, le duo Goscinny-Uderzo met en scène l'abordage d'un vaisseau du roi, *L'Arrogant*, par Brake le pirate, *« homme rude et sauvage »* qui *« se rase en tournant le dos à son miroir car il ne supporte pas sa propre vue »*. Cette aventure d'Oumpah-Pah le Peau-Rouge et de son frère de sang le chevalier Hubert de la Pâte Feuilletée, dit « Double-Scalp », préfigure en tous points celles d'Astérix et d'Obélix.

Le 29 octobre 1959 paraît le premier numéro du journal *Pilote*. Flanqué du géant noir Baba et de Triple-Patte l'érudit, un pirate roux et borgne y cohabite avec les irréductibles Gaulois. Le premier volume de la série *Barbe-Rouge, Le Démon des Caraïbes*, s'ouvre sur un avertissement digne d'Hollywood : *« Avec Victor Hubinon et Jean-Michel Charlier, vous pénétrez dans le monde rude et coloré des flibustiers et des frères de la côte, dont les pavillons noirs semaient la terreur sur les sept mers. »* Trop sérieux, trop pompeux peut-être pour Goscinny et Uderzo qui saisissent l'occasion de se réapproprier ces pirates à leur manière. Dans *Astérix*, abandonnant le tricorne pour le casque à cornes, Barbe-Rouge sert de prétexte à un comique de répétition fait de naufrages calamiteux.

L'Italien Hugo Pratt a sans doute inventé l'aventurier de papier le plus ambigu qu'il soit, tant il paraît vrai. Corto Maltese, corsaire, dandy, justicier, affronte en effet tous les bouleversements du monde qui agitent le premier quart du XXe siècle. Sur son chemin, il croise aussi tous ceux qui, à leur manière, ont influé sur le cours de l'histoire. Du pirate, Corto a l'attrait de l'or, celui des mines du roi Salomon, des galions immergés ou du train de l'amiral Koltchak. Mais cela n'est au fond qu'un prétexte pour passer de l'autre côté du miroir où, entre magie noire et occultisme, s'agitent tous les sortilèges de son imagination.

La route de Corto Maltese, marin paradoxal, est en effet ponctuée de signes telluriques : pierres gravées, hiéroglyphes, mégalithes. *« Ce que tu cherches n'existe pas »*, l'avertit Bouche Dorée, la grande prêtresse de la macumba brésilienne. Qu'importe, il poursuivra son errance à la recherche de Mû, le continent disparu.

Il existe de fait une géographie maltésienne du monde, sorte de mouvement perpétuel où Cook se mêle à Jack London, Bougainville à Rimbaud, Daniel Defoe à Merlin l'Enchanteur. Qu'il soit sur un ketch ou une goélette, Corto Maltese, ne fait jamais relâche.

www.asterix.com © 2013 LES ÉDITIONS ALBERT RENÉ/GOSCINNY-UDERZO

L'ESPRIT DES LIEUX

© JON ARNOLD/HEMIS.FR.

106

100 % pur Malte

Il y a près de cinq siècles, les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem accostaient sur l'île de Malte. Ils y bâtirent leur capitale.

114

Rocamadour entre ciel et terre

Il est des lieux où souffle l'esprit. Le sanctuaire de Rocamadour, suspendu à la roche millénaire, caressé par les nuages, en est un des plus extraordinaires.

© AZAM JEAN-PAUL/HEMIS.FR.

© COURTESY OF THE ISRAEL MUSEUM, JERUSALEM/PHOTOS BY ELIE POSNER.

118 Hérode le roi maudit

Celui que les Évangiles décrivent comme un roi sanguinaire était aussi un fin politique et un prince bâtisseur. Une exposition au musée d'Israël, à Jérusalem, évoque les hauts faits d'Hérode le Grand et provoque la controverse.

Et aussi

Au château des Visiteurs

C'est un projet fou : construire avec des techniques médiévales un nouveau château fort. Depuis quinze ans, des dizaines de bâtisseurs taillent la pierre, érigent des charpentes, forgent les ferronneries, les gonds, les clous. Les Visiteurs existent, ils sont au château de Guédelon.

© SOPHIE HUMANN.

100 % pur Malte

Par Marie Zawisza

La Valette ? Une capitale fortifiée, flottant dans la Méditerranée. Elle fut construite sur plans à la fin du XVIe siècle par les chevaliers de Malte. Dans cette Manhattan baroque, leur présence reste partout palpable.

© SYLVAIN SONNET/CORBIS

COTTONERA LINES
Les Trois Cités (Cospicua, Senglea et Birgu-Vittoriosa) entourées par la Cottonera, les fortifications édifiées par le grand maître Nicolas Cottoner, en 1670.

Tôt le matin, les jardins du Haut Barraca semblent déserts. A l'horizon, des mâts soulignent les côtes du grand port de Malte, havre naturel de quatre kilomètres de long, tandis que s'y engouffrent des voiliers, poussés par des bourrasques. Des siècles et des siècles s'enfuient dans le lointain comme des orages. Soudain, dans cet éden fleuri juché sur les hauteurs de la capitale, on croit entrevoir le vêtement d'un chevalier, disparaissant derrière les arcades. Rattrapons-le ! On débouche sur le belvédère en surplomb du port. Là, un vent violent manque de nous faire chavirer – ce même vent qui, en 1530, a poussé ici les navires des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, après sept années d'errance dans la Méditerranée. Jusqu'à l'arrivée de Napoléon, en 1798, ils ont régné sur Malte, qui leur a donné leur nom. Ce sont eux qui ont bâti sa capitale, La Valette, petite Manhattan baroque d'un kilomètre de long sur 600 mètres de large aux rues orthogonales, première ville d'Europe construite sur plans, inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco. Aujourd'hui encore, chacune des pierres de cette cité aux 320 monuments porte en elle les vestiges des chevaliers.

Ce n'est pas là, pourtant, qu'a commencé l'aventure, mais en face, à Birgu, ancien village de pêcheurs, où accostèrent en 1530 les chevaliers. Dans ses ruelles silencieuses, se dressent toujours les auberges et l'hôpital construits par les chevaliers à leur arrivée sur cette terre aride où ils ne pensaient guère rester. Ce sobre hôpital, aujourd'hui fermé, témoigne de leur vocation première – un hospice fondé à Jérusalem au XIe siècle par des marchands amalfitains pour soigner les pèlerins malades. En 1113, quatorze ans après la prise de Jérusalem par les croisés, cette communauté de moines était devenue l'ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem – aujourd'hui appelé ordre de Malte.

L'un de ses membres, Fra John, habite encore la ville. Sa demeure : le fort Saint-Ange, donné en concession à l'ordre souverain pour quatre-vingt-dix-neuf ans par le gouvernement maltais. Au cœur de ce fort médiéval, reconstruit par les chevaliers, le vent se tait. Le petit palais, les jardins, le silence régnant dans la chapelle dédiée à sainte Anne semblent tenter désespérément de détourner nos regards des flots azuréens où les douleurs du Grand Siège, entrepris par les Turcs dans la seconde moitié du XVIe siècle, paraissent imprimées à jamais.

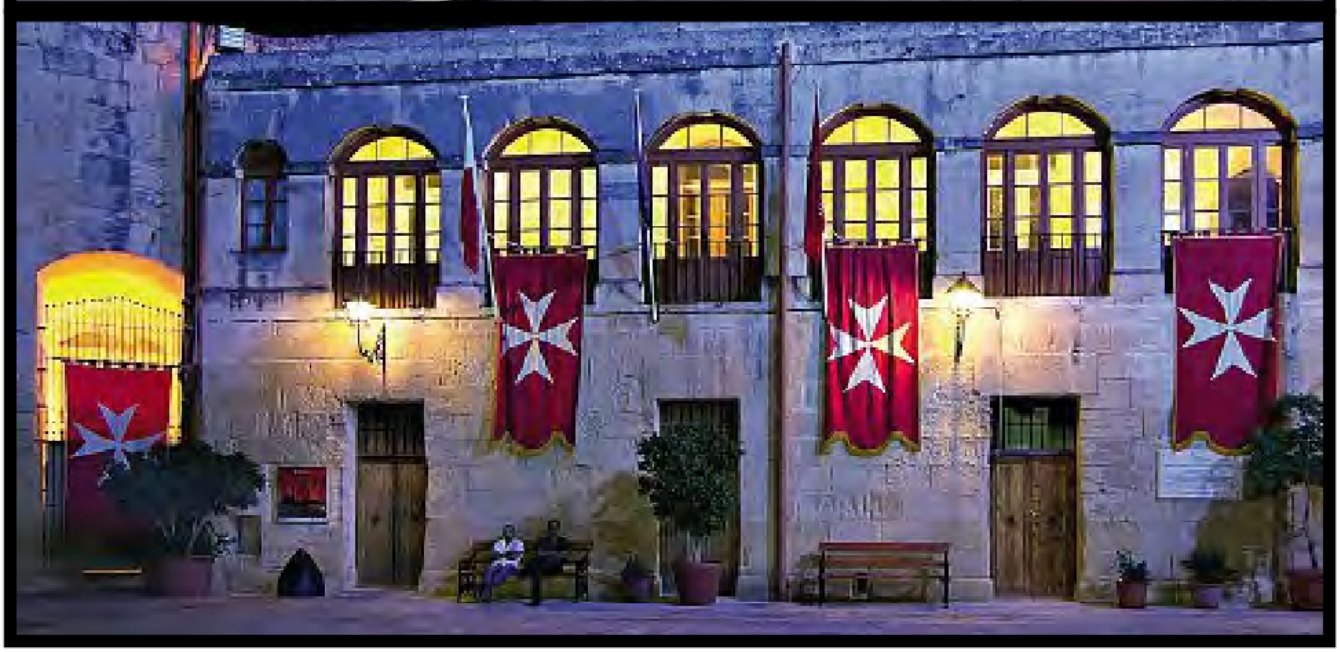
La capitale fondée par Jean Parisot de La Valette devait résister à tous les assauts.

En vain. Dans ce lieu si chargé d'histoire, nous voici transportés en juin 1565, assaillis par les navires ottomans. Les chevaliers portent en eux le souvenir des défaites des sièges passés. Dès le XIIe siècle, à l'image des Templiers, les moines ont dû prendre les armes pour défendre leurs hôpitaux contre les Sarrasins. Expulsés de Terre sainte en même temps que les croisés en 1291, ils se sont repliés sur Chypre, avant de partir à la conquête de Rhodes, alors sous souveraineté byzantine. Ils en ont fondé le premier hôpital en 1311. Après un règne de deux siècles sur l'île, ils en ont été chassés par Soliman le Magnifique le 1er janvier 1523, au terme d'un siège mémorable : pendant cinq mois, quelque 600 chevaliers et 4500 écuyers et servants d'arme ont résisté à l'assaut de 400 navires turcs. Le jeune sultan, frappé par le courage des chevaliers, leur a accordé de quitter Rhodes avec armes, archives, trésor et reliques. Ce n'est qu'après sept ans de pérégrinations que Charles Quint leur a offert comme fief l'archipel de Malte, espérant ainsi les voir contenir les musulmans dans l'est de la Méditerranée.

Avec raison. Car en mai 1565, plus de 150 vaisseaux turcs couvrent l'horizon au large de Malte de leurs voiles blanches. Soliman le Magnifique, âgé, entend cette fois anéantir les chevaliers pour se lancer à la conquête de l'Europe du Sud. Après un mois de violents combats, le fort Saint-Elme, qui défendait l'entrée du port, tombe. Ici, du haut des fortifications de Saint-Ange, on ressent encore l'onde de choc des événements qui suivirent cette chute : sur la mer, face à nous, on croit voir dériver, toujours et à jamais, les corps crucifiés et décapités des chevaliers tués lors de l'assaut meurtrier. De même, on croit distinguer encore sur des vaisseaux fantômes leurs têtes, juchées sur des piques brandies par les Turcs. Et, alors, le vent porte à nos oreilles, à travers les siècles, la voix furieuse du grand maître Jean Parisot de La Valette, ordonnant de trancher la tête de tous les prisonniers turcs et de les envoyer sur l'ennemi comme des boulets de canon… A la fin de l'été, les combats, féroces, avaient toujours cours. Mais le 8 septembre, épuisés, redoutant l'hiver, les navires de Soliman le Magnifique avaient enfin fait demi-tour. Birgu fut appelée « Vittoriosa » – comme on la désigne encore souvent aujourd'hui.

Cap sur La Valette. Cette ville, ceinte de remparts, fut fondée par Jean Parisot de La Valette au lendemain du Grand Siège, pour résister à tous les assauts. Ironie de l'histoire : les chevaliers, sauveurs de la chrétienté, auréolés de gloire, ne furent plus jamais assiégés. Qu'importe ? *« Ils ont amené l'Europe à Malte,*

REMPARTS CHRÉTIENS
De haut en bas : les jardins du Haut Barraca avec le panorama sur les Trois Cités ; la capitale, La Valette, ceinte de remparts, vue du ciel ; la cour du musée de la Guerre de Malte, à Birgu.



© STEFANO CELLAI/SOPA/CORBIS. © VIEWINGMALTA.COM. © VIEWINGMALTA.COM/CLIVE VELLA.

© CHARLES O CECIL/AGE FOTOSTOCK.

et Malte à l'Europe», résume l'historien maltais Salvator Mousu, en évoquant cette ville baroque qui sera capitale européenne de la culture en 2018.

Il suffit, pour s'en convaincre, de pénétrer dans l'étonnante co-cathédrale Saint-Jean. Erigée en 1577, elle fut l'église conventuelle des chevaliers, jusqu'à être reconnue en 1816 par Pie VII comme une cathédrale, à l'égal de celle de Saint-Pierre-et-Saint-Paul de l'ancienne capitale Mdina, où siégeait l'évêque. Sur sa façade en pierre calcaire, aucune statue, aucun vitrail. Simplement, au-dessus du portail, un visage du Christ en fer forgé, accompagné de ces mots : *«Salva nos»,* et une coquille de Saint-Jacques. Et, bien sûr, la croix à huit pointes des chevaliers, symbole de leur ordre, *«en remembrance des huit Béatitudes que nous devons toujours avoir en nous»,* lit-on dans *Le Théâtre d'honneur et de chevalerie* (1620).

Une fois la porte franchie, nos yeux doivent s'accommoder à une lumière inattendue, émanant des murs et des colonnes incrustés d'or. Car à partir de 1650, les chevaliers décorèrent l'intérieur de leur église selon le nouveau goût baroque. La voûte se couvre de peintures de la vie de saint Jean-Baptiste, réalisées par un maître italien du genre, Mattia Preti, admis grâce à son talent au nombre des chevaliers de Malte dits «de grâce» – c'est-à-dire sans avoir à apporter de solides preuves de noblesse pour être adoubé au sein de l'ordre. Au-dessus de l'autel, une sculpture de marbre figurant le baptême du Christ, surmontée d'un tableau de Mattia Preti, *Saint Jean au paradis*. Quant au sol, il est tapissé de 400 pierres tombales de chevaliers, composées d'étonnantes marqueteries de marbres colorés, figurant des squelettes, des anges essuyant une larme ou des sabliers retournés…

Autour de la nef, où la croix de Malte est omniprésente, se déploient huit chapelles. Elles représentent les huit «langues», ou nationalités, structurant l'ordre : la Provence, l'Auvergne, la France, l'Aragon, la Castille et le Portugal, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre (dissoute en 1540 par Henri VIII suite à sa rupture avec l'Eglise catholique romaine, avant de renaître grâce à la formation, en 1781, d'une nouvelle langue anglo-bavaroise). Au sein des chapelles, les grands maîtres de chaque nationalité sont immortalisés dans la pierre. Ici, l'Espagnol Nicolas Cottoner, soutenu par des esclaves dans un style rococo. Là, le Portugais Antonio Manoel de Vilhena, qui a fait bâtir en 1731 le théâtre de la ville, entouré d'anges triomphants et des lions figurant sur ses armoiries. Plus loin, l'Italien Gregorio Carafa, dont le buste se détache sur un bas-relief représentant une bataille navale : chaque langue, dirigée par un «pilier», se trouvait investie de tâches spécifiques, et le pilier de la langue d'Italie était toujours amiral de la flotte.

Cette organisation de l'ordre en langues se retrouve dans l'urbanisme même de La Valette. Les rues sont scandées par les «auberges» des différentes langues, où vivaient et se réunissaient les chevaliers selon leur nationalité. Elles sont aujourd'hui investies par les administrations. L'auberge de Castille, dont l'entrée est surmontée par un extravagant bas-relief représentant le grand maître portugais Pinto, entouré de ses armoiries et de divers attributs guerriers, abrite aujourd'hui les bureaux du Premier ministre. A qui a la chance de disposer d'une autorisation spéciale, un gardien fait gravir de majestueux escaliers de pierre, puis traverser une cour ornée d'une fontaine sculptée, pour l'introduire dans des salons officiels encore décorés des armoiries des chevaliers. Il ouvre surtout les portes des étonnants souterrains de l'auberge. *«Celui-ci communique avec l'auberge d'Italie, qui elle-même possède un passage secret pour rejoindre l'église Sainte-Catherine, dédiée aux chevaliers de langue italienne… Le sous-sol de La Valette est parcouru de ces couloirs creusés pour permettre aux chevaliers de communiquer entre eux et de fuir en cas d'attaque»,* confie le garde.

> Tous les chevaliers avaient l'obligation de soigner gratuitement les malades.

Dans le musée de la cathédrale, on se trouve soudain témoin d'une décollation : celle de Jean-Baptiste. Salomé tend déjà son plateau, tandis que le bourreau achève de décapiter sa victime, à terre, dont un large filet de sang coule du cou entaillé. Sur le sable, ce sang forme les lettres du nom du véritable auteur du forfait : le Caravage, maître absolu du clair-obscur, aux mises en scène spectaculaires mêlant violence et passions. Ce mauvais garçon, contraint de fuir l'Italie en 1607 après avoir tué un homme au cours d'une rixe, fut présenté au grand maître Alof de Wignacourt, dont il peignit le portrait – aujourd'hui au Louvre – avant d'être adoubé pour son génie par l'ordre de Malte. Le peintre fut cependant emprisonné au fort Saint-Ange pour un nouveau délit. Il

ORDRE HOSPITALIER Lorsqu'ils débarquèrent sur l'île de Malte, en 1530, les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, aujourd'hui appelé ordre de Malte, édifièrent de nombreux palais, des églises, des auberges et un hôpital à Birgu *(ci-contre)*. Cet ancien village de pêcheurs fut rebaptisé Vittoriosa (la Victorieuse) par les chevaliers, au lendemain du Grand Siège des Turcs en 1565.

UNE ARMÉE FANTÔME De haut en bas : le palais où vivaient les grands maîtres de l'ordre de Malte ; les murs et les colonnes incrustés d'or de la co-cathédrale Saint-Jean ; le couloir de la Sacra Infermeria, l'ancien hôpital des chevaliers.

s'en évada et mourra peu après, en 1610, à 38 ans. Face à la *Décollation,* un *Saint Jérôme écrivant,* autre chef-d'œuvre de ce génie à la réputation sulfureuse. La vocation de ce tableau était, sans doute, de rappeler à ces jeunes nobles européens devenus moines-soldats leur vœu de pauvreté.

Difficile de croire qu'il fut respecté face aux tapisseries dessinées par Rubens et Poussin, exposées à l'étage du musée, dont le grand maître Raimondo Perellos fit don à la fin du XVIIe siècle à l'ordre de Malte après son élection. Tout, d'ailleurs, à La Valette révèle que la magnificence des grands maîtres n'avait rien à envier à celle des princes d'Europe.

Le palais où vivaient les grands maîtres de l'ordre est à deux pas de la cathédrale. Après avoir traversé la cour de Neptune, gardée par une statue du dieu des Mers et plantée d'orangers, on accède aux anciennes écuries. Dans l'aile droite, une armée fantôme d'armures de chevaliers – chacun devait à sa mort léguer la sienne à l'ordre – ressuscite la grandeur militaire de l'ordre. A l'étage, où officie aujourd'hui le président de la République et où siège le Parlement maltais, on imagine les grands maîtres déambulant au milieu de leurs étonnantes tapisseries des Gobelins, de fresques spectaculaires de ce Grand Siège qui a consacré leur puissance et de portraits de souverains européens reçus en cadeau.

Mais nul besoin d'être grand maître pour jouir ici de la *dolce vita*. Poussons la porte de la Casa Rocca Piccola, bâtie en même temps que La Valette, au XVIe siècle. Elle a pris le nom de son premier propriétaire, don Pietro La Rocca, chevalier de la langue d'Italie. La marquise Frances de Piro, épouse du 9e marquis de Piro, qui est aussi chevalier de Malte, nous guide à travers les pièces de cette demeure ouverte au public. Dans la cour, un perroquet sorti d'un roman de Stevenson nous interpelle. *« Il est bavard… un cadeau de nos enfants à mon mari… »,* soupire-t-elle en gravissant un escalier de marbre. A l'étage, elle nous dévoile petit à petit les trésors de son habitation : des œuvres d'art, des images héraldiques, des meubles de bois précieux, une commode en laque noire qui se révèle être une chapelle portative, un étonnant jeu d'échecs en ivoire où la reine n'a pas de couronne parce que le grand maître de l'ordre – le roi – était célibataire… Ou encore, sous verre, des instruments chirurgicaux en argent. *« Ils étaient utilisés pour leurs vertus antiseptiques à l'hôpital fondé par les chevaliers à La Valette : la Sacra Infermeria »,* nous confie la marquise.

La Sacra Infermeria, imposant bâtiment en pierre calcaire, construit en 1574, se dresse face au fort Saint-Elme. A l'intérieur de cet ancien hôpital aménagé en centre de conférences, un couloir de plus de 160 mètres de long. C'est là qu'étaient disposés les malades. On distingue encore les niches où ils entreposaient leurs affaires. Tous les chevaliers avaient l'obligation de soigner les malades, gratuitement, quel que soit leur statut social. Le grand maître lui-même devait leur prodiguer des soins, au moins une fois par semaine. Ce lieu, comme les autres hôpitaux créés par l'ordre, était renommé dans toute l'Europe pour son excellence médicale et la qualité de ses soins.

Au cœur de la ville, une plaque sur le Palazzo Parisio rappelle le séjour de Bonaparte dans l'île : quand il y débarqua, en 1798, l'esprit des chevaliers, parfois accusés d'attaquer des navires pour s'emparer de leurs richesses, s'était effrité. Le grand maître Hompesch, le premier de langue allemande, se rendit sans combattre. *« Aujourd'hui, nous avons gardé de ces chevaliers la volonté de servir "nos seigneurs les malades". Mais cette ville, si elle porte en elle notre histoire, ne nous appartient plus. Notre siège est à Rome, et nous sommes disséminés dans le monde »,* confesse Philip Farrugia Randon, chevalier de l'ordre à La Valette.

Vraiment ? Chaque soir, à l'heure de fermeture des bureaux, la capitale se vide. Les volets se ferment. La Valette, déserte et silencieuse à l'abri de ses remparts, semble rendue aux chevaliers. Sans doute leurs âmes reviennent-elles habiter les auberges enfin libérées de leurs ministres, emprunter leurs souterrains, ou plaisanter avec le perroquet du marquis de Piro.

> Quand Bonaparte débarqua sur l'île, l'esprit des chevaliers s'était effrité.

ESCAPADE À MALTE

POUR PRÉPARER VOTRE VOYAGE : **www.visitmalta.com/fr**
OÙ DORMIR ? **Au prestigieux Phœnicia Hotel*****, dont les jardins offrent une vue imprenable sur le port : www.phoeniciamalta.com**
OÙ DÎNER ? **Chez Giannini, pour savourer des plats méditerranéens en contemplant le fort Manoel, bâti par le grand maître Manoel de Vilhena : www.gianninimalta.com**
À EMPORTER DANS VOS VALISES : ***Histoire de l'ordre de Malte,* de Bertrand Galimard Flavigny, Perrin, « Tempus », 448 pages, 10,50 €.**

PHOTOS : © VIEWINGMALTA.COM/CLIVE VELLA © VIEWINGMALTA.COM/ MCC.

© ICP/AGE FOTOSTOCK. © SUDRES JEAN-DANIEL/HEMIS.FR. © PASCAL DELOCHE/GODONG. © PIERRE-ETIENNE VINCENT.

LIEUX DE MÉMOIRE

Par Théophane Le Méné

Rocamadour
entre ciel et terre

Depuis mille ans, des pèlerins viennent à Rocamadour pour poser leurs souffrances et leurs prières aux pieds d'une mystérieuse Vierge noire.

© AZAM JEAN-PAUL/HEMIS.FR.

SUR LE ROC Construit à flanc de falaise, le sanctuaire de Rocamadour surplombe le village médiéval *(page de gauche)*. Depuis le XIe siècle, les pèlerins *(ci-dessus)* viennent y implorer la Vierge noire *(en bas)*. L'année 2013 marque le 7e grand jubilé de l'histoire de Rocamadour. En haut : l'épée Durandal, que Roland aurait fichée dans le rocher du sanctuaire pour la soustraire aux Sarrasins.

« *Irréelle splendeur au détour de la côte, mirage brun et mauve, Rocamadour la haute surgit, escaladant de son farouche élan le sauvage canyon qui la porte* », se serait, à sa vue, extasié Victor Hugo. Suspendu à la roche millénaire, caressé par les nuages, les volutes d'encens et parfois les ailes d'un aigle, entouré par des forêts d'arbres aux allures de sentinelles, le village de Rocamadour se dresse au milieu de la vallée de l'Alzou et décline ses richesses entre les strates de calcaire comme les vignes se déploient en terrasses. En son sein, *primus inter pares*, s'ouvre le sanctuaire de Notre-Dame de Rocamadour, ses sept chapelles, dont sa crypte et sa basilique, classées au patrimoine mondial de l'Unesco. Dans ce lieu gorgé de légendes, de miracles et de prières, chaque marche, chaque pierre, témoigne d'une histoire riche de plus de trente mille ans.

Celle-ci commence avec les pieds nus des hommes du paléolithique auxquels succèdent, au Ve siècle, les cothurnes des premiers chrétiens. La tradition raconte alors qu'un vieil ermite répondant au nom d'Amadour aurait décidé de venir finir ses jours là, laissant comme seule trace de sa venue, une sculpture de Notre-Dame. Serait-ce Zachée, le collecteur d'impôts à qui le Christ avait ordonné de descendre de son arbre ? La bulle de Martin V, en 1425, le laissera entendre, mais pour l'heure, le mystère demeure. L'incipit d'un petit village perdu entre terre et ciel est en tout cas écrit et une dévotion qui ne s'explique pas encore s'installe dans cet écrin sauvage de nature, de verdure et de lumière. En 778, Roland, le neveu de Charlemagne, serait venu s'y recueillir et aurait laissé là Durandal, son épée, que l'on peut toujours admirer, encastrée à bonne hauteur dans une fissure du rocher.

En 1013, la petite chapelle Notre-Dame devient un lieu de pèlerinage. Au siècle suivant, elle est considérée comme l'un des quatre lieux saints de la chrétienté avec Jérusalem, Rome et Saint-Jacques-de-Compostelle. Pascal II lui a rendu grâce dans l'une de ses bulles et des milliers de « roumieux » y affluent. On vient implorer une mystérieuse Vierge noire dont on dit qu'elle exauce toutes les suppliques. Sa noirceur intrigue et plusieurs hypothèses se confrontent ou se complètent.

PHOTOS : © PIERRE-ETIENNE VINCENT.

Une déesse de la terre aurait-elle déjà préparé la place de la Vierge Marie à Rocamadour, au temps de la préhistoire ? A moins que ce ne soient la teinte du bois de noyer, la cire et la fumée des bougies, le métal oxydant qui la couvrit un temps, ou simplement une couleur inspirée par la fiancée du *Cantique des Cantiques*. Entre 1152 et 1188, Géraud d'Escorailles, abbé de Saint-Martin, organise et développe quoi qu'il en soit le pèlerinage et entreprend la construction du sanctuaire que l'on connaît aujourd'hui. L'année 1166 marque un tournant majeur pour le site sacré. A l'occasion du creusement d'une tombe, un corps intact est mis au jour sous le seuil de la chapelle et revient alors l'histoire d'Amadour, l'ancien publicain, disciple de Jésus, venu reposer en ces terres. Le corps miraculeusement conservé devient l'objet de vénération. Toujours sous l'impulsion de Géraud d'Escorailles, et tandis que la chapelle Saint-Michel, la crypte Saint-Amadour et l'église Saint-Sauveur prennent racine, circule un recueil où sont relatés 126 prodiges survenus à Rocamadour par l'intercession de la Vierge. Œuvre littéraire haute en couleur datée de 1172, on y retrouve des miracles saisissants qui répandent la renommée du sanctuaire, comme cette intercession de Marie en faveur d'une princesse d'Aragon, faussement accusée d'infanticide et qui survécut au jugement de l'eau, alors qu'elle était précipitée dans le Gave.

En 1244, Rocamadour est en effervescence. Une foule d'anonymes, de curieux se pressent dans le village de l'Hospitalet, dernière halte avant l'arrivée au sanctuaire. Il y a là de simples pénitents, parfois venus du bout du monde, des prisonniers enchaînés purgeant une peine judiciaire, beaucoup de marins qui souhaitent implorer ou remercier Marie, l'étoile des mers. En leur milieu, pèlerin parmi les pèlerins, Louis IX, accompagné de sa mère Blanche de Castille et de ses frères. Sur les traces d'Henri II Plantagenêt, de saint Dominique, de saint Antoine de Padoue, le futur Saint Louis est venu demander le bonheur pour la France. De la petite chapelle des Pénitents, et à travers la voie sainte, le long cortège s'ébranle et entame sa descente dans le « val ténébreux », alors que la brume du petit matin plane encore. La procession traverse le village, gravit à genoux les 216 marches du grand escalier qui mènent au sanctuaire en récitant sur chacune d'entre elles un *Ave Maria*. Puis, enfin, la porte sainte ouvre ses lourds battants, les cloches sonnent en volées, les offices se succèdent et chacun vient confier à la Vierge noire ses plus humbles prières. Elle, au-dessus de l'autel, trône en majesté malgré sa petite taille (68 cm), ses mains graciles posées sur les montants du siège et sur son genou gauche, l'Enfant Jésus. Elle écoute les âmes, et souvent les console. En témoignent les nombreux ex-voto que l'on retrouve encore accrochés au mur de la chapelle. Saint Louis, comme les autres « roumieux », reçoit la sportelle, cet insigne en plomb moulé qui représente la Vierge trônant dans une mandorle et qui authentifie la qualité de pèlerin de Rocamadour.

Au XVe siècle, le site s'enrichit de trois nouvelles chapelles : Saint-Jean-Baptiste, Saint-Blaise (auparavant Saint-Pierre) et Sainte-Anne. Rocamadour célèbre sa première année jubilaire en 1428. Plus de 25 000 personnes accourent pour assister à l'office et recevoir les indulgences que le pape Martin V a accordées, accédant à la demande de Charles VII menacé de perdre son royaume. Quelques mois plus tard, Jeanne d'Arc lève le siège d'Orléans et l'armée française marche sur Reims pour y couronner « le gentil Dauphin ». La tradition des « grands pardons » de Rocamadour est née. Leur célébration aura lieu l'année où la Saint-Jean-Baptiste coïncide avec la Fête-Dieu, ce qui est rare, et le sanctuaire connaîtra ainsi six grands pardons, ou jubilés, dans son histoire (1428, 1546, 1666, 1734, 1899 et 1943).

LES CHORISTES

Dans la tradition des manécanteries qui font vivre depuis mille ans la vie liturgique de l'Eglise, les Petits Chanteurs de Saint-Dominique participeront, du 18 au 26 août, sous la direction de leur fondateur, Vianney Châtillon, au festival Cantica Sacra à Rocamadour, à l'occasion du millénaire du pèlerinage au sanctuaire, avec un répertoire d'œuvres polyphoniques sacrées du Moyen Age à nos jours (du chant grégorien à Kodály, en passant par Palestrina, Mozart, Pergolèse, Lotti, Victoria, Haendel, Allegri, Martini, Fauré, Poulenc…), mais aussi des chants de louange chrétienne contemporains.

Le 19 août, à 20 h 30, concert en l'église de Laroquebrou. Le 21 août, à 20 h 30, concert en l'église des Rosiers de Brive-la-Gaillarde. Le 22 août, à 20 h 30, concert en l'église des sœurs de Notre-Dame-du-Calvaire à Gramat. Le 23 août, à 20 h 30, concert en la cathédrale Saint-Etienne de Cahors. Le 24 août, à 16 h 30, messe dans la basilique de Rocamadour. Le 25 août, à 10 h 30, messe en l'église de Gluges, près de Martel.

© RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DE CLUNY-MUSÉE NATIONAL DU MOYEN-ÂGE)/JEAN-GILLES BERIZZI.

En 1476, l'oratoire dédié à Notre-Dame est détruit après l'effondrement d'une partie de la falaise et, trois ans plus tard, une *«plus ample chapelle»* lui succède grâce à la sollicitude de Denis de Bar, l'évêque de Tulle dont dépend alors le pèlerinage.

La France entre dans la Renaissance en même temps que l'enseignement de Luther se propage en Europe. Rocamadour va en faire les frais. Dès le début des guerres de Religion, en 1562, *«l'année la plus terrible de son histoire»*, le sanctuaire est mis à sac par une bande de pillards protestants au service du prince de Condé et dirigée par un Quercynois de Sousceyrac, Bessonies. La Vierge noire échappe miraculeusement aux exactions, mais le corps de saint Amadour est brûlé et les ossements, qui résistent au feu, sont fracassés au marteau de forge. *«Je vais te briser, puisque tu n'as pas voulu brûler»*, aurait alors dit le capitaine huguenot. Même la Révolution française, qui éclate deux siècles plus tard, n'aura pas été si violente pour le site vidé de ses pèlerins, où le culte est un temps proscrit, les messes célébrées en cachette.

Le XIXe siècle marque le renouveau architectural et religieux du pèlerinage. Un prêtre de Montauban, l'abbé Cheval, a reçu l'enseignement de Viollet-le-Duc et entreprend la restauration des lieux. La chapelle Notre-Dame double de surface et une colossale Vierge trouve place sur l'angle sud. Un nouvel autel vient supporter la bienheureuse Marie. Il est orné de cinq bas-reliefs qui ont imprimé l'histoire de ce site sacré, comme pour conjurer l'anticléricalisme militant. La chapelle Sainte-Anne est reconstruite et reçoit le retable du XVIIe siècle qui abritait auparavant la Vierge noire tandis que la lanterne des morts revient veiller sur le parvis qui servait jusque-là de cimetière. Les fondations médiévales de Saint-Blaise sont consolidées et la chapelle Saint-Jean-Baptiste est entièrement reprise, excepté son portail daté du XVe siècle. Les voûtes de Saint-Sauveur sont consolidées, l'édifice se pare d'un toit en ardoise, à l'instar du donjon qui a été relevé.

Le sanctuaire rouvre au XXe siècle en même temps que les routes et les chemins de fer se déploient vers Rocamadour. Un siècle s'est écoulé depuis, et Rocamadour est entré cette année dans le grand jubilé, le septième de son histoire. *«Au creux du rocher, dans l'intimité de la chapelle miraculeuse, la Vierge Marie invite à la conversion des cœurs»*, rappelle le père de Gouvello, l'infatigable recteur qui a rendu à cette destination devenue touristique toute sa profondeur et sa nature religieuse. Cette année, il célèbre à la fois le centenaire de la dédicace de la basilique et les mille ans du pèlerinage.

PROGRAMME DU JUBILÉ 2013

Août 2013
Du 9 au 13 août et du 16 au 19 août : **parcours nocturne.**
Du 13 au 15 août : **Solennité de l'Assomption,** présidée par Mgr Marc Ouellet.
Du 18 au 26 août : **festival Cantica Sacra.**

Septembre 2013
Du 5 au 8 septembre : **pèlerinage des séminaristes,** présidé par le Mgr Robert Sarah.
Du 8 au 15 septembre : **semaine mariale.**

Novembre 2013
Du 1er au 3 novembre : **Solennité de la Toussaint,** présidée par Mgr Julián Barrio Barrio, archevêque de Saint-Jacques-de-Compostelle.
Rencontre nationale des Routiers scouts unitaires de France.

Décembre 2013
Du 7 au 8 décembre : **clôture du jubilé en la Solennité de l'Immaculée Conception,** présidée par Mgr Luigi Ventura.

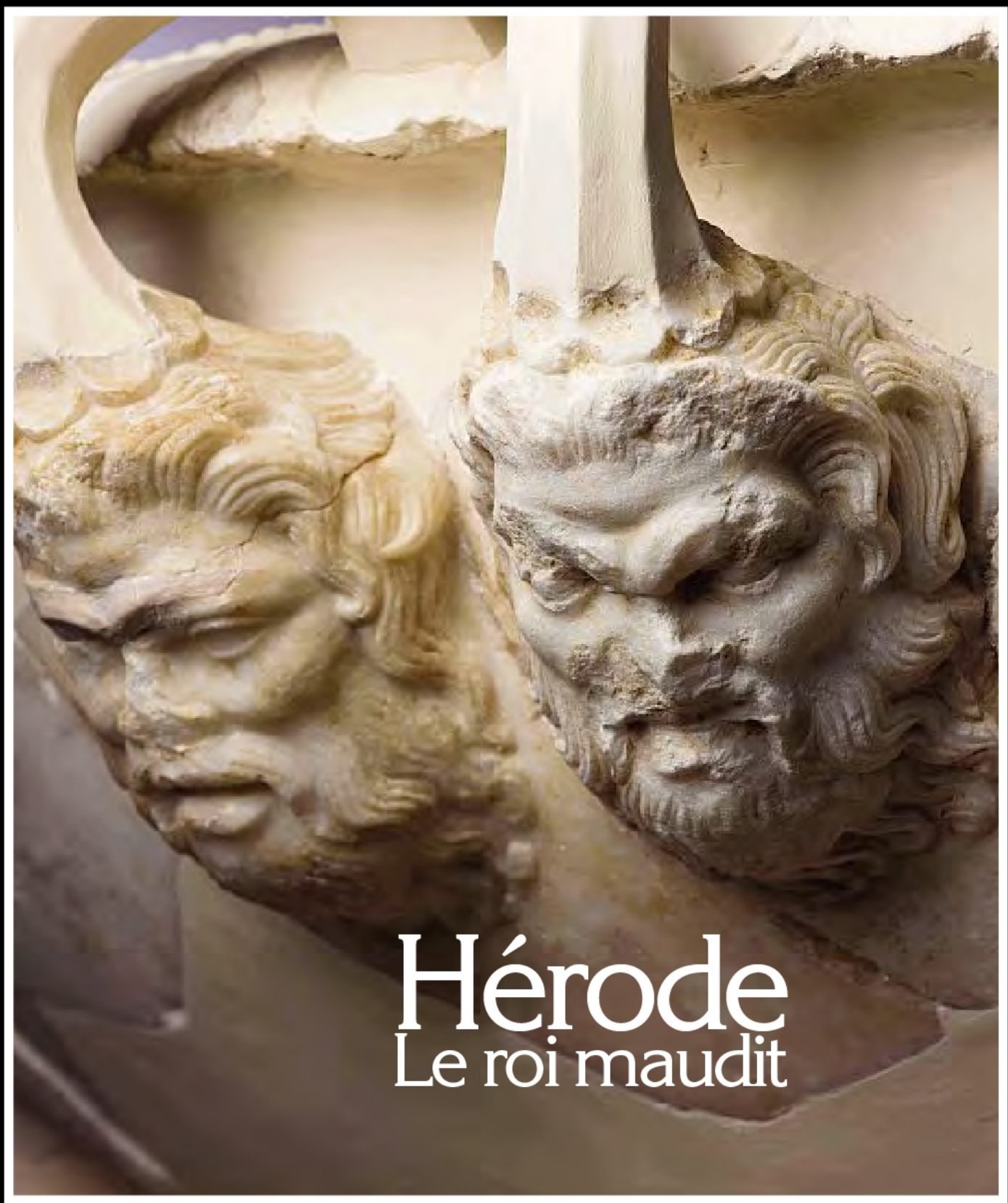
VU DU CIEL

Page de gauche : l'un des nombreux ex-voto déposés, notamment par des marins, dans la chapelle Notre-Dame. Considérée comme miraculeuse, la Vierge de Rocamadour est traditionnellement invoquée par les marins dans les tempêtes. En haut : la sportelle, cet insigne des pèlerins de Rocamadour, était portée dès 1172, cousue sur le vêtement. Ci-contre : le village de Rocamadour vu depuis le sanctuaire.

© PIERRE ETIENNE VINCENT.

PORTFOLIO

Par Marie-Françoise Baslez



Hérode
Le roi maudit

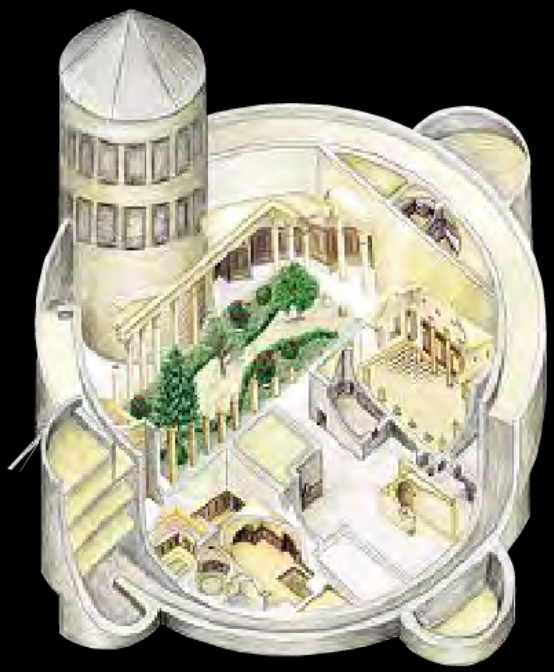
© THE ISRAEL MUSEUM, JERUSALEM/BY MEIDAD SUCHOWOLSKI. © COURTESY OF THE ISRAEL MUSEUM, JERUSALEM/PHOTO BY ELIE POSNER. © COURTESY OF THE STAATLICHE ANTIKENSAMMLUNGEN AND MUNCHEN GLYPTOTHEK.

MAUSOLÉE Ci-dessus : vue de la chambre funéraire d'Hérode de l'Hérodion, restituée au musée d'Israël de Jérusalem. A droite : tête d'Auguste, marbre, Ier siècle ap. J.-C. (Munich, Glyptothek). A gauche : détail d'un bassin sur pieds (labrum) provenant des thermes de l'Hérodion, marbre et plâtre, Ier siècle av. J.-C. (Jérusalem, The Israel Museum).

Le musée d'Israël à Jérusalem consacre une exposition au roi controversé Hérode le Grand. Une première au monde.

Une superbe exposition à Jérusalem, synthèse des fouilles effectuées dans les palais du désert et dans la cité de Césarée, nous invite à suivre pour ainsi dire le convoi funéraire du roi Hérode, en évoquant les hauts faits d'un monarque d'exception : celui dont les travaux d'irrigation ont fait vivre le désert, l'ami des empereurs romains et, plus émouvant peut-être, le bâtisseur du Temple suggéré par des ossuaires et autres témoignages des 100 000 ouvriers qui participèrent à sa reconstruction, sans compter le millier de prêtres nécessaire à la réfection du Saint des saints dans les conditions de pureté requises. L'exposition ne rassemble pas moins de 250 objets et vestiges archéologiques, dont certains sont de véritables découvertes : ainsi, les deux éléments de décor sculpté, colossal, provenant du portique du Temple, ou la vasque de marbre offerte par l'empereur Auguste ou encore les fresques de la salle du trône du palais de Jéricho, où mourut le roi et qui figure le point de départ de ce voyage dans le temps, dans l'espace et dans la mémoire collective.

Archéologiquement, historiquement, la démonstration est impeccable. Dans l'Antiquité, la mise en œuvre d'un grand chantier est toujours le signe d'un Etat puissant et/ou d'un grand monarque. Il suppose la richesse et signale un combattant valeureux qui a pu rassembler un butin suffisant, consacré en grande partie à(ux) Dieu(x) selon la tradition. C'est Dieu qui donne la victoire et légitime ainsi le souverain. Mener à leur terme des aménagements architecturaux aussi spectaculaires que les palais de Massada, de l'Hérodion, de Cypros et de Jéricho, tous contemporains de son règne, révèle l'aptitude à mobiliser les énergies et les compétences, car les spécialistes étaient rares dans l'Antiquité, où ne put jamais fonctionner qu'un seul grand chantier à la fois. Par ses innovations techniques, par l'adaptation de formes architecturales et de motifs décoratifs grecs ou pompéiens, l'art hérodien se présente ou est présenté comme une interface entre Orient et Occident, thématique très actuelle dans l'Israël moderne. Enfin, un roi bâtisseur était nécessairement un grand politique, au pouvoir de décision indéniable, qui bénéficiait du consensus populaire nécessaire. L'œuvre d'Hérode, qui régna de 37 à 4 avant notre ère, marque à jamais le paysage et l'histoire locale : ainsi devient-il Hérode le Grand.



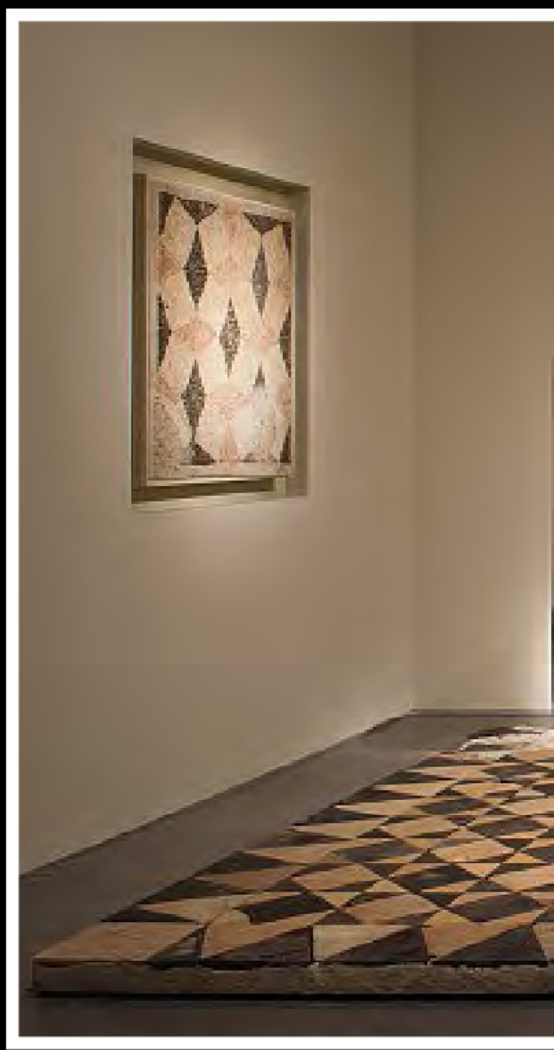
© DRAWING BY TCHELET ROM, STUDIO Y/COURTESY OF THE HERODIUM EXPEDITION, THE HEBREW UNIVERSITY OF JERUSALEM.

Son règne représente l'apogée d'un Etat juif autonome, sinon indépendant, qui émergea avec la révolte des Maccabées au milieu du IIe siècle avant J.-C. et s'affirma en utilisant habilement les luttes dynastiques à l'intérieur du royaume grec séleucide, puis les guerres civiles qui opposèrent les *imperatores* romains en Orient, de Pompée à Octave. Menée au nom de la liberté religieuse, la révolte aboutit à un compromis, sous une nouvelle dynastie sacerdotale, celle des Hasmonéens, illégitime mais légitimée par la victoire, qui accrut notablement l'étendue des territoires judéens, modernisa et hellénisa les institutions. Les grands prêtres hasmonéens agirent d'abord comme les représentants de l'autorité séleucide, dont ils recevaient leur investiture, mais finirent par prendre le titre de roi et proclamer leur indépendance en 103 avant notre ère.

Au siècle suivant, qui fut celui de l'établissement de la domination romaine sur les peuples de Syrie (dont les Judéens) en 63 avant notre ère, le père d'Hérode agit comme une sorte de maire du palais des derniers Hasmonéens. Son fils prit le parti de Cléopâtre et d'Antoine, qui l'aida à mettre fin à la dernière tentative de restauration hasmonéenne. Hérode est un roi fait par les Romains, reconnu par le sénat, puis par Antoine, mais sa royauté ne devint effective qu'en 37 avant notre ère, après la conquête du royaume hasmonéen et son entrée à Jérusalem. Son moindre mérite n'est pas d'avoir transformé en «libération» ce coup d'Etat militaire (la reconstruction du Temple veut le démontrer), ni transformé le parvenu qu'il était en «roi du peuple» et en bienfaiteur universel grâce à ses largesses envers les cités grecques et les communautés juives de l'Orient romain. Son arrivée au pouvoir constituait le point d'orgue d'une évolution désormais maîtrisée : ainsi, il ne tenta pas de cumuler pouvoirs royal et sacerdotal, ce qui avait rendu les Hasmonéens impopulaires. Roi mis en place par Rome, il sut passer à temps du côté d'Octave, futur Auguste, et s'appuyer sur le patronage et les réseaux du gendre de l'empereur, Agrippa. Dans cette première phase, l'Empire romain privilégia un système d'administration indirecte, délégué à un dynaste indigène, ce qui limitait l'hémorragie des richesses locales vers Rome, permettait la redistribution sur place et favorisait en définitive l'ouverture de grands chantiers locaux.

Le syndrome du converti

Aujourd'hui, la figure d'Hérode ne se réduit donc plus à celle du tueur d'enfants, dont l'image s'était figée dans la tradition chrétienne. Le récit de la Nativité selon l'Evangile de Matthieu, qui est totalement différent de celui de Luc, vise évidemment à présenter Jésus comme un nouveau Moïse, en faisant d'Hérode le dernier avatar du cruel Pharaon. L'exposition, cependant, rappelle que le roi fit tuer ses propres fils à l'extrême fin de son règne, ce qui fit



dire (peut-être) à l'empereur Auguste que *«mieux valait être un porc d'Hérode qu'un de ses fils»* (les deux mots se prononçant de la même manière en grec). Il est aussi celui qui ordonna sur son lit de mort l'exécution collective des notables judéens, pour être sûr que le peuple célèbre véritablement un deuil national à l'annonce de son décès. Il y a là matière à une histoire psychologique du roi Hérode et cela n'a pas manqué d'être fait. Cependant, ce n'est pas dans la dépression ou la bipolarité qu'il faudrait chercher l'explication de l'*«écharde»* qu'Hérode, à l'instar de saint Paul, son presque contemporain, avait portée *«dans sa chair»* : l'exposition de Jérusalem propose d'y voir le syndrome du converti, dont le lignage mettait la judéité en question.

On est certes très loin de l'image du *«demi-juif»* dénoncé par Flavius Josèphe en arguant d'un père iduméen et d'une mère, Cypros, qui appartenait à une

ROI BÂTISSEUR Ci-dessus : vue aérienne du site de l'Hérodion et de son palais-forteresse. Page de gauche : reconstitution du palais-forteresse. Parmi les remarquables constructions du roi Hérode, l'Hérodion est sans doute l'une des plus spectaculaires. Situé au sommet d'une colline à environ cinq kilomètres au sud-est de Bethléem, il fut érigé à l'emplacement d'une victoire qu'Hérode remporta contre les Hasmonéens et les Parthes en 40 av. J.-C. Au pied de la colline, un ensemble architectural comprenait notamment un bassin-réservoir, un aqueduc et des thermes. C'est sur le site de l'Hérodion qu'a peut-être été localisé le tombeau d'Hérode. Ci-contre : coupe de vin (skyphos), argent, début du Ier siècle ap. J.-C. (New York, The Judy and Michael Steinhardt Collection). Au milieu : vue de l'exposition avec la large baignoire provenant de la chambre chaude (caldarium) des bains de la forteresse de Cypros, calcite, Ier siècle av. J.-C. (Jérusalem, The Israel Museum).

© COURTESY OF THE ISRAEL MUSEUM, JERUSALEM/PHOTOS BY ELIE POSNER. © THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART. © DUBY TAL/ALBATROSS/AGE FOTOSTOCK.

© HANAN ISACHAR/CORBIS. © THE ISRAEL MUSEUM, JERUSALEM/BY MEIDAD SUCHOWOLSKI.

RAYONNEMENT INTERNATIONAL

Ci-dessus : maquette moderne de la Jérusalem du Second Temple avec, au premier plan, le mont du Temple vu du nord-est. L'une des réalisations majeures d'Hérode est la rénovation et l'agrandissement du Temple de Jérusalem à partir de 19 av. J.-C. Jusqu'à sa destruction par les armées romaines en 70 ap. J.-C., le Temple fut un facteur de développement du judaïsme en Israël et dans la diaspora. A droite : lustre d'argile, Ier siècle av. J.-C. (Jérusalem, The Israel Museum).

INFLUENCE GRECQUE Ci-dessus : fenêtre sculptée, provenant de l'Hérodion, calcaire, Ier siècle av. J.-C. (Jérusalem, The Israel Museum). En bas : chapiteau corinthien provenant du troisième palais d'Hérode à Jéricho, Ier siècle av. J.-C. (Jérusalem, The Israel Museum).

grande famille nabatéenne, de la région de Pétra. L'expression utilisée par l'historien juif est extrêmement désobligeante puisqu'en grec ces composés en « demi- » ne sont appliqués qu'à des animaux hybrides, des métis ou des eunuques : elle donne la mesure de l'hostilité développée à l'égard du roi dans la caste sacerdotale à laquelle appartenait Josèphe, surtout après la mise à mort de son épouse hasmonéenne et de ses fils qui en faisaient partie. N'était pas en cause l'origine arabe de sa mère, puisque le principe de matrilinéarité n'avait pas encore été posé dans le judaïsme, mais son ascendance paternelle. L'Idumée, région située au sud de la Judée, au peuplement mêlé et déjà hellénisée, avait été annexée au IIe siècle avant notre ère par le nouvel Etat juif hasmonéen qui avait entrepris une politique d'assimilation en faisant circoncire ces descendants d'Esaü. Circoncision imposée selon les sources juives, où le verbe *ioudaizein* (« vivre en juif ») tend à prendre le sens restrictif d'« être circoncis » ; circoncision volontairement acceptée du point de vue (extérieur) des géographes grecs. Hérode représente la troisième génération d'Iduméens assimilés, circoncis, convertis. Mais c'est aussi un prince complètement hellénisé, qui porte un nom grec, comme déjà son père Antipater avant lui, et qui confia à un intellectuel grec, Nicolas de Damas, la charge d'être le chroniqueur et le thuriféraire de son règne.

Surtout, Hérode pratiqua un bilinguisme culturel. Ses monnaies, expression la plus directe de sa propagande, utilisent des images et des symboles, tels que le casque ou même l'aigle, qui peuvent faire sens dans la tradition biblique autant que pour les Gréco-Romains, mais il n'y fit jamais figurer un portrait, par respect du deuxième commandement. Ses palais témoignent de tout le luxe grec, mais on y trouve aussi les bassins nécessaires aux ablutions rituelles, ce qui montre bien que les prescriptions du judaïsme continuaient d'y être observées. Sans doute buvait-il aussi du vin casher, même s'il le faisait venir d'Italie : c'est ce que suggèrent les timbres des amphores trouvées à Massada.

Hérode ne fut donc pas le roi de la rupture, mais plutôt celui qui paracheva un modèle de « royauté ethnique » exercée par un roi du peuple, en phase avec les traditions et les référents identitaires de ses sujets tout en accélérant la modernisation, ce qui peut déjà être observé à l'époque des grands prêtres hasmonéens, ses prédécesseurs, en particulier dans le quartier de résidences luxueuses construit au sud et à l'ouest du Temple.

C'est justement dans la construction de ce temple colossal que se manifeste l'élan du converti, désireux d'offrir à la religion d'Israël la vitrine qu'elle méritait. Et il est bien vrai que le temple d'Hérode, jusqu'à sa destruction par les armées romaines en 70, fut un facteur de développement du judaïsme en Israël et dans la diaspora. Le sanctuaire de Jérusalem, pour lequel Alexandre le Grand n'avait pas jugé nécessaire de faire le détour, quoi qu'en dise Flavius Josèphe, devint un pôle de rayonnement international, attirant des pèlerinages lointains : en témoignent le récit de la conversion d'un eunuque de la reine d'Ethiopie dans les *Actes des apôtres* et, à peu près à la même époque, dans les années 40 de notre ère, les dévotions de la reine d'Adiabène (l'actuel Kurdistan irakien), elle aussi convertie, qui combla la ville de ses bienfaits et décida de se faire enterrer à l'ombre du Temple, sans doute dans cet enclos funéraire monumental qu'on appelle depuis le XIXe siècle « tombeau des Rois » et qui est la propriété de l'Etat français.

Une colonisation culturelle

Réhabilitant ainsi une figure controversée, l'archéologie israélienne en fait cependant un symbole contestable en considération de la géopolitique régionale actuelle. Le parcours dramatique et empathique proposé aux visiteurs de l'exposition depuis la chambre mortuaire du roi, au palais de Jéricho, jusqu'à son tombeau localisé à l'Hérodion, tout près de Bethléem, est en effet

PHOTOS : © THE ISRAEL MUSEUM, JERUSALEM/BY MEIDAD SUCHOWOLSKI.

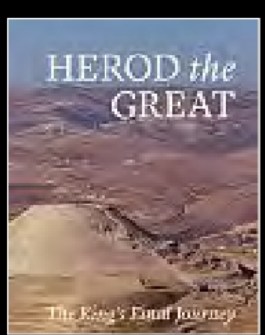
© THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART. © COURTESY OF THE ISRAEL MUSEUM, JERUSALEM/PHOTOS BY ELIE POSNER. © THE ISRAEL MUSEUM, JERUSALEM/BY MEIDAD SUCHOWOLSKI.

révélateur d'une volonté d'installer affectivement dans la mémoire collective ce personnage du passé que l'on redécouvre. Il devient un repère essentiel dans la prise de conscience d'un passé glorieux : on cherchait la Jérusalem de David, on a trouvé la Césarée d'Hérode et ses palais, qui font un peu figure de lieux de mémoire de substitution, puisque les archéologues israéliens ne peuvent aujourd'hui fouiller le mont du Temple, qui porte aussi des lieux saints de l'islam.

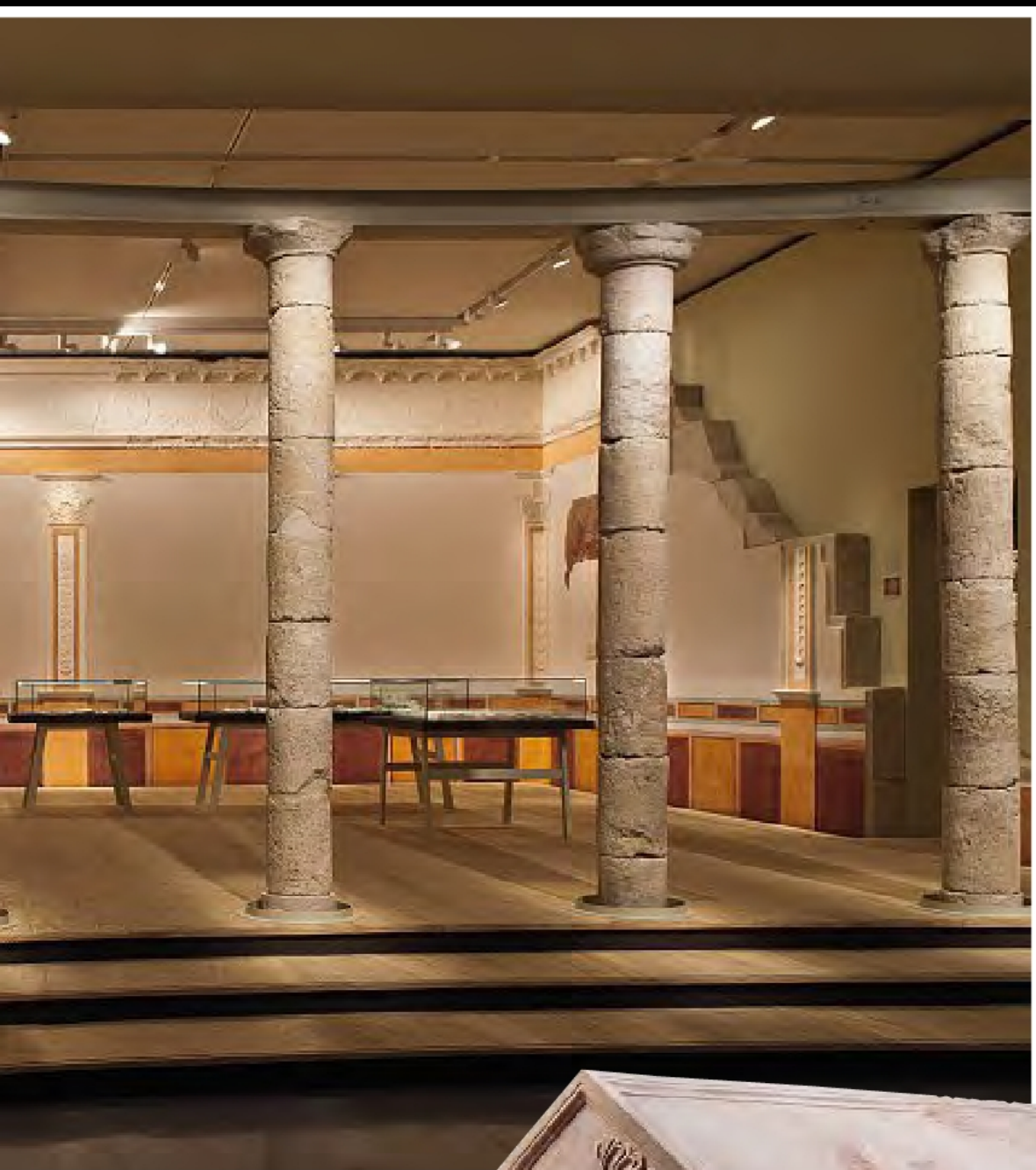
Ainsi la mémoire des Israéliens se construit en absorbant des figures marginales, complexes sinon énigmatiques, ce qui doit témoigner de leurs capacités d'intégration. Mais le projet butte en définitive sur le fait que les sites hérodiens sont pour certains d'entre eux – les palais d'été de Jéricho et l'Hérodion – dans des régions de peuplement palestinien sous administration militaire. Dans le cadre d'une archéologie militante, ces chantiers dirigés par des Israéliens peuvent donc apparaître et ont été dénoncés en Israël même comme une forme de « colonisation culturelle ». Surtout, en érigeant des sites aujourd'hui occupés par des villages palestiniens en lieux de mémoire de l'histoire glorieuse de la royauté juive, la tentation est grande de les faire entrer dans l'espace d'Israël, du moins dans son espace culturel. La labellisation d'Hérode comme « roi de Judée » ou « roi des Juifs » facilite glissements et amalgame.

« Le dernier voyage du roi » tourne donc court. Même si la fin de l'exposition, consacrée au site de l'Hérodion, propose ce qu'elle considère comme le sarcophage d'Hérode, ainsi qu'une restitution partielle de la chambre funéraire, il n'est plus question aujourd'hui de reconstruire son mausolée à l'Hérodion ni d'en faire un parc archéologique très touristique, comme on se le proposait il y a quelques années. Les raisons avancées officiellement sont d'ordre scientifique. L'identification du tombeau d'Hérode n'est pas absolument assurée et repose surtout sur le saccage de la tombe de l'Hérodion, qu'on pense devoir imputer à des adversaires de Rome, dont Hérode était l'allié. Or la mise en pièces du monument comme l'éparpillement des vestiges rendent problématique la reconstitution d'un éventuel mausolée. La prudence s'impose désormais, tandis que subsiste la question de fond : réhabiliter un roi maudit, certes, mais pour quoi faire ?

HEROD THE GREAT : THE KING'S FINAL JOURNEY
Catalogue de l'exposition



The Israel Museum, Jérusalem
310 pages



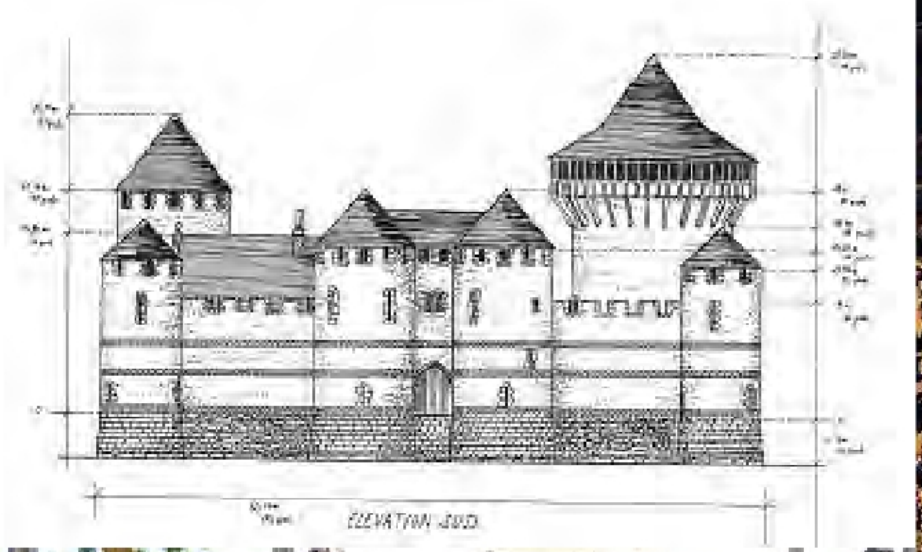
DERNIÈRES DEMEURES
Ci-contre : vue de la « chambre royale » du théâtre de l'Hérodion reconstituée au musée d'Israël de Jérusalem. Située à l'arrière du théâtre, cette pièce servait de salle à manger au roi qui y recevait ses invités. A gauche : coupe à boire en verre, Ier siècle av. J.-C. (New York, The Metropolitan Museum of Art). Ci-dessous : le sarcophage III après restitution, provenant de l'Hérodion, calcaire rougeâtre, 15-4 av. J.-C. (Jérusalem, The Israel Museum). Il pourrait être celui d'Hérode.

À LIRE

Bible et histoire, de Marie-Françoise Baslez, Gallimard, « Folio histoire », 485 pages, 8,60 €.

Hérode le Grand, de Christian-Georges Schwentzel, Pygmalion, 318 pages, 24,30 €.

King Herod : a Persecuted Persecutor, d'Aryeh Kasher et Eliezer Witztum, Walter de Gruyter, 514 pages.



© F. RENUCCI-GUÉDELON. © PHILIPPE SCHULLER/THE NEW YORK TIMES-REDUX-REA. © DIDIER SAULNIER/MAXPPP FRANCE.

LIEUX DE MÉMOIRE

Par Sophie Humann

Au château des Visiteurs

A Guédelon, depuis quinze ans, des bâtisseurs construisent un château fort avec des techniques médiévales.

LABORATOIRE À CIEL OUVERT
A gauche, en haut : les plans de Guédelon, dessinés par l'architecte en chef Jacques Moulin. Maryline Martin *(à gauche, en bas)* dirige ce chantier *(ci-dessus)*, où chacun travaille avec des techniques médiévales et des outils façonnés sur place.

Quelque part en Puisaye, au milieu de la forêt, le feu brûle sous le chaudron de Karine, devant sa masure. Aujourd'hui, elle fait du bleu, avec une décoction de pastel des teinturiers, préalablement trempée dans de la pierre d'alun. *« Il faut cultiver un hectare pour récolter deux kilos de cette plante et je l'achète 304 euros le kilo*, explique-t-elle. *J'ai compris maintenant pourquoi seuls les rois pouvaient se vêtir en bleu et pourquoi le vert portait malheur. Tout simplement parce qu'il est impossible de teindre en vert avec une plante : la chlorophylle s'évapore en chauffant. »* A quelques mètres de là, elle cultive ses plantes : de la rhubarbe dont la racine donne un or somptueux, de l'iris bleu qui sert aux enluminures… *« Cela fait un siècle seulement qu'on ne teint plus avec des plantes »*, précise-t-elle à un groupe d'enfants, médusés. Elle leur montre des écheveaux de laine aux dégradés de jaunes et de bruns. *« Regardez ! C'est teint avec des écorces, des pelures d'oignons, la peau des noix… »*

Karine tient l'atelier de teinture du chantier de Guédelon, un château fort construit depuis 1997 dans les mêmes conditions qu'au début du XIIIe siècle. Le chantier accueille chaque année quelque 300 000 visiteurs, dont 50 000 enfants en voyage scolaire. Au fil du temps, Guédelon est devenu un véritable laboratoire à ciel ouvert, un chantier unique d'archéologie expérimentale. Certains fidèles reviennent chaque année, d'autres suivent pas à pas sur Internet (700 000 visiteurs par an sur le site www.guedelon.fr) les progrès de ces bâtisseurs hors du commun. Chacun, à Guédelon, a une personnalité particulière. D'origine allemande, Karine, après ses études d'histoire, s'est passionnée pour la laine. Elle a multiplié les stages en Ecosse et ailleurs pour apprendre à la teindre, la carder, la filer, à connaître les races de moutons… Ayant visité le chantier, elle rêvait d'y travailler. Il y a quatre ans, lorsque l'atelier de teinture s'est trouvé libre, elle a quitté le Sud où elle tenait des chambres d'hôtes pour s'installer en Bourgogne.

En face d'elle, Bernard est vannier depuis treize ans. Autrefois, il était électricien à Disneyland, puis cascadeur dans un château de l'Allier. Sa formation, il l'a faite à l'Ecole nationale d'osiériculture et de vannerie, à Fayl-Billot, sur le plateau de Langres. Avec son osier, il fabrique les mannes à mortier pour les maçons, des corbeilles pour la forge, des cueille-fruits,

©PHOTOPQR/L'EST REPUBLICAIN / ALEXANDRE MARCHI / MAX PPP.

des instruments pour la cuisine… Il travaille à la demande, comme les charpentiers ou les forgerons qui dépendent de l'avancement du travail des maçons. Ici, le mot « rendement » est inconnu. On produit ce dont on a besoin.

Le château est bâti sur une ancienne carrière de grès ferrugineux, à quelques kilomètres de Saint-Sauveur, le village natal de Colette. Le sol est truffé d'argile et de glaise. Les carriers extraient et débitent les blocs de pierre que les tailleurs ajustent à la bonne dimension. Les maçons montent les murs et les vérifient avec des instruments médiévaux : archipendules, équerres de bois, fils à plomb. Un atelier a été ouvert sur le chantier pour initier le grand public à la géométrie ! Toujours avec des outils du XIIIe siècle – doloire, hache, passe-partout… – les bûcherons abattent et équarrissent les chênes. Ils serviront aux charpentiers pour les pièces de la charpente du château, les échafaudages, les coffrages, les treuils à bras, et les trois « cages d'écureuil » qui tiennent lieu de grues. Chaque pièce en métal du château – gonds, serrures, clous, grilles –, et tous les outils des « œuvriers » sont fabriqués sur place par les forgerons. Chaque jour, les tailleurs de pierre cassent plusieurs outils qu'il faut remplacer. Les tracteurs ? Deux chevaux de traits, Paloma et Kaboul, qui obéissent à leurs deux charretières, tirent des tombereaux de pierres de plusieurs tonnes et rapportent des troncs d'arbres de la forêt. Les 25 000 tuiles du toit du logis seigneurial et les carreaux dont on a recouvert au printemps dernier le sol de la cuisine ont été cuits sur place à 1 000 degrés dans le four des tuiliers alimenté par les déchets de la charpente. Evidemment, les cordes indispensables au chantier sont fabriquées en chanvre et en lin par le cordier de la maison !

Le logis seigneurial est presque achevé. Cette année, on poursuit le deuxième étage de la tour maîtresse. La voûte en coupole de la tour d'angle, à l'ouest, vient d'être montée et la tour d'angle, à l'est, continue de s'élever. En 2025, si Dieu le veut, la dernière pierre sera posée.

Lorsqu'elle s'arrête un instant – ce qui est rare – et lève les yeux vers le chantier, Maryline Martin, qui l'a cofondé et le dirige depuis sa création, a encore du mal à y croire. *« Etre parvenu à construire, comme cela, à partir d'un espace naturel, c'est merveilleux. Nous donnons son vrai sens au mot "archéologie". »*

L'aventure de Guédelon est née en 1995. Après des études de chinois, d'histoire de l'art oriental, et douze ans passés chez Pier Import, Maryline Martin était revenue dans sa région de la Puisaye et y avait monté l'association Emeraude qui organisait des chantiers de réinsertion pour restaurer des rivières à truites, des étangs… Michel Guyot, qui avait racheté et restauré avec son frère le château de Saint-Fargeau, avait commandé de son côté une étude archéologique à Nicolas Faucherre, un spécialiste des fortifications, et à Christian Corvisier, un historien de l'architecture. Leur conclusion : sous le château de brique de Saint-Fargeau en dormait un autre, qui datait de Philippe Auguste. Michel Guyot s'était alors pris à rêver. Et si l'on construisait un château du Moyen Age ? Si l'on ouvrait un chantier où le public viendrait voir travailler des artisans comme au XIIIe siècle ?… Il en parle à Maryline Martin qu'il connaît bien et tous deux se lancent dans l'aventure. Une association est créée. Le terrain est trouvé, dans les bois de Guédelon, la carrière est achetée pour 6 500 francs. Personne ne sait à l'époque s'il y aura suffisamment de pierres. Les autorisations administratives sont négociées…

© GUÉDELON.

TECHNIQUES ANCESTRALES Les bûcherons ont coupé 150 grumes de 13 mètres de long pour obtenir les 30 m³ de chêne nécessaires à la fabrication de la charpente du logis seigneurial *(à gauche)*. Les charpentiers ont aussi fabriqué tous les engins de levage, dont la cage d'écureuil *(à droite)* ou treuil à tambour, l'ancêtre de nos grues.

L'ESPRIT D'ÉQUIPE A Guédelon, tous les métiers dépendent les uns des autres. Les maçons ont besoin des charretiers et de leurs chevaux *(à gauche)* pour déblayer et véhiculer les matériaux lourds. Les forgerons *(au centre)* fabriquent toutes les grilles, les ferronneries, les gonds, les clous, les outils qu'il faut sans cesse réparer. Le vannier *(à droite)* fournit entre autres les mannes pour transporter la chaux et les petites pierres.

Pendant ce temps-là, Michel Guyot, aidé des deux historiens, et rejoint par l'architecte en chef des Monuments historiques Jacques Moulin, traque tous les documents pouvant concerner les châteaux et fortifications de l'époque de Philippe Auguste : le Louvre, Dourdan, Aubigny, Villeneuve-sur-Yonne et tant d'autres. Ratilly, le plus proche, sert de modèle à Jacques Moulin pour dessiner des plans. Pour éviter les incohérences architecturales, ils mettent en place une méthodologie basée sur l'étude de croquis, de photos d'enluminures, de vitraux, d'études archéologiques, de relevés… Florian Renucci est nommé maître d'œuvre de Guédelon. Il est chargé de l'exécution des travaux et du suivi avec le comité scientifique composé de Nicolas Faucherre, Jacques Moulin, Christian Corvisier, Anne Baud, archéologue et maître de conférence à Lyon, Nicolas Reveyron, historien d'art, professeur à Lyon lui aussi, et Frédéric Epaud, archéologue, chercheur au CNRS et spécialiste des charpentes médiévales.

© PHILIPPE SCHULLER/THE NEW YORK TIMES-REDUX-REA

Le terrain est déblayé et la première pierre est posée en 1997. Au début, les « œuvriers » tâtonnent. Il faut désapprendre les gestes du XXIe siècle. *« Quand je travaillais, dans les premiers temps,* raconte Thierry, un tailleur de pierre, *je cherchais toujours la prise électrique ! »* Aujourd'hui, ils sont étonnés eux-mêmes de la vitesse à laquelle ils avancent. *« Pourtant,* précise Maryline Martin, *ils ne consacrent en réalité qu'un tiers du temps à leur travail proprement dit. Sinon, ils répondent aux questions du public. Cela fait partie intégrante du chantier de Guédelon. Montrer, expliquer, faire découvrir aux gens le patrimoine médiéval… Tous les "œuvriers" jouent le jeu. Ils savent que Guédelon a besoin du public. C'est lui qui nous fait vivre. Aujourd'hui, Guédelon est organisé en SAS détenue à 47,5 % par chacun des deux fondateurs et 5 % par les salariés. Nous avons 70 salariés et nous sommes entièrement indépendants grâce aux recettes générées par la boutique, la taverne et la billetterie. »*

Une cinquantaine de bâtisseurs bénévoles, stagiaires venus de multiples horizons, travaillent aussi en permanence sur le chantier. Ils sont en formation dans le bâtiment, architectes, archéologues amateurs… Chaque année, Guédelon accueille ainsi des élèves d'une école parisienne pour sourds-muets. Un jeune homme sorti de l'Ecole des mines vient de postuler pour passer un an sur le chantier avant de s'engager dans la vie active !

Désormais, les scientifiques y viennent nombreux. Un meulologue (spécialiste des meules) et un archéologue spécialisé dans les bois du Moyen Age étaient sur place en juin avec des équipes de l'Inrap pour étudier un nouveau projet : construire trois moulins (un moulin à farine, une forge à martinet et enfin un moulin à papier). Les spécialistes de l'écologie s'intéressent aussi de près à cette aventure et sont fascinés par ce chantier en autonomie énergétique complet et dont l'empreinte carbone est quasi nulle.

Il est six heures du soir dans la forêt de Guédelon. La cloche sonne la fermeture du chantier. En quelques minutes à peine, tout se tait : le bruit sourd des masses, le grincement des poulies, le claquement des fers à cheval, les voix des hommes qui s'interpellent… Alors, dans la clairière, les oiseaux recommencent à chanter.

En 2013, Guédelon sera ouvert jusqu'au 5 novembre, de 10 h à 17 h 30, 18 h ou 19 h suivant la période. Rens. : www.guedelon.fr

© PHILIPPE SCHULLER/THE NEW YORK TIMES-REDUX-REA. © SOPHIE HUMANN.

Par Vincent Tremolet de Villers

La famille pour tous

Mmes Vallaud-Belkacem et Bertinotti ont parfois des moments de découragement. Voilà un an qu'elles déploient des trésors de pédagogie pour nous apprendre à « faire famille », qu'elles reprennent notre éducation encrassée par la poussière des préjugés et rien n'y fait. Les Français continuent de penser comme au Moyen Age. Le traité d'Alberti *De la famille*, que publient les éditions des Belles Lettres, ne va pas sortir nos deux ministres de leur accablement.

Leon Battista Alberti, pour ceux qui l'auraient oublié, est un Italien du XVe siècle dont les travaux sur la peinture, l'architecture, la perspective ont inspiré les plus grands artistes de la Renaissance. Autrefois, on comparait cet esprit universel à Léonard de Vinci.

Et pourtant! Ici, la seule perspective que trace Alberti est morale. D'une morale aussi démodée qu'Adam et Eve. Son point de fuite? *« Veiller à ce que les jeunes gens (…) soient aussi parés que possible de vertu et de mœurs. »* Avec ce traité de la famille, dont une large partie apparaît comme le lointain ancêtre du livre de Laurence Pernoud *J'élève mon enfant*, il parle au nom des pères, explique aussi bien ce qu'est une bonne épouse que ce que doivent être le vêtement et le maquillage des femmes, quelle fierté on peut légitimement tirer d'une lignée, quel plaisir procure une belle propriété de famille; et s'il ne prive les hommes d'aucun conseil, ce rustre ne cache pas son hostilité au congé de paternité.

Aux premiers jours, quand il y a chez l'enfant de *« si douloureux tourments »* qu'il n'est que cris, larmes et reflux, *« je ne suis pas convaincu,* écrit Alberti, *qu'un père sage doive non seulement s'attrister, mais même se soucier de bien des choses, et en particulier de ce qui appartient aux femmes, à la nourrice, à la mère et beaucoup moins au père »*. Que l'enfant reste donc *« en dehors des bras paternels, qu'il se repose et qu'il dorme dans le giron de sa maman »*.

Selon lui, il faut attendre l'âge qui suit : il *« arrive accompagné de beaucoup de plaisir, parmi le rire de tous »*. Plutôt que de laisser l'enfant s'éveiller librement à tous les savoirs, la bibliothèque familiale doit être, à l'entendre, judicieusement sélectionnée : *« Comme nous disposons d'une foule d'auteurs parfaits, il me déplaît qu'on puisse pratiquer les mauvais. »* Le sport est exigé : *« Qu'ils tirent à l'arc, qu'ils montent à cheval et qu'ils pratiquent les autres jeux virils et nobles. »* Pire encore, il convient de *« les éloigner de toutes les mœurs et de toutes les manières des femmes »*.

La jeunesse est pour lui synonyme d'inconstance : *« Je crois qu'il est presque impossible d'arrêter de façon certaine quelque règle dans une âme juvénile. »*

Alberti en est encore, vous l'avez compris aux illusions de la pédagogie de l'exemple, de la morale de papa : *« Combien crois-tu,* demande-t-il, *qu'il soit nuisible pour les cadets de voir leur père dépourvu de bonnes mœurs, fier et bestial dans son langage et dans ses actes? »*

Sur la fessée, l'humaniste a un point de vue très inquiétant. Les enfants, selon lui, *« doivent être corrigés avec modération et avec raison »*, mais s'il le faut *« avec sévérité »*. Certes, il condamne le père *« violent »* et *« furieux »* et lui propose de *« déposer sa colère »* avant de sévir. *« Aucune crainte ne peut durer longuement : l'amour dure très longtemps »*, affirme-t-il. Mais cette douceur dissimule le scandale : partout et toujours, l'auteur recommande de faire appel à *« la lueur d'entendement »*, à *« l'éminence de l'âme »*. Sur le mariage, Alberti passe les bornes : *« Il faut beaucoup prier Dieu,* explique-t-il, *d'accorder au futur marié la grâce de recevoir une épouse bonne, paisible, honnête et féconde. »* Mais que fait la police?

© NICOLAS REITZAUM. © AKG-IMAGES/ERICH LESSING.

LA MORALE DE PAPA
La Famille heureuse ou *Le Retour du baptême*, par Louis Le Nain, 1642 (Paris, musée du Louvre).

DE LA FAMILLE
Leon Battista Alberti

Les Belles Lettres
428 pages
35 €

Retrouvez *Le Figaro Histoire* le 26 septembre 2013

DU 15 AOÛT AU 28 SEPTEMBRE 2013

Avec les voix de
Francis Huster
Claude Giraud
Céline Duhamel

les luminessences D'AVIGNON

une création de Bruno Seillier

SPECTACLE MONUMENTAL 3D AU PALAIS DES PAPES

Création : Agence Anastase

Découvrez le teaser du spectacle sur :
www.lesluminessences-avignon.com

AVIGNON
AVIGNON TOURISME
Amaclio BRUNO SEILLIER CRÉATIONS
EDF
LE FIGARO MAGAZINE
Europe 1

JAPAUTO
AUTOMOBILES

1er distributeur Honda de France
depuis 1966

HONDA
The Power of Dreams'

POUR DÉCOUVRIR DES TERRES INCONNUES

NOUVEAU CR-V

GAMME CR-V **à partir de 21 990€**(1)

(1) Tarif au 02/01/13. Prix du CR-V 2.0 i-VTEC 2WD Confort incluant 1 710 € de remise concessionnaire et 1 500 € d'aide à la reprise (aide conditionnée à l'acceptation de la reprise du véhicule). Offre réservée aux particuliers dans la limite des stocks disponibles pour toute immatriculation d'un CR-V 2.0 i-VTEC 2WD Confort avant le 31/08/13. Prix catalogue du modèle présenté CR-V 2.2 i-DTEC 4WD Exclusive Navi : 38 500 €,avec option peinture métallisée (600 €). Consommation mixte : 5,8 l/100 km. Emissions de CO2: 154 g/km. * Donnez de la vos rêves.

HONDA À PARIS

Retrouvez nos offres sur www.japauto.com

PARIS - Grande Armée
27/29, av. de la Gde Armée - 16e
01 45 00 14 51

PARIS - Pte de St Cloud
147, bd Murat - 16e
01 53 84 20 30

PARIS - République
32, av. de la République - 11e
01 43 14 38 38

COURBEVOIE
100, bd de Verdun
01 41 88 30 30